

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 42 —

La chair des étoiles



ANTICIPATION
FLEUVE NOIR

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 42

LA CHAIR DES ÉTOILES

(1988)



CHAPITRE PREMIER

Les quotidiens de Titanpolis, la capitale, avaient un titre commun ce jour-là : « Ils reviennent », comme si les rédacteurs en chef s'étaient donné le mot, mais plutôt pour refléter le soulagement général de l'homme des quais. Partout c'était le grand apaisement, la fin d'un cauchemar. Ceux qu'on avait appelés avec mépris les paniquards et que désormais on traitait, pour éviter les incidents, de réfugiés, se pressaient aux frontières de la Compagnie de la Banquise. Les trains, rapides, express, omnibus, wagons autotractés, loco-cars et draisines se trouvaient à nouveau pris dans un immense embouteillage, mais les voyageurs prenaient ce retard avec sérénité.

Dans son train spécial, toujours immobilisé dans sa chère capitale aux vingt-cinq coupoles de cristal, le Président Kid analysait la situation en compagnie de Fields, son secrétaire particulier, et de Mary Halan, la secrétaire-adjointe.

Le Gnome, installé dans son fauteuil électrique, trépignait parfois, sautait sur le parquet pour aller et venir sur ses petites jambes, se souciant peu de se donner en spectacle.

— Sans cette locomotive géante, ils ne seraient jamais revenus. Je ne suis pas dupe... Cette machine démoniaque a réussi là où notre propagande, nos appels répétés, nos promesses ont échoué. Pourquoi cette locomotive nous est-elle venue en aide, le savez-vous ?

Fields et Mary n'osaient même pas se regarder ; ils n'auraient d'ailleurs pu répondre à cette question furieuse de leur président. Mais le fait était là, cette locomotive avait drainé derrière elle tous ceux qui avaient fui sans raison la Banquise.

— La Locomotive-dieu, ricana le Kid. On va encore dire qu'elle a

fait des miracles. Je sais que des millions de fanatiques l'adulent, la vénèrent... Quelle sottise ! Considérer une machine, certes extraordinaire, comme une divinité... Où allons-nous !

Il se dirigea vers la carte de la Concession et examina les pastilles rouges magnétiques encore fixées sur les grands réseaux.

— Où en sont les travaux de déblaiement ?

— Nous progressons, dit Fields. Côté Antarctique, tout va bien et les réfugiés pourraient rentrer normalement, mais nous ralentissons le mouvement pour ne pas saturer les centres de triage et les aiguillages. Les dispatchings font le maximum. Sur le réseau ouest, nous allons atteindre la jonction avec l'embranchement de Kaménépolis. Grâce à ces lignes privées que nous avons réunies. Nous avons construit des centaines de kilomètres de rails...

— Qu'en ferons-nous, une fois la situation rétablie ? N'est-ce pas dangereux de laisser cette sorte de réseau parallèle privé ?

— Nous pourrions le détruire ou bien le placer en zone de sécurité... Je reconnais que les éleveurs, fermiers, chasseurs et pêcheurs pourraient en profiter pour effectuer certains trafics...

— Peut-on accéder au Dépotoir ?

— D'après nos renseignements oui, mais nous n'avons aucune patrouille qui puisse actuellement effectuer cette mission. Nous pensons que d'ici la fin de la journée nous aurons des nouvelles de là-bas.

Le Kid n'avait cessé de penser à la compagne de son fils adoptif Jdrien. Cette jeune femme rousse, Vsin, avait deux enfants, deux fillettes, et vivait dans le palais en os et peaux construit pour le Messie des Hommes du Froid.

— Nous autorisons les colons des branches latérales du Viaduc à rentrer chez eux. Ils ont la priorité. Le Réseau du 160^e serait en partie déblayé, les conducteurs de trains ayant pu être ravitaillés en huile. Seules les motrices électriques restent en panne, l'injection dans le réseau ne pouvant être encore programmée, disait Fields.

— Elle restera impossible pour des semaines. A-t-on un bilan provisoire des victimes que cette hystérie collective a faites ? Je ne veux connaître que les chiffres à l'intérieur de la Concession.

Mary Halan sursauta :

— Vous ne vous souciez pas de celles qui sont mortes dans l'Australasienne ?

— Exactement. Ces gens-là ont en quelque sorte déserté la Compagnie.

— Tout le monde a le droit de circuler librement, de se rendre dans les autres Compagnies. Quand un de nos voyageurs est en difficulté, il peut s'adresser à vos agents représentatifs, non ? Il y a des précédents d'interventions vigoureuses pour porter secours à des Banquisiens en butte à des persécutions. Par exemple dans les petites Compagnies de la Fédération et aussi en Transeuropéenne. Vous êtes intervenu pour Lady Yeuse lorsqu'elle n'était que votre envoyée spéciale.

— Mon ambassadrice, précisa le Kid. Elle avait quitté la Compagnie sur mon ordre. Ceux qui ont fui ont déserté, je le répète. Ceux qui reviendront ne seront pas pénalisés mais nous veillerons à surveiller leur comportement durant des mois. Je n'ai pas envie que tout recommence. Si nous indemnisons les victimes hors frontières, il n'y a aucune raison pour que cette psychose ne se renouvelle pas plusieurs fois par an.

— En ce qui concerne la Concession..., commença Fields.

Il s'interrompit car Mary Halan, furieuse, se dirigeait vers la sortie. Le Kid la rappela sèchement :

— J'ai encore besoin de vous, voyageuse Halan.

La jeune femme hésita, puis revint lentement, le visage fermé.

— Nos estimations approchent les cinquante mille, voyageur président, murmura Fields... Nous avons trouvé des trains entiers remplis de cadavres de gens morts de froid...

— D'après le comptage aux frontières, fit alors Mary, des centaines de milliers de personnes ont fui. Il suffira de comptabiliser combien reviennent... Je désapprouve votre attitude. Ceux qui reviennent ont certainement perdu un être cher... Peut-être tout perdu... Que comptez-vous faire pour eux, à part les mettre sous haute surveillance policière ?

— Nous demanderons aux banques de leur prêter une certaine somme sans intérêt. C'est tout ce que nous pouvons faire.

Dans la journée, il se fit transporter sur les quais de la capitale et depuis la tour d'aiguillage assista au retour d'un certain nombre de convois. Les Panaméricains avaient mis à la disposition des réfugiés en Antarctique quelques trains à huile, les locomotives banquisiennes ayant souffert durant l'exode.

— C'est, depuis hier, deux mille personnes qui sont arrivées. Nous en attendons le double dans la nuit.

À l'aide des appareils optiques dont disposaient les Aiguilleurs, le Kid put observer les voyageurs qui descendaient des wagons. La plupart paraissaient frappés de stupeur, comme s'ils se demandaient quelle aberration les avait entraînés à s'exiler. Quelques-uns affichaient une grande satisfaction, heureux de revenir chez eux. On leur distribuait de la nourriture et on leur offrait la possibilité de se reposer, mais la plupart prétendaient attendre sur les quais la correspondance avec leur lieu de destination. Il fallait presque les contraindre à se rendre dans des wagons de marchandises aménagés en dortoirs sur les voies de garage.

— Nous ventilons au maximum pour éviter l'engorgement. Les Panaméricains ont tellement hâte de se débarrasser d'eux qu'ils obligent les convois à se succéder à vue. En cas de déraillement nous aurions une véritable catastrophe.

Le Kid comprenait le gouverneur panaméricain de l'Antarctique. Ces gens-là, habitués au régime libéral de la Banquise, pouvaient être de très mauvais exemples pour les colons de cette Province si éloignée de la Concession panaméricaine, colons issus parfois d'anciens bagnards ou d'aventuriers dangereux.

Lorsqu'il retourna à son train spécial, il eut un premier rapport sur la réinstallation des réfugiés après une absence de trois semaines. Ils ne trouvaient que froid, désolation et solitude. Certains habitants des branches latérales peu peuplées avaient un mal fou à se réadapter.

On devait leur fournir de l'huile pour se chauffer et s'éclairer en attendant que l'électricité soit rétablie.

La centrale thermique de Titan reprenait peu à peu son rythme de croisière ; on avait trouvé des techniciens pour faire fonctionner les groupes de production. Seule l'eau chaude acheminée jusqu'à Hot Station, à des milliers de kilomètres, n'était pas encore pompée : les dégâts dans les stations de surpression étaient souvent irréparables et tout le matériel devrait être changé.

— La locomotive géante a été vue sur l'ancien réseau, venant de la Mikado Company. Des trains qui suivaient ont utilisé cette ligne et se trouvent bloqués à la jonction avec le 160^e.

— Mais où est cette fichue locomotive ? s'écria le Kid, furieux.

— Il semble qu'elle ait disparu du côté du Dépotoir. Nous avons effectué des contrôles sur les mémoires des aiguillages. Ce n'est pas très facile en raison des événements, mais elle serait là-bas.

Le président regarda Fields d'un air incrédule :

— Mais pourquoi ?

— Ça, nous l'ignorons, voyageur président.

— Je veux aller là-bas. Nous partirons dans une heure.

— Voyageur président, c'est...

— Préparez un convoi réduit. Le train présidentiel restera ici. Trouvez une loco performante fonctionnant à toutes les énergies, et un wagon. Vous, vous resterez ici, Mary Halan m'accompagnera.

Avant la nuit, le petit convoi était prêt et le Kid n'eut qu'à traverser le quai pour embarquer. Dans le compartiment-bureau il découvrit avec un sourire l'installation d'un téléscripteur, d'un récepteur-émetteur radio, d'un railphone. Quelques dossiers l'attendaient sur une large table vissée au plancher.

— Vous disposez d'un compartiment-couche et d'une salle d'eau, lui expliqua Mary Halan d'une voix sèche.

— Fâchée de m'accompagner ?

— Pas du tout. Je suis heureuse que vous daigniez voir enfin les conséquences de ces trois semaines de folie. J'espère que vous en tirerez d'autres conclusions qui vous feront honneur.

Leur ensemble roula très rapidement vers l'ouest, croisant des files ininterrompues de convois de toute nature, y compris des trains de marchandises où devaient s'entasser les gens revenant à la Compagnie. On apercevait des tuyaux de poêle dépassant des toits. La plupart dégageaient une fumée noire et certainement nauséabonde, l'huile des autres Compagnies, surtout celle de l'Australasienne, étant d'une qualité plus que douteuse.

— Il leur faudra des jours pour rompre cet entassement. Ces gens-là habitent en bordure du Viaduc et du waterduc. Or, ce dernier ne distribue l'eau chaude de Titan que sur mille deux cents kilomètres. Nous sommes bloqués par l'anéantissement d'une station de pompage, un convoi ayant déraillé voici trois semaines, la détruisant entièrement ainsi que cent mètres de tubes.

Le Kid découvrait les désastreuses plaies de ces trois semaines écoulées. La plupart des stations avaient supporté de si basses

températures que tout avait gelé, jusqu'aux signaux, ainsi que les verrières qui avaient souvent éclaté, principalement sous le poids du givre accumulé.

Sur les voies de garage, des gens essayaient de survivre à l'intérieur de wagons incapables désormais de rouler. On les avait abandonnés là parce qu'un bogie avait cassé, ou une attache, et les occupants n'avaient pu se reloger ailleurs. Depuis trois semaines ils survivaient, nul n'aurait pu dire comment, peut-être en pillant d'autres convois immobilisés plus loin.

— Des gens certainement honnêtes et pacifiques se sont transformés en loups, murmura le Kid. Croyez-vous, Mary, qu'ils pourront redevenir ce qu'ils étaient ?

— À condition de les aider...

Il haussa les épaules :

— Les aider... Toujours le même refrain, chez vous. Vous connaissez ma position. Nous les acceptons sans leur faire de reproches. Nous voulons bien les nourrir quelque temps, leur donner de quoi reprendre une vie normale, mais dans la limite la plus étroite. Je pense que je vais décréter un minimum calorique pour la nourriture et le chauffage auquel il faudra que chacun se soumette bon gré, mal gré, riche ou pauvre. Disons quinze cents calories et quinze degrés de chaleur.

Mary Halan se leva et alla tapoter le cadran du thermomètre du wagon.

— Vingt-trois degrés, annonça-t-elle, et le cuisinier prépare un repas de deux mille cinq cents calories dans la petite cambuse en bout du wagon.

— Vous devenez contestataire... Et emmerdante, dit le Kid. Vous vous prenez pour la conscience publique ?

— Je voudrais vous empêcher de commettre des erreurs, dit-elle avec un sourire las. Mais personne ne pourra jamais vous empêcher de faire quoi que ce soit. Dès le retour, je vous demanderai de mettre fin à mon détachement. Je veux redevenir un fonctionnaire comme les autres.

Des télégrammes arrivaient sans arrêt. Fields faisait admirablement bien son travail. Côté Antarctique, la situation se stabilisait et on avait des nouvelles de Kaménépolis où des milliers de personnes parvenaient à se réinstaller, en provenance

d'Amertume Station. Les C.C.P., les Cellules de Coordination Populaire, inquiètes de la présence de tous ces réfugiés, collaboraient à leur rapatriement. Mais la célèbre ville culturelle n'était pas prête à recevoir tant de gens, faute de chauffage et de nourriture. On craignait des mouvements de mauvaise humeur lorsque des gens se rendraient compte de leur dénuement.

— Mauvaise humeur, ricana le Kid. Ce Fields est très amateur de litote. Ils risquent de tout casser, oui. Il faut que la circulation soit rétablie au plus vite.

Depuis la cabine de pilotage, le chef de train annonça qu'on quittait le réseau officiel pour la fameuse succession de voies privées que les services de la voirie avaient réunies à l'aide de poseuses de rails fonctionnant sans interruption.

On n'y voyait plus rien, ce qui obligeait à rouler lentement à cause de la vétusté de certaines voies. On pénétra dans une ferme abandonnée et le Kid voulut y jeter un coup d'œil. C'était une laiterie et la vue de plusieurs centaines de vaches mortes lui souleva le cœur.

— Il y a de la viande à récupérer, dit-il ; dans les soixante à cent tonnes.

— Mais quel service va s'en occuper ? demanda Mary Halan. Nous n'avons aucun personnel disponible.

— Il faut créer une sorte d'équipe volante... Dites à Fields de réunir les bouchers de Titanpolis, et de les réquisitionner, si besoin est. Il y a ici de quoi nourrir cent mille personnes pendant plusieurs jours.

Plus loin c'était une station de pêche en partie détruite par un incendie. À l'origine certainement un court-circuit après la fuite des occupants. On trouva des tonnes de poissons congelés dans les réserves. Le Kid finit par aller se coucher lorsqu'on lui annonça que l'arrivée au Dépotoir n'aurait lieu que le lendemain à l'aube. Mary Halan déclara qu'elle préférerait veiller au cas où une nouvelle importante leur parviendrait. Dans sa couchette, le Kid essaya en vain de trouver le sommeil. Il éprouvait une angoisse sourde, se demandait si la Compagnie de la Banquise n'était pas condamnée, à la longue. L'esprit pionnier était bien mort et ses habitants ne recherchaient plus que profit rapide et vie douillette, s'affolaient pour des riens. Depuis trois semaines il ne décolerait pas mais, ce

soir-là, une amertume profonde et le dégoût s'emparaient de lui.

Titanpolis reçut un message radio que Fields hésita longtemps à transmettre. Il réussit à obtenir Mary Halan au railphone et lui demanda si le président était là.

— Il se repose.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour lui, de très mauvaises nouvelles en provenance du Dépotoir.

Vsin et les deux fillettes venaient d'être retrouvées mortes, ainsi que les quelques vieillards Roux qui terminaient leur vie dans cet endroit. Des pillards, venus de quelque train immobilisé à proximité, avaient dû espérer trouver de la nourriture et de l'huile dans cet endroit. Furieux, ils avaient abattu ces pauvres gens.

— Je n'oserai jamais lui dire ça, dit Mary Halan. C'était sa famille, sa seule famille.

— Il semble que Jdrien soit là-bas avec son demi-frère Liensun.

— Le Rénovateur ?

— Oui. Jdrien serait venu à bord de la locomotive géante. Pouvez-vous lui annoncer cette épouvantable nouvelle avec précaution ?

— Ce sera difficile, murmura-t-elle ; très difficile.

— Qu'est-ce qui sera difficile ? demanda d'un ton courroucé le Président Kid surgissant dans son dos.

CHAPITRE II

Ne m'abandonnez pas. Je suis malade. Les Ophiuchiens m'ont donné le surnom de Bulb mais nous avons un nom plus compliqué. Nous sommes des animaux de l'espace, nous flottons dans le vide depuis toujours. Les Ophiuchiens, avant de m'utiliser comme satellite, ont essayé d'évaluer mon âge mais n'ont pu établir qu'une fourchette. Selon eux j'aurais entre deux mille et dix mille ans. Mais moi j'ai l'impression d'avoir toujours vécu. Je suis malade, désormais ; j'ai un cancer, selon votre propre terminologie médicale. Il me ronge depuis près d'un siècle de votre temps. Je sais que je suis condamné mais je ne veux pas mourir tout seul. Sans vous tout ira beaucoup plus vite. Qui sera là pour veiller aux chutes de gravité, aux bouleversements internes ? Depuis que l'homme sans jambes est ici je suis beaucoup plus serein. Il s'est acharné à combattre mes faiblesses, mes chutes de vitalité. Si vous partez je mourrai très vite.

— Je dois rêver, murmura Kurts. Oui, c'est ça, je rêve que ce satellite nous parle par l'intermédiaire de cet écran. Non, je ne peux pas admettre ce qu'il dit. Il n'y a que le rêve, l'hallucination pour expliquer ça. Ou alors c'est une grossière farce et, qui sait, peut-être un piège.

L'écran venait de s'éteindre et Gus manipulait doucement les touches. Lien Rag fermait les yeux et Gueule-Plate, la chèvre-garou et nourrice du petit Kurty, se grattait l'entrejambe avec une impudeur totale.

— Je vous propose de retourner chez nous, de préparer quelque chose à bouffer et de nous soûler la gueule, dit Kurts. Nous travaillons trop et nos cerveaux gambergent. Je vous en prie, ne restons pas là. Il faut retrouver notre raison, notre lucidité.

— Cette révélation n'est pas arrivée brutalement, lui dit Lien Rag. Souviens-toi de tous les dérèglements, l'apesanteur soudaine, les orages, le froid et les tempêtes de neige, les circuits qui se détraquaient, les courts-circuits... Mais aussi les prélèvements sur les parois, l'ossature et ces micro-ondes qui dévorent les énormes quartiers de viande dans les cryo-magasins...

— D'où viennent-ils ? demanda Gus. De l'espace également ? Ce Bulb, puisque Bulb il y a, devait se nourrir, tout de même. Il n'a pas attendu les Terriens d'Ophiuchus pour boulotter ?

Kurts se leva :

— Bonsoir, les copains, je vous laisse à votre cinéma. Il y a dans l'ordinateur des logiciels farceurs... Dans le temps un bonhomme a dû bien s'amuser avant de les concevoir... Moi je vais me reposer... Hé ! Gueule-Plate, amène-toi avec le petit !

La chèvre-garou le regarda fixement et se mit à pleurer comme une pauvre veuve affligée. Kurts se boucha les oreilles et préféra quitter la salle des contrôles.

— Tu crois que c'est une plaisanterie ? demanda Gus. Comment aurait-il su que j'allais venir, ce technicien farceur ? Bulb a parlé de l'homme sans jambes, c'est-à-dire de moi... Et je crois bien qu'il a un cancer... Entre autres, car il souffre aussi de diabète et d'albuminurie...

— C'est impossible à concevoir, dit Lien Rag. D'énormes animaux flottant dans le vide spatial... Apprivoisés, domestiqués pour devenir des satellites géostationnaires ?

Il se leva pour placer Kurty dans le bât que portait la chèvre-garou et celle-ci quitta la salle des contrôles pour rejoindre Kurts.

— Crois-tu que nous pouvons lui poser des questions ? chuchota Lien Rag, gêné à la pensée qu'on puisse le prendre pour un malade mental.

— On peut essayer...

Pourtant ni l'un ni l'autre n'essayaient. Ils fixaient l'écran avec incrédulité.

— On commence par quoi ?

— Les gens aiment bien se raconter, dit Lien Rag.

Une nouvelle fois Gus fit apparaître l'ossature générale du S.A.S., enfin de Bulb, avec la masse jaune du cerveau qu'ils avaient longtemps cru électronique, les points blancs sur les os, enfin les

taches qui envahissaient la « charpente » d'origine osseuse. Les points blancs étaient le signe d'une variété spécifique d'ostéosarcome.

Et peu après le même appel se répéta en surimpression sur l'écran :

NE M'ABANDONNEZ PAS.

Non, ne m'abandonnez pas. Je sais que vous ne parvenez pas à admettre mon origine. Ni mon âge, ni ma configuration, ni ma complexité, et pourtant je suis un être vivant. Un Bulb, parce que la première fois que des hommes m'ont aperçu ils n'ont pas eu assez d'imagination pour me trouver un autre nom. Il est vrai que j'ai l'air d'un bulbe d'oignon. Les Terriens en route pour Ophiuchus IV m'ont rencontré sur leur route, n'ont pas compris tout de suite qui j'étais. Nous étions en troupeau, une douzaine de Bulbs en train de sommeiller dans l'espace, et ils nous ont pris pour un groupe d'astéroïdes, alors que rien ne laissait prévoir une telle présence en un tel lieu. Mais ce fut ainsi jusqu'à ce que leurs appareils détectent un organisme vivant. Ils ont imaginé que nous étions des satellites habités mais, leur vaisseau les entraînant vers leur but lointain, ils n'ont pas pris la peine de nous examiner plus attentivement. Ce ne fut que plus tard qu'ils songèrent à envoyer une expédition alors que nous nous étions rapprochés de leur planète pour chasser les saus. Les saus, abréviation de sausages, sont les animaux dont les carcasses pendent dans les cryo-magasins. Nous, nous les appelons autrement mais, effectivement, ils ressemblent à de grosses saucisses. C'est notre principale nourriture avec les grosses graines en silos que vous avez vues et qui sont communes dans certains recoins. Les Ophiuchiens ont donc envoyé une expédition et celle-ci a pénétré dans le corps de plusieurs Bulbs, ils en ont été si émerveillés que l'expédition qui devait durer quelques mois s'est prolongée des années durant. Ces scientifiques avaient trouvé dans nos organismes une structuration qui ressemblait fort à celle d'un énorme satellite. Bien entendu, à l'origine nous n'étions pas ainsi divisés en cellules, salles, niveaux et magasins, mais nous pouvions à volonté nous transformer intérieurement. Ces êtres minuscules, ces parasites nous intriguaient et nous amusaient à la fois, mais nous ne les aurions pas supportés des années s'ils ne nous avaient pas aidés à chasser les saus et à récolter les grosses

graines qu'ils appelèrent pearls, par dérision, bien entendu. Nous étions de très vieux animaux fatigués et ces Terriens le comprirent très vite et nous fournirent la nourriture, en nous évitant la fatigue de la chasse. Ce fut notre erreur. En quelques années ils nous dominèrent. Non seulement ils nous apprivoisèrent, mais ils nous rendirent complètement dépendants. Une fois prise l'habitude d'être royalement servis en saus et en pearls, comment reprendre ensuite les longues traques pour se nourrir ? Ils nous gavèrent au point de nous rendre encore plus gros, encore plus inoffensifs, et pendant ce temps transformèrent notre organisme. Notre cerveau, jugé pourtant très développé mais primaire, fut complété par un ordinateur que l'on greffa dessus. Dès lors nous devînmes absolument dépendants de ce système et ne pûmes plus nous révolter. Les logiciels qui maintenaient le pouvoir des hommes sur notre système furent verrouillés et inaccessibles. Nous avons tout subi, jusqu'à ce long voyage dans les parages de cette planète glacée que vous appelez la Terre. Nous ne supportons pas cet endroit, mais nous y sommes désormais rivés par l'attraction que la planète exerce sur nous. Dans l'espace, nous n'avions pas à souffrir de tous ces maux qui ici nous accablent. Nous sommes devenus des esclaves. Car nous sommes deux, reliés artificiellement comme des jumeaux siamois. Notre peau, vous l'avez vue, est gravement atteinte par les radiations cosmiques et se détériore de plus en plus. Ces abcès, ces furoncles qui boursouflent notre revêtement extérieur finiront par imploser. Déjà l'autre jour l'un d'eux a cédé, vous l'avez constaté vous-mêmes. Ces abcès sont entretenus par un de nos parasites, une sorte de larve ronde et blanche qui nous ronge. Il faudrait pouvoir les racler. Avant nous pouvions nous en débarrasser en remplaçant la vieille peau par une neuve, mais les savants ophiuchusiens, méfiants, ont modifié nos glandes qui sécrétaient ce nouvel épithélium, et dans les cryos vous avez pu voir les réserves de peaux enroulées comme un vulgaire tissu. Vous en avez même emporté un rouleau pour fabriquer ces scaphandres qui doivent vous permettre de fuir, de me fuir, ce que je ne supporterai pas. Ou alors... nous pourrions envisager un échange. Je peux vous fournir les équipements, vous révéler l'existence d'un sas de sortie dans l'espace, la façon dont vous pouvez vous emparer d'une navette et embarquer à

l'intérieur... Mais je veux que vous me guérissiez de mon cancer. Ou du moins que vous le rendiez plus supportable. Déjà en m'aidant à retrouver certaines de mes facultés. Il faut que je puisse quitter cette orbite et m'échapper vers mes espaces d'origine. Grâce aux cryos j'ai de quoi survivre jusqu'à la fin de mes jours, mais je ne veux plus souffrir. Je me réfugierai dans un endroit où les radiations sont inexistantes et où mon mal cessera de progresser. Il faudra aussi me fournir les moyens de me débarrasser de toute cette vermine qui perturbe mon existence, ces hybrides, ces créations artificielles d'animaux féroces qui hantent mon organisme et le rongent depuis si longtemps. Il y aura une prime, une révélation qui, j'en suis certain, vous fera plaisir, mais je veux connaître votre réponse auparavant. Je ne vous demande pas de me la donner tout de suite mais d'y réfléchir quelques jours de votre temps. Je saurai attendre. Vous savez, j'ai attendu des années durant... Lorsque le dernier Ophiuchusien a quitté mon organisme, j'ai cru que la fin de mon esclavage était arrivée ; mais j'avais oublié où je me trouvais.

D'un seul coup l'écran s'éteignit et même la perspective de l'ossature disparut. Il y eut un long silence jusqu'à ce que Gus entreprenne de descendre de son tabouret et se dirige vers la porte en marchant sur ses mains. Lien Rag n'osa pas le suivre tout de suite. Il n'avait pas non plus envie de parler, d'échanger un point de vue. Il voulait rester seul, se réfugier dans sa cabine, essayer de dormir en rêvant d'autre chose.

Lorsqu'il pénétra dans la cuisine communautaire, Gus achevait un verre d'alcool ; la bouteille était encore sur la paillasse. Lien Rag s'en versa un verre également tandis que le cul-de-jatte sortait pour aller se coucher.

— Ah, c'est toi, fit Kurts en entrant brusquement dans la cuisine. Je viens chercher à boire pour le petit. J'ai l'impression que le lait de cette loupée est trop épais. Il a les lèvres toutes sèches... Vous venez de rentrer seulement ?

— Seulement, répéta Lien Rag en vidant son verre. Bonsoir... Je suis crevé.

— Hé ! attends... Vous avez eu... Je veux dire, y a-t-il eu autre chose sur l'écran ?

— Demain, dit Lien Rag ; je préférerais qu'on discute de tout

cela demain, si tu veux bien.

Il se fourra dans sa couchette, ferma les yeux. Il ne savait pas s'il s'endormirait facilement mais, en tout cas, il ferait son possible pour ne penser à rien.

CHAPITRE III

Les Rénovateurs du Soleil des Échafaudages avaient négocié avec les dirigeants tibétains et obtenu que le blocus soit levé et que la ligne de jonction avec le réseau de la vallée soit rétablie. Ce fut Ann Suba qui se rendit à Evrest Station pour d'autres discussions sur la fourniture de charbon et de viande de yak congelée. Elle fut accompagnée jusqu'à la minuscule station de jonction par trois amis et attendit le prochain train omnibus.

Evrest Station n'avait guère évolué au cours des dernières années et la jeune femme retrouva la même verrière mal dégivrée sur le centre-ville. Les autres quartiers n'étaient pas protégés du froid et la vie y paraissait misérable. On lui apprit que les quelques Rénovateurs qui avaient refusé de rejoindre les Échafaudages avaient fini par disparaître. Les uns étaient morts, les autres plus ou moins intégrés dans la population locale, et enfin un groupe avait quitté la Compagnie.

Sans trop de difficulté elle acheta des tonnes de viande et on lui promit de livrer dix wagons de charbon. Elle dut avancer une somme importante en dollars.

Ce fut dans son misérable traintel de la capitale qu'elle décida de faire un séjour à China Voksal où existait une forte communauté rénovatrice, de la tendance dite mystique. Pour différencier ceux qui croyaient au retour miraculeux du Soleil de ceux qui le préparaient scientifiquement.

L'express qu'elle emprunta n'effectuait qu'une partie du parcours, mais elle n'avait pas assez d'argent pour louer un compartiment dans le rapide qui, tous les quinze jours, reliait directement la Compagnie à la grande ville asiatic.

Ladira, qui possédait un wagon-bibliothèque, fut extrêmement

surprise de la voir entrer dans son magasin.

Pendant une demi-heure elle dut s'occuper de sa clientèle avant de pouvoir l'entraîner dans ses compartiments juste au-dessus.

— Comme je suis heureuse. Dites-moi vite ce qui se passe là-bas aux Échafaudages ?

Ann Suba lui parla des événements récents, de Rigil qui avait pris le pouvoir mais avait fini par renoncer, de Charlster qui, non content d'avoir son nœud spatial, avait découvert un énorme satellite géostationnaire fait de matière organique.

— Nous avons traversé des crises, nous étions pleins de haine les uns pour les autres. Une fraction voulait le Soleil tout de suite, l'autre le confort. La vie est dure, là-bas.

Ladira lui servait du thé, des pâtisseries à profusion. Elle n'avait pas changé. C'est d'une voix timide de jeune fille qu'elle demanda des nouvelles de Liensun.

— Il s'est trouvé dans la Compagnie de la Banquise au moment de cette panique collective...

— Quelle horreur ! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.

Liensun avait le chic pour s'attirer les affections, sinon les amours et les désirs des femmes plus âgées que lui. Ann Suba rêvait souvent de lui, de son corps jeune et musclé, se demandait si Ladira n'avait pas les mêmes envies secrètes.

— Il s'en sortira, dit-elle, je sais qu'il s'en sortira. Nous avons une deuxième base dans le nord de la Banquise du Pacifique, uniquement occupée par des jeunes. Ils sont allés là-bas en dirigeable et s'y maintiennent. Nous espérons qu'ils nous reviendront ou que nous pourrons aller les voir un jour.

— L'espèce d'hystérie collective se termine et les fuyards rentrent chez eux, enfin ceux qui ne sont pas morts en route. On parle d'un million de morts et de disparus. Les trains étaient paralysés et les voyageurs mouraient de froid et de faim. Ce fut épouvantable. Le Président Kid aura du mal à relever sa Compagnie.

Soudain elle fixa Ann Suba dans les yeux et parla d'une voix haletante :

— Cette panique a été une révélation pour moi. Je me suis dit que ce qui se produirait si jamais nous parvenions à faire luire à nouveau le Soleil serait encore pire... Oui, pire. Nous n'avons pas le droit de faire ça, Ann Suba, absolument pas. Ce serait un crime

contre l'humanité. Il faut laisser faire la nature. On dit que la température remonte d'un degré tous les trimestres environ et...

— Qu'il ne faudrait que quinze ans pour atteindre le zéro celsius. Ma pauvre Ladira, on dit cela depuis plus de quinze ans déjà et nous avons toujours de très basses températures, jusqu'à moins quatre-vingts et même davantage.

— Je ne veux plus participer à cette idéologie, plus jamais ! répéta la libraire avec force.

— Nous prendrons toutes les précautions. Nous réanimons l'astre avec douceur. Charlster et Rigil étaient décidés à tout pour parvenir à notre idéal, mais c'est fini, ils ont compris également. Liensun aussi a compris cela et se montre raisonnable. Mais le chantage du Président Kid ne doit pas nous influencer. J'en arrive à me demander si ce n'est pas lui qui a répandu cette rumeur de la banquise en train de s'enfoncer ou de se fracturer, pour nous donner une image de ce que serait la réalité si jamais nous ressuscitions le Soleil.

— Non, il n'aurait pas fait ça, dit Ladira avec hésitation. On dit que c'est un homme très humain qui veut le bonheur des siens et qui organise sa Compagnie de façon très démocratique.

— Tous les Rénovateurs sont traumatisés, vous la première.

— Pas seulement moi, mais aussi les bonzes qui font partie de notre groupe. Ils ont peur, très peur...

Ann Suba resta seule jusqu'à ce que Ladira ferme son magasin et remonte avec le dîner acheté chez le restaurateur voisin. Elles mangèrent en parlant de tout et de rien. Puis Ladira lui demanda si elle avait un but précis en venant à China Voksal. Ann dut reconnaître qu'après des mois passés dans les Échafaudages, elle avait éprouvé le besoin de renouer avec une vie plus épanouie, plus trépidante.

— J'ai passé les trois quarts de ma vie de façon clandestine ou dans des bases isolées pour essayer de mener à bien nos plans grandioses... Je me rends compte que je n'ai guère vécu.

— Vous voyez bien, dit la libraire. Peut-on sacrifier plusieurs générations pour l'accomplissement d'une utopie ? Je ne pense pas qu'un groupe de savants puisse ramener le Soleil, non, vraiment, je n'ai plus cette sorte de foi.

— Je ne vais pas jusque-là et je pense que nous devons rester

solidaires et unis... Cette panique a été une catastrophe. Les gens vivent dans le souvenir collectif de la Grande Panique, celle qui, jadis, s'empara des humains quand les glaces se formèrent un peu partout et que les énormes glaciers descendirent des pôles. D'ici quelques mois, un an, tout sera peut-être oublié, enfin je l'espère. Charlster croit que ce fameux satellite qu'il appelle Dumb-Bell participe au maintien de l'ère glaciaire. Il serait soit commandé, soit programmé pour empêcher les strates de poussières lunaires de se disperser. Il se demande même s'il n'est pas habité, à la suite d'une implosion qui a laissé échapper de la vapeur d'eau, du gaz carbonique et de l'oxygène.

Ladira l'écoutait en pensant à autre chose. Elle n'était ni mécontente ni vraiment ravie que cette femme soit là. Elle ne voulait plus se sacrifier pour la cause.

— Vous savez que les Rénos mystiques du coin ne font plus de cérémonies secrètes d'incantations ? La dernière a été un fiasco, très peu de participants, et la date de la prochaine n'est pas encore décidée... Vous voyez que je ne suis pas seule.

Décidément, elle répétait toujours la même chose, comme si elle avait besoin de se justifier. Ann Suba se demandait si vraiment tous les mystiques avaient renoncé au culte du Soleil et, comme si elle lisait dans ses pensées, la libraire lui donna une autre explication sur cette désaffection :

— La Locomotive-dieu a fait son apparition dans le coin. Elle a rassuré les gens au pire moment de la crise et a ramené les Banquisiens chez eux. Il paraît que des centaines et des centaines de convois l'ont suivie jusque-là-bas car elle donnait la preuve que la banquise était saine et ne risquait pas de se fracturer.

— La Locomotive-dieu ? fit la jeune femme surprise. Mais qu'est-ce donc ?

— Une machine énorme, qui se déplace si rapidement que parfois elle en devient invisible. Rien ne l'arrête, ni les voies prioritaires, ni les aiguillages qu'elle peut modifier à distance, ni les dispatchings. Rien. On dit qu'elle a détruit des bâtiments lancés à sa poursuite et affronté des pirates malintentionnés.

— Mais qui la pilote ? Il y a bien quelqu'un ou plusieurs personnes à l'intérieur ?

— Je l'ignore, mais demain je vous conduirai à l'un des cent

temples qui se sont créés pour l'adorer. Vous serez surprise.

Plus tard, dans sa couchette, Ann Suba dut s'avouer qu'elle avait quitté les Échafaudages pour essayer de retrouver Liensun, et qu'elle avait la ferme intention d'aller à l'autre bout du monde pour y parvenir.

CHAPITRE IV

Ils avaient essayé de violer le mausolée de Jdrou, la mère de Jdrien. À l'aide de barres de fer qu'ils avaient abandonnées à côté. Ils n'avaient réussi qu'à écorner le monument en glace transparente, l'avaient également fendu, mais rien d'irréversible. Ils n'avaient pu atteindre le cadavre intact de la jeune fille de quinze ans qui reposait pour l'éternité dans sa beauté inaltérée. Le Kid éprouvait chaque fois une profonde émotion lorsqu'il regardait cette Rousse morte, presque une enfant, ensevelie nue mais dans le pudique vêtement de sa fourrure fauve. Il releva la tête, se retourna. Tout avait été saccagé, y compris les anciennes chaudières dans lesquelles les tribus faisaient bouillir les os de baleines écrasés. On avait même récupéré la pellicule de graisse qui les tapissait auparavant. Les cadavres des Roux âgés qui avaient décidé de mourir là étaient éparpillés un peu partout. Seul le palais en os et en peaux de Jdrien avait, pour une raison inconnue, peut-être par superstition, été épargné.

Le labyrinthe en ossements de baleines avait résisté aux pillards ainsi que la spirale de déchargement. Le Gnome, malgré le froid qui finissait par traverser sa combinaison étanche, n'avait pas envie de descendre, de rejoindre les autres, son fils adoptif le demi-frère de celui-ci et cette femme étrange, Farnelle, qui paraissait la maîtresse de la locomotive géante.

En arrivant au Dépotoir, fou de douleur, il avait buté sur cette colossale machine et avait eu peur. Une peur viscérale, venue du fond des âges devant cette matérialisation d'une puissance inquiétante.

Vsin et les deux enfants avaient été portées par Liensun dans le palais et Jdrien se trouvait auprès d'elles. Depuis son arrivée, la

veille, il n'avait pas quitté sa place, caressant les visages morts sans vouloir manger ni boire. Il s'était abîmé dans une si profonde réflexion que tous les efforts de son demi-frère pour l'en sortir s'étaient avérés inutiles. Comme du temps où il communiquait avec Jelly, l'amibe géante, pour en faire son amie, le Messie des Roux n'était plus qu'un corps vidé de sa substance spirituelle.

Le Kid, après des hésitations, commença de descendre vers le Dépotoir. Liensun essayait de regrouper les cadavres des vieillards du Froid et le président, reconnaissant les visages, s'immobilisait devant chaque corps.

— Il est toujours dans son palais auprès d'elles, dit Liensun. Il va mourir de froid. Il est nécessaire d'allumer du feu dans la cheminée, mais alors il faudra lui retirer les trois mortes.

— Il est au-delà du froid et de la faim, dit le Kid.

— Sa température est très basse, dit Liensun. J'ai utilisé un compteur dermique. Il faut faire quelque chose.

Lorsqu'il se présenta à l'entrée de la tente, il se rendit compte que cette femme, Farnelle, la maîtresse de la grande locomotive, faisait déjà quelque chose. Elle s'était assise et avait pris la tête de Jdrien sur ses genoux, et le nourrissait, cuillerée après cuillerée, d'une sorte de bouillie. Elle l'avait recouvert d'une épaisse fourrure et le Kid n'osa pas troubler cette intimité, désespérée. Il ne voulait plus revoir Vsin, ni les deux fillettes, et souhaitait emporter Jdrien jusqu'à Titanpolis, le garder auprès de lui, le réconforter, l'aider à survivre.

— Il cherche leurs âmes, murmura Farnelle, et il ne les trouve pas.

Le président ne s'étonna pas qu'elle ait soupçonné sa présence et approcha lentement.

— Il reviendra vers nous... Mais pas tout de suite. Pour l'instant il erre dans un désert désespérant. C'est lui qui vient de me dire tout ça dans un éclair de lucidité.

Le Kid finit par ressortir et se dirigea vers son train où l'attendait Mary qui recevait les messages et y répondait. Le gouvernement de la Banquise continuait.

Il allait grimper dans le wagon mais la masse imposante de la locomotive le fascinait trop et il poursuivit son chemin, trébuchant sur ses petites jambes entre les bosses de glace et les rails.

Le colosse avait une apparence de tête de mort vu d'en face. Exactement comme le décrivaient les témoins, les journalistes et le montraient les photographies et les films, assez rares dans l'ensemble. Il existait plus de trucage que de documents authentiques et le Kid avait même vu, dans le paquet énorme de clichés, de véritables têtes de mort affublées de roues et de cheminées.

Lentement il la contourna, regarda les sabords en cuivre qui cachaient les lance-missiles, les tuyauteries apparentes qui essayaient de donner à cette structure un air archaïque qui ne trompait pas le président. Tout cela était fait pour impressionner les foules. La véritable puissance se cachait à l'intérieur et il voulait la découvrir. Pour l'instant la masse entière paraissait assoupie, haletait doucement avec parfois des échappements de vapeur. Un réacteur nucléaire réchauffait des chaudières spéciales qui alimentaient des turbines et des alternateurs. La machine aurait pu fonctionner sur ses réserves électriques, devant posséder des batteries fantastiques. Mais la vapeur était également là pour effrayer.

Il essaya de pénétrer dans le sas habituel, en haut d'un escalier qui ceignait le ventre rebondi sur la gauche, mais il ne put en ouvrir la porte. Il poursuivit ses tentatives ailleurs mais se rendit vite compte que la machine était verrouillée.

Dans son compartiment-bureau, il prit connaissance, avec une sorte d'indifférence, des dépêches. Le retour des fuyards commençait à se régulariser. Ses services avaient enfin pris un rythme satisfaisant et les embouteillages disparaissaient progressivement aux frontières comme sur les grands réseaux.

— Voyageur président, dit Mary Halan, il faudrait continuer jusqu'à Hot Station. C'est là-bas que les gens sont le plus désespérés par la destruction des serres arboricoles. Le désastre est total et ils sont prêts à repartir ailleurs.

— À qui la faute, dit le Kid, si tout a gelé ?

— Il ne faut pas ruminer constamment. Veuillez m'excuser, mais vous entretenez votre rancœur. N'avez-vous pas envie que la Compagnie redevienne prospère ?

— Le désire-t-elle elle-même, le pourra-t-elle ? Je n'en suis plus aussi sûr. Vous savez, quand je me suis engagé comme un fou sur ce

vieux réseau dangereux, effroyable, qui s'enfonçait parfois dans l'eau de mer, j'y croyais. Je partais à la recherche de je ne savais quoi, un trésor, et j'ai trouvé Titan, le volcan. Grâce à lui la Compagnie a pu naître. Nous avons de l'eau bouillante, de quoi faire de l'électricité, de quoi alimenter les serres... Chauffer les stations... Un débit incroyable d'eau bouillante. Nous pouvons remettre tout ça en marche, mais si dès leur retour les gens parlent de repartir, que puis-je y faire ?

— Il faut aider les sociétés fruitières qui veulent faire pousser des clones d'arbres in vitro puis les replanter. Dans trois ans vous aurez les premières oranges, mais avant les légumes, les fraises, les tomates. Il faut nourrir les gens...

Le Kid regardait la Locomotive-dieu à travers le hublot et il la désigna à la jeune femme :

— Voilà la vraie puissance. Des millions d'adorateurs, des fidèles prêts à mourir, des temples un peu partout dans l'Australasienne et chez nous aussi.

— Une escroquerie, fit Mary dédaigneuse.

— Non. La locomotive est bien réelle et n'a pas cherché à provoquer cette ferveur religieuse. Qu'a-t-elle fait ? Simplement lutté contre ceux qui voulaient l'enfermer dans le cadre étroit de la société ferroviaire.

— Président, vous blasphémez, fit-elle mi-ironique, mi-inquiète.

— Cette société ferroviaire qui nous dicte le moindre geste, le moindre mot est un véritable carcan. Sans cette obligation d'emprunter les rails, ces gens n'auraient pas couru à la mort dans des embouteillages monstres. Ils auraient fui en véhicules indépendants à travers la banquise, à bord de traîneaux autotractés ou tirés par des chiens, des rennes ou même des chevaux. Mais non, il fallait se conformer aux lois de la CANYST, s'entasser dans des wagons pourris pour y crever de faim et de froid.

— Mais, voyageur président, cette locomotive utilise pourtant les rails ?

— Oui, mais en se moquant bien des signaux, des aiguillages, des priorités. Elle attaque la CANYST de l'intérieur. Elle démontre qu'il est possible de vivre autrement tout en utilisant les rails.

Farnelle se présenta alors au sas d'entrée et il lui fit signe de venir. Ils n'avaient guère eu le temps de bavarder ensemble. Il était

impressionné par cette grande femme, un peu dégingandée, mais qui avait une certaine classe et une beauté singulière quand on y regardait de plus près.

— Il dort, dit-elle. J'ai réussi à le convaincre de dormir auprès de sa femme et de ses filles.

— Il va crever de froid.

— Je l'ai couvert avec soin et son demi-frère veillera sur lui. Savez-vous qu'il est arrivé ici le premier avec une fille qui est ensuite repartie avec la locomotive Compound qui les transportait ? Il a accepté d'affronter la solitude, le froid, la faim, ne sachant pas que nous arrivions. Il s'est conduit de façon admirable et pourtant est d'une approche désagréable. C'est tout juste s'il daigne me regarder.

Liensun avait déjà sauvé son demi-frère dans d'autres circonstances, mais c'était un garçon insaisissable, un mélange d'idéaliste et de calculateur.

— Je détiens sa demi-sœur prisonnière, dit le Kid, et c'est pour la délivrer qu'il erre depuis le début de la panique dans la Compagnie.

— Demi-frère, demi-sœur, fit la jeune femme, ironique. Vous vous dites le père adoptif de Jdrien... Et Yeuse...

— Vous connaissez Yeuse ?

— Nous arrivons de New York Station.

— Avec cette locomotive étrange ?

— Non. Nous avons vécu quelques aventures là-bas. Nous venions ici parce que Jdrien avait hâte de retrouver sa famille. Moi, je dois repartir car je suppose que la présence de ma locomotive ne vous plaît pas beaucoup.

— Où irez-vous ?

— Je l'ignore. J'ai avec moi mon fils, métis comme Jdrien, qui n'a pas voulu quitter la locomotive. Je pense que c'est dans la Dépression Indienne que nous avons le plus de chance de trouver un endroit pour vivre...

— À bord de ce monstre de métal ?

— Où voulez-vous que nous allions ?

Liensun avait placé les Roux sous une couche de glace selon les rites dont il avait entendu parler. Il avait semé du sel et avait attendu que la surface fonde légèrement pour entailler la banquise.

Il avait travaillé dur.

Mimi s'était enfuie très vite. Il avait eu le tort de la laisser seule dans la Compound, pour accompagner son frère jusqu'au palais d'os de baleines où reposaient les trois corps, et elle en avait profité pour filer. Elle l'avait trompé en affirmant qu'elle ne savait conduire ni une draisine ni une locomotive. Il ne la regrettait pas. Il avait vécu auprès d'elle dans la crainte d'être assassiné, ne parvenant pas toujours à lire dans sa tête ce qu'elle préméditait.

Les vieillards sous la glace, il retourna dans le palais et vit que son frère dormait. Il avait froid et faim mais n'osait se diriger vers les autres. Il pensait à Jael, que le Kid avait fait déporter, mais ne voulait pas envenimer leurs relations.

Le chef de train du Kid vint le chercher, disant que le président l'invitait à sa table.

Il y retrouva cette Farnelle qui lui faisait un effet bizarre, une jolie secrétaire et le président. On les servit dans le salon-bureau du wagon. Il apprit que Farnelle avait un jeune enfant qui préférait rester dans la locomotive géante. Celle-ci le passionnait. Il en avait vaguement entendu parler mais reconnaissait que sa vue était impressionnante. Il n'avait jamais imaginé qu'elle correspondrait à l'idée qu'il s'en était faite.

Farnelle racontait l'histoire de cette machine et il s'étonnait qu'elle fasse confiance au Président Kid. Le Gnome, qui paraissait pour l'instant accablé de douleur, n'en écoutait pas moins avec attention les explications de la femme et son œil rusé s'éclairait de lueurs inquiétantes. Liensun se demandait pourquoi Jdrien accompagnait cette personne dans la locomotive et finit par l'apprendre.

— Vous avez réussi à vous faire admettre par elle, répétait le Kid, incrédule. Comment une machine pourrait-elle demeurer si longtemps inviolable pour un être humain ?

— Elle est presque humaine, dit Farnelle. Je ne suis pas une illuminée ni une adepte de son culte, mais j'ai vécu dans son ventre, j'ai assisté à certaines de ses réactions et j'en reste toujours confondue, perplexe. Je n'arrive pas à m'expliquer comment elle fonctionne exactement et je n'ai exploité que le dixième de ses possibilités. Ce que je sais c'est qu'elle m'a sortie de tous les dangers, de tous les pièges. Jdrien pourrait en témoigner.

— Que faisiez-vous en Panaméricaine ? demanda doucereusement le Kid.

— Yeuse avait envoyé Jdrien enquêter chez les Aiguilleurs de Salt Station où il avait disparu. Elle m'a appelée à la rescousse et nous avons réussi à le faire libérer. Là-bas il se passe d'étranges choses, voyageur président, et cette caste nous mène tous par le bout du nez, même vous, tout puissant que vous croyez être.

Le Kid daigna sourire comme s'il s'amusait fort, mais Mary, qui le connaissait mieux que les deux autres, sut qu'il était furieux.

— Je ne suis pas dupe, même si je dois composer avec eux. Dans ma Compagnie ils n'ont jamais eu les pouvoirs exorbitants qu'ils possèdent ailleurs, surtout en Panaméricaine.

— Qu'en savez-vous ? Ils ont une organisation visible et une autre occulte qui manipule les gens. Qui sait si ce ne sont pas eux qui ont propagé cette rumeur d'un affaïssement de la banquise.

— Ailleurs on dit que c'est moi qui aurais voulu cette pagaille pour effrayer les Rénovateurs du Soleil. Qu'en pensez-vous, Liensun ?

Farnelle savait que le demi-frère de Jdrien appartenait à cette autre secte qui souhaitait le retour du Soleil et elle attendit avec intérêt sa réponse.

— Pourquoi pas, dit Liensun, puisque vos commandos ont échoué dans la Vallée des Échafaudages.

— Doucement, dit Farnelle. Jdrien m'a parlé de ces Échafaudages, c'est là-bas que vous avez votre base ?

— En quelque sorte, dit Liensun, et le président commençait à redouter que nos travaux scientifiques n'aboutissent. Il avait envoyé deux trains de commandos qui n'ont jamais pu atteindre la fameuse vallée. Vous auriez pu alors provoquer cette panique. Déjà vous aviez fait arrêter mes amis Rénovateurs... Pourquoi pas le reste ?

— Au risque de ruiner ma Compagnie ? s'indigna le Kid.

— Un risque calculé, puisque vous avez gagné un sursis de dix à vingt ans. Qui osera désormais écouter les Rénovateurs et se permettre d'espérer un retour à l'ère solaire, après avoir assisté à cet exode effroyable qui aurait fait un million de morts ?

— Cinquante mille chez nous, rectifia le Kid.

— Vous oubliez les Banquisiens morts en dehors de votre Compagnie, je suppose, fit Liensun sèchement.

— Tant pis pour eux s'ils ont voulu s'enfuir.

— Vous auriez eu quatre ou cinq cent mille morts dans votre Concession, dit Liensun, voyant que Mary Halan paraissait discrètement approuver ses affirmations.

— Ne nous fâchons pas, dit le Kid conciliant, et mangeons. Vous êtes sûrs que Jdrien n'a besoin de rien ?

— Il a réussi à fabriquer une morphi-hormone dans son organisme, dit Farnelle, ce qui l'a apaisé.

Mary Halan commença d'ouvrir de grands yeux mais elle n'était pas au bout de ses surprises, car Liensun déclara que son demi-frère possédait une parfaite maîtrise de ses glandes endocrines.

— Il me dépasse largement car je n'ai jamais bien pris le temps de m'étudier comme il l'a fait. Il est capable de méditer des jours, de pénétrer en quelque sorte en lui-même... Je n'ai jamais eu cette patience ni cette volonté.

— Vous voulez dire, murmura Mary, que vous pouvez agir sur votre organisme à volonté ?

— Pas à volonté, reconnut Liensun, ce serait trop épuisant mais, par exemple, je suis télépathe. En ce moment vous recherchez dans vos connaissances des arguments irréfutables contre mon affirmation. Par exemple en vous basant sur certains travaux de l'Université de Stanley Station qui réfute tous les pouvoirs extrasensoriels... Je ne vous cacherai pas plus longtemps que ces travaux ont été effectués sous la discrète direction des Aiguilleurs qui se méfient de tout ce qui n'est pas scientifique.

— Jdrien est vraiment exceptionnel, déclara Farnelle, et j'ai pu m'en rendre compte. C'est un Ragus. Et les Aiguilleurs détestent les Ragus, cherchent à les liquider.

— Mais, balbutia Mary prise de court par ce que venait de dire Liensun, vous avez lu ça dans mon cerveau ?

— Pensez à quelque chose d'autre, dit-il.

Elle le regarda avec embarras, avala un peu de vin que le Kid avait fait servir et réussit à se calmer.

— Trop facile, dit Liensun. Vous vous imaginez de retour à Titanpolis en train de nager dans la piscine proche de votre wagon d'habitation.

— C'est impossible, fit-elle. Vous avez un truc. Mais vous avez parlé de... Ragus, c'est bien ça ?

— Oui, dit Farnelle. Les Ragus étaient à l'origine une famille certainement, encore que d'autres parlent de race, et les Aiguilleurs les redoutent vraiment. Lien Rag était un Ragus, son nom ayant été réduit à une seule syllabe, Jdrien et Liensun le sont, et les Ragus disposaient et disposent quelquefois de pouvoirs qui sont assez étranges. Jdrien peut saturer un ordinateur, lui extraire des données en se moquant des codes d'accès. Il peut agir sur un cerveau, donner des migraines ou des hallucinations.

Liensun sourit discrètement et regarda la jeune secrétaire, en se concentrant. Elle sursauta et le fusilla du regard :

— Vous abusez de la situation, dit-elle.

— Simple démonstration, dit-il, mais ne vous fâchez pas pour si peu. Ce n'est qu'une plaisanterie.

Elle rougit et se leva pour aller consulter les dépêches du téléscripateur qui n'arrêtait pas de crépiter dans son coin. Elle en apporta plusieurs au Kid qui les lut rapidement :

— Les gens de Hot Station s'agitent beaucoup. Ils ont découvert les ravages dans les serres arboricoles et s'en prennent bien sûr aux autorités, alors qu'ils ont tout laissé tomber en s'enfuyant.

C'est alors que Jdrien apparut dans le sas. Il les salua d'un signe de tête et s'assit entre son frère et Farnelle.

CHAPITRE V

Durant deux jours, aucun des trois n'osa retourner dans la salle des contrôles, même Kurts qui jouait les esprits forts et avait prétendu ne pas croire à l'animalité du satellite. Il disait que son fils avait besoin de lui, que Gueule-Plate avait des problèmes de lait et qu'il voulait s'occuper de tout ça. Il taillait aussi un autre scaphandre, plus performant que le précédent.

Lien Rag errait dans les niveaux à la recherche d'il ne savait trop quoi, constatait que les Garous avaient disparu et que tout avait l'air de fonctionner assez bien, sauf le climat qui passait d'une température tropicale à la pluie ou à la neige avec un froid subit. Il allait et venait tout en se disant qu'à l'extérieur la « peau » du satellite était peut-être en train d'imploser, que les « furoncles » s'ouvraient libérant leur parasite en forme de boule blanche. Il surveillait les indicateurs de pressurisation avec angoisse, mais pour l'instant ils affichaient des chiffres rassurants.

Parfois il croisait Gus en train de se traîner sur ses mains et ils engageaient une conversation anodine sur n'importe quoi sauf sur le satellite, ressemblant à deux retraités se retrouvant chaque soir sur un quai favori pour débiter des imbécillités.

Mais au bout de deux jours, Gus se faufila dans la salle des contrôles, observant le fameux écran avec appréhension, le découvrit éteint. Il rôda un peu dans la grande pièce sans oser se hisser sur un des tabourets mobiles jusqu'à ce que Lien Rag le découvre appuyé dans un recoin, l'air rêveur.

— Tiens, tu es là ? Je passais, fit-il en se dirigeant vers les commandes de caméras extérieures. Il n'y a rien de nouveau ?

— Si tu veux savoir par là si Bulb s'est manifesté, je te dirai que non, mais que ça ne saurait durer.

Les images extérieures apparurent et Lien Rag focalisa son attention sur un énorme abcès qui n'allait pas tarder à crever, peut-être avant la fin de la journée. Il en sortirait cette boule blanche qui, d'après Bulb, n'était autre qu'une larve parasite.

— Nous aurions pu lui demander ce que donnait cette larve par la suite, fit-il à voix haute sans se souvenir que toute allusion au discours du satellite était à proscrire.

Gus, qui essayait de grimper sur un tabouret, continua et ne répondit qu'une fois juché dessus :

— Je t'en prie... Laisse tomber, ça ne nous regarde pas.

— Pourtant... Peut-être que cette boule blanche donne naissance à un être extraordinaire... Bon, ça va. Nous allons avoir un problème avec ce furoncle qui doit faire un mètre de diamètre et dans lequel une demi-douzaine d'hommes pourraient se cacher. Il suinte lentement. Je me demande si le satellite n'est pas entouré d'une petite couche d'atmosphère... Le liquide ne gèle pas... Par contre la vapeur d'eau de la dernière implosion forme un geyser glacé, elle. Un panache, quoi.

— Tu peux faire des observations en silence. Je voudrais avoir quelques précisions sans réveiller... qui tu sais.

— Quelles précisions ?

— Sur les stocks pharmaceutiques... J'aimerais disposer de quelques dizaines d'hectolitres de tranquillisants...

Lien Rag sursauta :

— Tu veux endormir Bulb ?

Gus s'en arracha les cheveux et comme il utilisait ses deux mains, fut destabilisé, se raccrocha in extremis au pupitre :

— Pas d'invocation, il n'attend que ça pour commencer à bavarder. Il a des siècles de retard à rattraper.

— Comment les lui feras-tu absorber ?

— Quand j'aurai le stock de tranquillisants, fais-moi confiance, je trouverai la méthode.

Lien Rag passa plusieurs heures à suivre les images qui défilaient sur les écrans. Certains endroits paraissaient sains, mais à y regarder de plus près on découvrait des débuts de pelade et des grosseurs contenant ces saletés de parasites larvaires en forme de boule blanche. Des œufs d'une belle taille. Un homme en position de fœtus aurait pu s'y maintenir.

— Tiens, fit-il, voilà une vue que je n'ai jamais obtenue sur l'axe central. Oh ! là là !

Gus fit coulisser son tabouret sur le rail porteur pour venir se ranger à son flanc gauche. Il découvrit l'étendue du désastre.

— On dirait un os rongé par un loup. Il ne reste plus qu'une faible épaisseur avant que ça craque.

— Les deux sphères risquent de se séparer et, qui sait, de s'éloigner. Ce sera très rapidement la mort du satellite puisque le cerveau sera d'un côté et les organes vitaux de l'autre.

— Tu crois que ce truc a un... disons un cœur ? murmura Gus.

— Ne rêvons pas... Il ne ressemble à rien de ce que nous connaissons. Et il a été reconditionné pour être utilisé comme satellite par les Ophiuchiens.

— Tout ça pour envoyer sur terre des Roux, des hybrides et quelques animaux adaptés au climat ? Je trouve qu'en dépit du Postulat abominable ils avaient une certaine générosité. Ils ont foutu en l'air des sommes considérables, des millions d'heures de travail pour seulement... Hé ! tu ne crois pas qu'ils pouvaient avoir un autre plan ? Peut-être qu'Ophiuchus s'avérait inhabitable, à la longue, et qu'ils projetaient de s'installer dans ce troupeau de Bulbs qui naviguait dans l'espace ? Pourquoi pas ?

— Arrête de bâtir des hypothèses farfelues. Si tu veux des précisions, pose carrément la question. On n'est pas obligés de l'écouter durant des heures.

— Il me fascine, dit Gus. Je voudrais en apprendre le plus possible sur les Bulbs, leur origine, leur mode de vie, et en même temps j'ai la crainte d'être pris de vertige, de découvrir un monde fantastique.

Kurts lui-même poussa la porte de la salle et les contempla, juchés sur leur siège, avant de toussoter d'un air gêné.

— Je me disais aussi que vous deviez être ici... Du nouveau ?

— Viens voir, dit Lien Rag.

Il connecta à nouveau la caméra sur l'axe central et Kurts se sentit pâlir :

— C'est à la limite de la rupture, non ?

— Toute l'ossature doit être bouffée par les ostéosarcomes. J'hésite à envoyer la projection de cette ossature, car Bulb va se croire obligé de nous faire un discours écrit sur ses malheurs.

— Si jamais ça casse, nous sommes foutus ?

— Ça se pourrait. En tout cas privés du cerveau et d'énergie... Ce qu'il faudrait c'est sortir dans l'espace pour nous relier tant bien que mal et certainement plutôt mal que bien...

— Essayons d'avoir quand même la projection... En trois dimensions, bien sûr.

Ce fut Gus qui s'en occupa. Il avait un flair extraordinaire pour sélectionner les programmes :

— Cet animal suit jour après jour l'évolution de son mal et emmagasine les données en mémoire. Nous devrions obtenir un état des lieux tout récent.

Ce fut le cas et la projection apparut sans la moindre équivoque. Les points blancs se multipliaient au point de se toucher sur de longues distances.

— Ne faudrait-il pas essayer de remplacer ces os... ces membrures... enfin ces pièces qui forment la carcasse du moyeu ? Si ça casse, nous serons plongés dans le noir et dans le froid, y avez-vous songé ?

— Nous ne pensons qu'à ça, riposta Gus agacé. Tu te rends compte du travail à entreprendre pour consolider l'ossature en question ? Des semaines d'acharnement, et encore... Pendant ce temps nous pourrions avoir confectionné nos scaphandres et arraisonné une navette... Je propose de ne plus jamais regarder ces projections du squelette de Bulb. Nous finirions par nous attendrir...

— Pas nous attendrir, s'indigna Kurts, c'est une question de sécurité qui nous concerne tous !

Gus fit disparaître la projection et pivota d'un demi-tour pour regarder Kurts :

— Où tu en es de tes scaphandres ?

— J'achève le nouveau prototype.

— Toujours des prototypes, ça commence à bien faire. Nous pouvons aller dans l'espace. Il suffit de repérer le puits d'implosion qui traverse l'épithélium de Bulb pour avoir un sas de sortie. Je suis même volontaire... Il doit exister un moyen de rester collé à la surface du satellite, non ?

— Tous ces cadavres, ces matériaux qui tournent autour sont attirés par la gravitation, mais ils ne collent jamais vraiment à la

carapace. Quelquefois aux hublots, mais c'est par hasard, dit Kurts.

— En astrophysique, il n'y a pas de hasard, déclara solennellement Lien Rag, mais je n'en connais pas assez pour vous expliquer pourquoi ces cadavres viennent quelquefois cogner aux hublots. Tu ne pourrais pas marcher, Gus. C'est moi qui sortirai.

— On flottera... On ne marchera pas. Avec un tuyau assez long, je découvrirai bien l'endroit où les navettes entrent et sortent. Ce salaud de Bulb ne nous le dira certainement pas. Il faut se passer de lui.

Mais aucun ne bougeait de la salle des contrôles et ils finirent par en rire nerveusement.

— Il a dû cacher les scaphandres spatiaux sans se douter qu'on essaierait d'en fabriquer.

— Vous vous souvenez de l'odeur épouvantable dans les cryos ? Celle d'œuf pourri. Je pense que nous étions dans les entrailles mêmes de la bête. Un système, fonctionnant comme le jabot d'un poulet qui stocke la nourriture avant que celle-ci ne passe dans le gésier. Mais comme notre animal est malade, ça puait autre chose que la nourriture fermentée.

Kurts paraissait très satisfait de sa démonstration, mais ce fut Lien Rag qui soudain poussa une exclamation angoissée :

— L'énergie !... Vient-elle uniquement du Bulb ou existe-t-il un réacteur ?

— En tout cas en apparence il y a réacteur nucléaire, dit Gus, avec compteur de radioactivité et instruments de contrôle. C'est indubitable. Mais il est possible que l'énergie produite par notre sympathique Bulb soit d'origine nucléaire...

— Il faut que nous en ayons le cœur net avant que les deux sphères ne se séparent à jamais.

— Vous venez de dire qu'il ne faut plus donner à cet animal l'occasion de se manifester... Bon, d'accord. Mais je préfère retourner à mon atelier de couture.

C'est en vain qu'ils cherchèrent à renouer le dialogue avec Bulb en faisant apparaître sur l'écran son ossature générale. Jusque-là ce procédé avait en quelque sorte servi de code d'appel.

— Il bouderait ?

— Il est démoralisé, dit Lien Rag. Il doit souffrir, et à son échelle ce doit être effrayant. Tu ne parlais pas de tranquillisants tout à

l'heure, en as-tu trouvé ?

— Il y a des stocks d'un produit qui s'apparente à la morphine. On pourrait le manutentionner à distance mais pour en faire quoi ? Bulb n'a ni système sanguin ni système lymphatique...

— Il y a le réseau de ventilation. Nous avons cru qu'il était simplement destiné à notre confort... Le réseau hydraulique aussi... Imagine une bête de l'espace qui survivrait grâce à ses artères d'eau et d'air, reconstituant en quelque sorte les éléments qui sont également vitaux pour nous. Bulb ne les trouve pas dans le vide mais en lui-même. Son biotope c'est lui-même, son environnement c'est ce qu'il possède dans son organisme. Il est blindé contre les radiations, les météorites, et peut survivre des millénaires jusqu'à ce qu'il meure parce que son organisme se délabre... À cause de son biotope interne également. Mais l'espace est également son prédateur...

Gus commençait de chercher. Il se souvenait du système de ventilation qui avait été mis en cause lors de la précédente implosion, du système hydraulique si souvent en panne. Il réussit à faire apparaître le schéma de ce dernier. Il était composé de deux couleurs : bleu et jaune. Le jaune circulait sous la « peau » et dans toutes les parties vitales, et jusque dans les cryo-magasins où il virait au bleu pour revenir vers la soufflerie principale.

— Les turbines, dit Lien Rag. Souviens-toi des turbines que nous avons découvertes dans les niveaux inférieurs...

— De fabrication humaine.

— Oui, mais en secours pour suppléer à un organisme défaillant. Peut-être à un cœur qui utilisait l'eau pour nourrir l'organisme dans son entier. On devrait pouvoir injecter cet ersatz de morphine dans le réseau. Il suffit de descendre...

— Du calme, Lien. Cette eau, nous en avons également besoin pour boire, cuire les aliments, nous laver... Nous allons nous droguer également ?

— Il faut faire des provisions d'eau, dans toutes les salles de bains de ce niveau.

Kurts se demanda bien ce qui les amenait si rapidement et ne comprit rien à leurs explications. D'ailleurs il était trop appliqué à bâtir son nouveau scaphandre et à chasser Gueule-Plate qui trouvait du goût à la toile organique ramenée des cryo-magasins.

Pendant des heures ils charrièrent des bidons dans lesquels ils avaient fait dissoudre des quantités énormes de ce produit, qui avait les qualités de la morphine et que les Ophiuchusiens utilisaient sous le nom de K20. Ils avaient calculé la quantité nécessaire pour atténuer la douleur de Bulb.

Gus avait découvert les turbines qui injectaient l'eau dans les canalisations. Ce n'était que sur le schéma qu'elle avait d'abord une couleur jaune, puis une bleue.

— On boit laquelle, la pure ou celle qui est polluée ? s'inquiéta Lien.

— Les Ophiuchusiens avaient prévu des filtres pour tout arrêter, et je pense que le K20 serait également bloqué et ne nous droguerait pas. Mais mieux vaut se priver d'ouvrir les robinets durant quelque temps. On va même couper le circuit des niveaux supérieurs.

— Sans risques pour Bulb ? Ne peut-il y avoir nécrose ?

— Juste quelques heures, le temps que ce fabuleux animal trouve l'apaisement.

Lien Rag avait commencé à compter les bidons mais bientôt il y renonça. Tout ce qu'il sut c'est que plusieurs hectolitres d'eau mélangée au K20 avaient été injectés dans les canalisations et que, d'ici deux heures environ, le temps d'un cycle complet, l'animal commencerait à éprouver un mieux.

CHAPITRE VI

Un matin, profitant de ce que Ladira était occupée avec sa clientèle, Ann Suba se dirigea vers l'une des gares de China Voksal, celle qui desservait le sud-est de l'Australasienne et éventuellement la Compagnie de la Banquise. Elle possédait quelques économies et avait décidé de rejoindre Liensun là-bas dans la base Rooky. Ce qui se passait dans les Échafaudages ne l'intéressait plus. Elle avait réussi les négociations, les échanges allaient reprendre, les Tibétains avaient levé le blocus et ficheraient la paix aux Rénos à condition que ces derniers se comportent comme le reste de la population.

Elle voyagea dans des omnibus, acceptant des coins immondes pour économiser ses dollars. Les meilleures places, dans ces grands wagons sans compartiment, étaient autour du grand poêle en céramique qui en occupait le centre. Ce poêle était la propriété d'un commerçant qui en tirait des revenus. Il disposait autour des nattes pour qu'on bénéficie de la chaleur, et ça coûtait un quart de dollar la nuit, un demi-dollar la journée. Sur ce poêle le commerçant et sa famille cuisinaient de la nourriture à base de riz, de poisson et de poulets congelés. Ses stocks étaient suspendus sous le wagon dans des sacs. Pour s'approvisionner, l'homme ouvrait le verrou d'une trappe, prélevait ce dont il avait besoin et refermait avec soin en regardant autour de lui d'un air soupçonneux.

Ann Suba grelottait à l'extrémité du wagon, dans une couverture puante qui lui avait coûté cinq dollars, et elle ne mangeait qu'une fois par jour. La nuit elle essayait bien de s'approcher du poêle, mais les autres voyageurs voulaient en faire autant et la chassaient. Le commerçant couchait avec sa famille tout en haut, dans des logements prévus dans la superstructure du poêle.

Ce voyage infernal dura huit jours jusqu'à la Mikado Company où elle devait changer de train. Elle dut attendre deux jours la correspondance sur des quais glacés. La circulation n'était pas encore redevenue normale. Ce fut là qu'elle rencontra ce vieil homme aveugle qui se traînait misérablement avec un gros sac sur l'épaule. Lui aussi espérait rejoindre la Compagnie de la Banquise où, disait-on, on traitait aimablement les vieux et les infirmes. Il s'était installé par hasard à côté d'elle et Ann lui avait offert un peu de l'alcool dont on lui avait rempli un gobelet pour un demi-dollar.

— Je suis transeuropéen, dit-il tout en essayant de ne pas trembler en portant le gobelet à sa bouche édentée. J'ai dû m'expatrier car je travaillais à Vatican II et j'ai eu le malheur de déplaire à l'administration. Le nouveau pape m'a fait expulser de sa Compagnie... J'avais un frère prêtre dans la Compagnie de la Sainte Croix, vous en avez entendu parler ?

— Oui, elle est plus à l'ouest mais fait partie de l'Australasienne ?

— C'est cela même... Mais mon frère est mort et je n'en savais rien. Les Néo-Catholiques de Notre-Seigneur Jésus-Christ Station n'ont pas voulu que je m'installe là-bas. Ils m'ont rendu ses affaires et son argent en me conseillant de venir dans la Banquise.

Plus tard le train se forma avec vingt-quatre heures d'avance et la jeune femme aida le vieillard, il s'appelait Jéricho, à s'installer près du poêle. On payait un forfait de deux dollars et Ann trouva que c'était convenable. Pour un peu plus d'argent on leur servit des beignets à la viande et au fromage de vache. Jéricho racontait sa vie :

— Je suis relieur et je travaillais à la bibliothèque de Vatican II. J'en ai vu des livres et des documents... Si vous saviez ce qu'ils entassent là-bas... Et tous ces secrets que l'on croit disparus à jamais.

Ann Suba sourit. C'était la rumeur qui circulait depuis toujours. On accusait le Vatican de cacher aux rescapés de la Grande Panique de l'ère glaciaire tout ce qui avait fait le bonheur des hommes avant l'année 2050.

L'homme comprit ses réticences :

— Je n'exagère pas, je ne cherche pas à me venger mais j'ai vu, de mes yeux vu, avant d'avoir les deux rétines détruites, des

documents extraordinaires... Sur l'usage de la radio, par exemple. Il suffirait d'une série de revues conservées là-bas sous clé pour améliorer les communications. D'ailleurs la Sainte Croix a les meilleures relations radio du monde.

La jeune femme fut frappée de stupeur. Jéricho avait raison. On disait qu'en quelques heures le pape pouvait être sûr que ses directives seraient transmises à l'autre bout de la Terre.

— Il y a aussi les plans de ces appareils qui volaient... De gros appareils pouvant transporter mille passagers en quelques heures d'un point à un autre... les avions. On pourrait reconstruire des avions, pourquoi ne le fait-on pas ?

— Hégémonie des Compagnies ferroviaires, dit Ann.

— Oui, mais aussi disparition des techniques, du savoir-faire. Dire que tout est là-bas...

Pendant des heures il la berça de ses racontars et elle finit par s'endormir. Lorsqu'elle se réveilla le train roulait à toute petite vitesse vers la Compagnie de la Banquise. Ann espérait remonter ensuite vers le nord, trouver une radio qui diffuserait son message à l'intention de Liensun. Il viendrait la chercher avec le dirigeable au lieu qu'elle fixerait. C'était mieux que de traverser la Bones Company, le Réseau des Disparus dont elle conservait un souvenir épouvanté. Une femme seule n'avait aucune chance de s'en sortir, là-bas.

Jéricho s'était endormi et elle put quitter son matelas pour aller jeter un coup d'œil au paysage. Il n'y avait que des files et des files de trains abandonnés depuis le fameux exode dû à une psychose collective. Des engins de levage, des ouvriers essayaient de débayer ces réseaux, mais il leur faudrait des semaines pour tout enlever.

À la frontière, les policiers se montrèrent peu vigilants. Elle reçut son visa mais Jéricho, par contre, faillit ne pas avoir l'autorisation d'entrer dans la Concession du Président Kid, mais elle se porta garante pour lui, dit qu'elle s'en occuperait. On finit par le laisser tranquille.

Son voisin, un jeune garçon, lui révéla qu'on laissait revenir à peu près tout le monde car, sur dix personnes qui s'étaient enfuies, seulement quatre jusqu'à présent avaient refait le chemin dans l'autre sens.

— Les autres ont toujours peur ? demanda-t-elle.

— Les autres sont morts, dit-il. Dans l'Australasienne ou dans la Dépression Indienne et jusqu'en Africana... Le président est fier qu'il n'y ait eu que cinquante mille morts dans la Concession, mais s'il compte ceux qui ont disparu en dehors des frontières, c'est dix, quinze fois plus de victimes.

— Je vous remercie, bavotait Jéricho en avalant sa tasse de thé bien sucré. Je me demande si on m'accueillera bien quelque part. Ils ont autre chose à faire qu'à s'occuper d'un vieux comme moi... Mais je peux encore relier des livres, je le faisais malgré mon infirmité... Il y a eu certainement du dégât dans les bibliothèques.

— Dans ce cas, dit-elle, il faudrait que vous alliez vers le sud, Kaménépolis qui est une ville très intellectuelle et en même temps très débauchée.

Jéricho eut un petit rire sec :

— Seuls les livres m'intéressent, désormais.

À nouveau elle s'endormit à moitié. Il racontait toujours ces histoires sur les secrets de la Nouvelle Rome, et elle rêvait ce qu'il disait sous des apparences d'hommes, de femmes et d'objets. Lorsqu'il parlait de Pie XIII, elle voyait un gros homme vêtu d'or et d'argent, avec une tiare sur la tête, et s'il faisait allusion aux cérémonies religieuses, des images découvertes jadis dans des revues anciennes flottaient dans sa somnolence.

— Le plus grand des secrets, savez-vous quel est-il ? Vous ne devinerez jamais. Il faut avoir quelques connaissances scientifiques pour comprendre ce que ça représente. Le plus grand secret, c'est le C14. Je vous en bouche un coin, hein ?

D'un coup elle fut dans une classe d'école en train de répondre indignée à sa vieille professeur voyageuse Higgers :

— Ça représente le carbone ou le coulomb, mais je n'ai jamais appris ce qu'était le C14. Pourtant...

Brusquement elle fut en compagnie de Charlster et, épouvantée, se découvrit nue dans le lit du vieillard très libidineux qui lui répétait à l'oreille : « Carbone 14, ma chère, c'est excellent, vous verrez, je vais vous faire voir comment ça se pratique. » Elle ouvrit les yeux car Jéricho venait de poser sa main tremblante sur son poignet :

— Vous dormiez ?

— Je ne sais pas. Avez-vous bien parlé de Carbone 14 ?

— Chut, fit-il effrayé, c'est un secret qui peut avoir des conséquences mortelles...

Charlster lui en avait parlé dernièrement au sujet du satellite et d'autre chose dont elle ne se souvenait pas.

— Les Néo-Catholiques conservent dans leur bibliothèque les méthodes de datation de ce corps simple... Il paraît qu'ainsi on peut savoir si tel objet est ancien ou plus récent.

Ann Suba ouvrit grand les yeux :

— Vous êtes sûr, Jéricho, ce n'est pas quelque chose que vous auriez inventé ou entendu dire ailleurs ?

— Mais vous me vexez, fit-il avec désespoir. Les Néo-Catholiques ne veulent pas qu'on découvre la méthode pour dater les objets avec ce C14, et maintenant laissez-moi me reposer.

CHAPITRE VII

Ils le regardaient dévorer tout ce qui se trouvait dans les plats, boire du vin. Liensun le servait en silence et Mary Halan était fascinée par sa beauté. Il avait de longs cheveux blonds qu'il nouait sur sa nuque et elle cherchait en vain les signes de son métissage, rougissait en se souvenant que d'après la rumeur la fourrure persistait sur le tronc et les cuisses. Elle n'avait jamais vu un homme aussi merveilleux et essayait de lutter contre ce désir tendre qui l'envahissait de le serrer contre elle pour le consoler.

— Les gens reviennent, Kid ? lança-t-il au président.

— Ils reviennent.

— Beaucoup sont morts ?

— Dans la Concession, à peine cinquante mille.

— À peine...

Le président se mordit les lèvres et se servit du vin pour oublier sa sottise. Jdrien mangeait un morceau de viande avec fourchette et couteau, mais soudain il le saisit à pleines mains pour mordre dedans, faisant saillir ses dents blanches.

— À peine.

Il ne regardait personne et attirait à lui un plat de riz aux champignons, s'en servait des cuillerées gonflées.

— Qui a lancé la rumeur, avez-vous fait une enquête ?

— Non, pas encore, mais elle est partie de Hot Station très certainement.

— Hot Station.

— Il a fait arrêter les Rénovateurs, dont ma demi-sœur Jael, dit Liensun. Possible que les gens aient extrapolé là-dessus.

— Possible, dit Jdrien en s'empiffrant, mais n'y aurait-il pas une commission d'enquête ?

— Je vais m'en occuper, dit le Kid mal à l'aise, peut-être que c'est un simple hasard, peut-être qu'il s'agit d'un complot. Je... Ton amie Farnelle pensait aux Aiguilleurs.

Jdrien ne répondit pas. Il mangeait comme une bête sauvage traquée prête à s'enfuir au moindre bruit alarmant.

— Nous finirons par savoir, ajouta le Kid sans conviction.

— Il faut retrouver les premiers témoins, dit Mary Halan avec fougue. Ceux qui ont fui les premiers.

— Et qui sont certainement morts, répliqua Farnelle qui n'aimait pas trop la secrétaire à cause de sa beauté.

— Non, dit Mary Halan, les premiers ont réussi à se réfugier sur l'inlandsis australien et reviendront. Ce sont les autres, qui ont trop attendu, qui sont morts dans les trains immobilisés.

— Que va-t-on faire d'un million de morts ? demanda Jdrien. Les vendra-t-on à la Panaméricaine pour qu'elle les brûle dans sa centrale de Magellan Station ? Vous avez contacté Yeuse, le Kid ?

— Pourquoi me vouvoyer ? Tu es fâché contre moi ? J'ai tout essayé pour envoyer une patrouille de police Dépotoir, tout.

— C'est vrai, dit Mary Halan avec tristesse, mais personne n'a réussi à passer. Nous ne savions pas que certaines lignes privées étaient en fait réunies. Les gens isolés l'avaient fait sans autorisation officielle, plaçant des rails à l'insu de tout le monde pour se rendre visite. Nous avons utilisé cette ligne inconnue pour arriver jusqu'ici.

— Moi également, murmura Liensun.

Le Kid sauta de sa chaise et s'éloigna vers son bureau pour consulter quelques dépêches. Le silence devint insupportable et Farnelle se prépara à dire qu'elle devait retourner dans la locomotive pour voir si son fils Gdami ne commettait pas trop de sottises, lorsque Jdrien repoussa son assiette.

— Je les ai enterrées, dit-il, là-haut, à côté de Jdrou ma mère. C'était la seule chose à faire.

— Tout le monde enviait notre prospérité, le niveau de vie de nos voyageurs, tout le monde avait intérêt à provoquer ce mouvement général de panique, déclara soudain le Kid avec force.

Il en avait assez d'être considéré comme un coupable.

— Un complot, fit Liensun goguenard. Il est toujours facile d'imaginer une machination. Peut-être qu'en y regardant de plus près la situation n'était pas aussi merveilleuse que vous voulez bien

le dire. Combien d'exclus, de marginaux, de gens qui travaillent comme des esclaves dans certaines fermes isolées ?

— Je ne vous permets pas de parler ainsi ! cria le président.

— J'ai roulé sur les petites lignes privées qui, à la longue, ont été réunies par les éleveurs, les fermiers, les chasseurs et les pêcheurs. Comment expliquez-vous l'existence de ces réseaux clandestins que vous dites n'avoir découverts que plus tard ? Ces gens-là trafiquent, oui, voyageur président, ils trafiquent. Sur les marchandises et sur les humains. Partout il y aurait des hommes et des femmes séquestrés, besognant dur pour seulement la nourriture et souvent soumis aux caprices sexuels des propriétaires. J'ai rencontré une de ces femmes qui m'a raconté que c'était une situation commune faite aux ouvriers embauchés... Et dans Hot Station, la consommation des tranquillisants correspondait bien à un malaise ?

— De plus, dit Farnelle, je sais que vous possédez des actions de la Chemical Company dirigée par Jeb Interson, l'avocat panaméricain... Je trouve que vos explications sont vraiment trop simplistes.

Mary Halan redoutait le pire de la part de son patron. Elle n'osait pas le regarder. Ces gens-là avaient partiellement raison. La situation de la Compagnie de la Banquise laissait à désirer sur certains points mais, dans l'ensemble, les gens y étaient mieux nourris, chauffés que partout ailleurs, jouissaient d'une plus grande liberté, d'une meilleure information. Les enfants étaient envoyés dans de bonnes écoles, les jeunes gens pouvaient accéder à un enseignement supérieur. Elle aurait voulu parler de toutes ces choses, mais Liensun continuait son procès :

— Ce n'est pas la banquise qui craquait, se fracturait, s'engloutissait, mais votre organisation, vos illusions, je devrais même parler de chimère. Le Viaduc, par exemple. Il n'atteindra jamais l'inlandsis américain et vous le savez, vous l'avez toujours su. Au fur et à mesure que vous avancez vers l'est vous dépensez plus d'énergie. Désormais pour une seule arche lancée vous avez besoin de dix fois plus d'électricité que pour les premières à proximité de Titanpolis... Nous avons effectué des calculs un jour pour avoir une idée de vos possibilités...

— Qui ça nous ? fit le Kid sèchement.

— Les jeunes Rénovateurs. Vous êtes comme Lady Diana qui

détournait l'énergie pour son Tunnel, mais vous vous le faites progressivement, imperceptiblement, devrais-je dire.

— Nous avons quadruplé les productions d'électricité de Titan.

— Au détriment de l'alimentation en eau chaude de Hot Station qui, avec ses kilomètres carrés de serres, fournit les marchés intérieurs et extérieurs de votre Compagnie... Je sais que certaines installations éloignées ne recevaient plus l'eau chaude de Titan depuis longtemps, devaient utiliser des chaufferies à l'huile de baleine ou de morse, et la pollution sur la banquise devenait effrayante. Sur des distances incroyables la glace est noire, recouverte d'une couche de suie de plusieurs centimètres d'épaisseur, une suie grasse qui empêche la banquise de respirer si j'ose dire, et en dessous la mer est morte. Toutes les cavités naturelles qui alimentaient le plancton en oxygène sont obstruées. J'ai voyagé dans vos trains, voyageur président, je me suis retrouvé avec ceux que vous appelez les fuyards et ils parlaient... Ils disaient même que la construction du Viaduc compromettrait l'équilibre de la banquise. Ils exagéraient mais les croyances, les légendes naissent ainsi et vous n'y pourrez rien. Si vous voulez retrouver la prospérité de naguère et empêcher les abus, vous devez renoncer au Viaduc... Pour toujours...

Le Kid eut un sourire las :

— Les peuples ont besoin d'idéaux... Autrefois ils en avaient de fantastiques... Quand on lit les vieux livres, les Égyptiens avaient les pyramides, les Chinois la muraille de Chine.

— Au prix de combien de morts ?

Jdrien se leva :

— Je serai dans mon palais...

— Jdrien, fit le Kid, je voudrais t'avoir auprès de moi à Titanpolis.

— Je verrai plus tard, dit le Messie.

Il sortit et le silence retomba. Liensun se leva pour regarder son frère s'éloigner vers cet assemblage baroque de peaux et d'ossements qu'il appelait palais. Peu après il se retira lui aussi, ainsi que Farnelle, et le Kid resta seul avec Mary Halan.

— Voyageur président, on signale des mouvements de tribus Rousses un peu partout sur la Concession. Il semblerait qu'elles se dirigeraient toutes vers ici. Le télégramme vient de tomber.

— C'est la meilleure des choses qui pourrait arriver à Jdrien pour lui faire oublier ses souffrances.

CHAPITRE VIII

Le satellite ne s'était endormi qu'au bout de vingt-quatre heures, et les trois hommes avaient un moment pensé que les hectolitres d'ersatz de morphine n'avaient aucune influence sur lui. Il s'endormit et du coup son cerveau organique se désaccoupla en partie de l'ordinateur. Gus essaya d'obtenir une courbe graphique, un encéphalogramme, mais n'y parvint pas. Bulb cessa d'inscrire ses confidences sur les écrans, mais cessa également de fournir des indications primordiales.

Dans la nuit qui succéda à cet endormissement, la température baissa de plusieurs degrés et le froid réveilla Lien Rag qui se rendit dans la salle des contrôles. Il n'y avait aucun voyant au rouge signalant un court-circuit, et il finit par consulter les cadrans de la production électrique. Celle-ci avait diminué d'un bon tiers. C'était la preuve qu'ils cherchaient. Bulb fournissait la majeure partie de l'énergie nécessaire, peut-être sa totalité, et dans son état l'activité des échanges se réduisait.

Gus devait également souffrir du froid car il le rejoignit peu après.

— Il peut dormir des semaines, dit Lien Rag. Nous n'arrivions pas à y croire, et pourtant c'est la vérité. Si nous allions dans les cryos, nous constaterions certainement que les carcasses de saus ne sont plus dévorées par le courant des micro-ondes.

Il restait suffisamment d'électricité pour manœuvrer la plupart des caméras. Bulb ne pouvait plus s'opposer à leurs investigations, et quand ils firent apparaître l'ossature générale, il resta muet. Aucune incrustation de mots n'apparut.

— Avec un peu de chance nous devons repérer assez vite le furoncle qui a imploré l'autre jour.

Ils oublièrent l'heure, le froid, et lorsque Kurts, transi, les retrouva, ils étaient si absorbés qu'ils ne prêtèrent aucune attention à ses protestations :

— Je m'en doutais que nous aurions des ennuis avec cette administration de médicaments à la bestiole. Vous avez vu le thermomètre ? Le bébé pleure et Gueule-Plate, gelée, refuse de lui donner à téter. On est jolis ! La plupart des appareils ont du mal à fonctionner et les congélateurs risquent de gâcher la marchandise, mais vous vous en foutez bien.

À partir de l'ossature générale, Gus avait réussi à reconstituer tout l'aspect extérieur du satellite et l'examinait par sections de quarante mètres carrés.

— À ce rythme, dit Lien Rag, il y en a pour des jours.

— On peut tomber dessus par hasard.

— Dites, je suis là et je parle, cria Kurts.

Ils se tournèrent vers lui, les yeux rouges du manque de sommeil.

— Si tu nous apportais un solide petit déjeuner, hein ?

— Moi je veux du lard avec de la poudre d'œuf et peut-être même des crêpes au fromage, ajouta Lien Rag.

— C'est ça... Et mes scaphandres, vous y songez ? Rien que pour souder les coutures il me faut des kilowatts, des dizaines de kilowatts.

Pourtant il apporta les plateaux et ils mangèrent tous ensemble tandis que défilait l'étonnant paysage boursouflé du Bulb.

— Quelle peau dégueulasse, commentait Kurts. Je connaissais des gens qui avaient été irradiés qui possédaient la même... C'est fou ce que cette bestiole a comme furoncles.

— Regarde, ce point blanc, un parasite va être expulsé... Il faut noter la section car d'ici quelques heures une autre implosion se manifesterà, tu peux m'en croire.

Et puis d'un seul coup des mots incohérents apparurent sur un des écrans.

— Bulb est en train de délirer dans son sommeil, murmura Lien Rag.

J'étais avec les autres Bulbs dans une zone lointaine... Nous avions tout l'espace pour nous et les saus abondaient. Il suffisait de les happer au passage et jamais nous n'avions faim. De même les

masses de pearls étaient si épaisses qu'on pouvait se frayer un tunnel à l'intérieur et s'en gaver indéfiniment. Les Terriens sont venus et nous ont tous réduits en esclavage... Combien des nôtres ont péri avant que l'expérience réussisse ? Ils ne parvenaient pas à nous satelliser autour de la Terre... Enfin ce qu'ils appellent Terre et qui n'est qu'une ridicule petite planète sans attraits... Des dizaines et des dizaines de Bulbs sont alors tombés sur cette sale boule glacée et y sont morts. Leurs ossements doivent former une montagne énorme sur la Terre... D'après ce que je sais ils sont tous tombés dans l'Atlantique Sud du côté de l'Antarctique... Des dizaines de Bulbs avant que moi et mon frère soyons mis en orbite géostationnaire...

Kurts soupira en déclarant que l'animal délirait un peu. Des dizaines de Bulbs sur la Terre, des montagnes d'ossements et puis quoi encore !

— Je suis jamais allé rôder dans l'Atlantique Sud puisque ce n'était pas zone de piratage, mais enfin s'il y avait des ossements pareils cela se saurait, non ?

— Peut-être en dehors des réseaux ferroviaires, dit Lien Rag. Moi je connais un peu cet endroit... Un sale, très sale endroit, avec pour habitants tout ce que la Terre compte de plus cruel et de plus démuné... Personne ne se risque là-bas, même pas les Aiguilleurs, et certaines lignes sont intactes mais peu fréquentées.

— Il s'est de nouveau endormi, dit Kurts. Il a l'air de regretter les temps anciens... C'est assez triste, non ? Encore que j'aie du mal à imaginer la vie d'un Bulb dans un champ d'étoiles, où les saus paissaient ? C'est élégiaque en diable.

Mais la bête ne se manifestait plus et les deux cousins reprirent leurs recherches. Gus avait préféré laisser en instance la fameuse section où un parasite larvaire était sur le point d'être expulsé. De temps en temps il y jetait un coup d'œil, affirmait que l'on distinguait de plus en plus de blanc.

— Il ne souffre plus, déclara Lien Rag qui avait effectué des examens approfondis. Par exemple il n'y a plus d'excitations perceptibles dans certaines régions internes. J'émetts l'hypothèse que les bouleversements brutaux de température venaient de là. Bulb essayait de calmer la douleur soit par la grande chaleur, soit par le grand froid, et depuis qu'il a reçu sa dose d'ersatz de

morphine tout est calme dans les deux sphères.

— Espérons-le, dit Gus, mais nous manquons tout de même de courant. Il y a des faiblesses, dans la production des informations, qui sont gênantes.

Ce fut dans la soirée que Lien Rag se rendit vraiment compte que le parasite sphérique, à l'extérieur, avait encore grossi, du moins qu'il apparaissait encore plus nettement.

— Il ne faudrait pas qu'il soit expulsé en notre absence, dit-il.

— J'ai situé cette zone dans les antipodes de cette sphère.

Lien Rag ne put retenir une grimace :

— Nous aurons du mal à aller dans le coin, non ?

— On pourra quand même essayer...

— S'il y avait quelque chose de plus près ce serait quand même mieux, les expéditions demandent trop de temps, nous fatiguent trop.

La porte s'ouvrit et un être étrange avança lentement, lourdement même. D'abord effrayés, ils reconnurent le visage de Kurts derrière le casque de verre.

— Alors, qu'en pensez-vous ? cria l'ex-pirate.

— Mais tu peux communiquer avec l'extérieur ?

— Haut-parleur, mon vieux.

Il tournait sur lui-même pour faire admirer le fini de son travail. Jamais il n'avait réussi un tel modèle et les deux cousins le félicitèrent avec chaleur.

— D'accord, les gars, je vais m'atteler aux autres. Je pense qu'en moins d'une semaine nous serons tous équipés pour aller gambader sur cette vieille peau vérolée.

Ils durent se relayer et Gus alla dormir quelques heures pendant que Lien Rag poursuivait ses recherches. C'était assez fastidieux l'examen de ces fractions d'épithélium externe, et parfois ses yeux se fermaient. Il faillit négliger l'un des abcès, ne pas voir le point blanc en formation. Celui-ci resta en image rémanente dans sa mémoire et quelques minutes plus tard il secoua sa léthargie et rechercha l'image en arrière, réussit à la retrouver.

— Cet endroit conviendrait mieux.

D'après ses calculs, cette section se trouvait à proximité de leur niveau, donc était facile à atteindre, et d'ici quarante-huit heures ils auraient peut-être un sas naturel. Mais avant il fallait donner

l'alerte, faire verrouiller les portes étanches, s'attendre à une terrible tempête malgré tout. L'échappée brutale de l'air provoquait toujours des bouleversements inattendus.

— Tu sais ce que je viens de rêver ? fit Gus en revenant sur ses mains très excité.

L'infirmier se hissa sur son tabouret, les yeux luisants de fièvre.

— Bulb est en état de faiblesse. Nous pouvons lui soutirer des renseignements qu'il ne nous donnerait pas en période de lucidité... C'est maintenant qu'il faut le faire parler, même s'il divague un brin.

CHAPITRE IX

Il était tard et Farnelle effectuait une dernière inspection dans la locomotive géante. Liensun avait accepté son hospitalité et examinait la passerelle de commandement. Dans l'après-midi, le Kid avait également visité le monstre, mais était reparti sans rien dire. Avec son convoi il avait quitté le Dépotoir.

Gdami dormait dans sa chambre à la température étudiée. La jeune femme retourna auprès de Liensun et l'invita à boire un verre dans le salon voisin.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il. Plus ça ira et plus vous aurez du mal à échapper à vos admirateurs d'une part, et à ceux qui voudraient bien connaître les secrets de cette machine, d'autre part. Le Kid m'a paru bizarre, et à votre place je ne m'attarderais pas dans cet endroit.

— Il va délivrer votre sœur ?

— Elle doit retrouver Hot Station et son travail. Ce sera très dur pour elle, je suppose, et je me demande comment on accueillera une personne accusée, même à tort, d'être une Rénovatrice. Je vais essayer d'aller à Hot Station pour la rencontrer. Je voudrais la convaincre de venir avec moi dans notre base au nord de la banquise.

— Une base, soupira Farnelle. N'y aurait-il pas une place pour moi ? Je ne suis pas Rénovatrice mais je pourrais être utile.

— Et la machine ?

— Je vais la programmer pour qu'elle retourne dans Concrete Station, vous savez cette ville mythique où, paraît-il, on peut voir la Voie Oblique. C'est Lady Yeuse qui m'en a parlé et je pense que si jamais Lien Rag et son cousin Gus revenaient vraiment, ils auraient besoin de la locomotive.

— Les accepterait-elle ?

— Lien Rag et Gus sont enregistrés dans ses mémoires et je pense que ça n'offrira aucune espèce de difficulté.

Liensun buvait du jus d'orange, ayant refusé l'alcool que Farnelle, par contre, paraissait apprécier.

— Dans notre base de Rooky, ainsi nommée parce qu'installée auprès d'une rookery de manchots, la vie n'est pas facile tous les jours.

— Si vous croyez qu'elle l'était à Cargo *Princess*.

— C'est quoi ? fit-il, intrigué.

Alors elle raconta comment, des années plus tôt, elle avait suivi son mari dans une aventure difficile et dangereuse.

— Il avait une carte des Lloyds... Une compagnie d'assurances mondiale qui, avant l'ère glaciaire, était très puissante et tenait à jour le mouvement de tous les bateaux qu'elle couvrait de sa garantie, et même les autres. En cas de litige, de collision en mer par exemple, elle pouvait prouver qu'à telle heure tel jour tel bateau se trouvait dans le coin... Bref, nous avons un trésor à découvrir, un cargo chargé de minerai de nickel. Nous avons travaillé comme des dingues des années pour établir une ligne privée, afin de rejoindre l'épave de ce bateau surpris par les glaces, et quand nous l'avons atteint, la cargaison avait coulé par quatre ou cinq mille mètres de fond. Nous nous sommes quand même installés et mon mari est mort. Je suis restée seule, à des heures, des jours de la civilisation... Alors, vous savez, les conditions rigoureuses de vie, je connais... Et j'ai même une expérience, des trucs...

Et puis la porte s'ouvrit et Jdrien entra. Farnelle se dressa, effrayée :

— J'avais verrouillé l'accès...

— Je sais, dit le Messie. Mais je voulais vous rencontrer, partager votre chaleur et oublier ma solitude.

Farnelle restait muette de stupeur. Nul n'avait jamais pu neutraliser les systèmes électroniques de la machine, pénétrer en elle aussi facilement. Yeuse lui avait dit que Jdrien pouvait se jouer de n'importe quelle installation mais elle ne l'avait pas cru.

— Vous voulez bien me donner à boire ?

Elle lui servit un verre qu'il but distraitemment.

— Les Roux arrivent ? demanda son demi-frère.

— Ils savent que je suis dans le malheur et ils se hâtent d'accourir.

— Comment savent-ils ? insista Liensun.

— Je l'ignore. Il y a comme un signal qui se produit et ils arrivent. Souvent ils ont accouru à la rescousse... Je ne peux me l'expliquer.

— Farnelle va renvoyer la machine à Concrete Station, qu'en penses-tu ?

Il approuva :

— Il faut le faire. Le temps va venir où notre père sera à nouveau sur la Terre. Cette nuit, tandis que je veillais Vsin et mes deux filles, j'ai eu le pressentiment qu'il reviendrait bientôt.

— Seul ? demanda Farnelle dépassée par ces mystères.

— Je ne sais pas encore...

Il regarda Liensun :

— Tu as bien fait de reprocher le Viaduc au Kid. Cet ouvrage est de la folie pure... Il ne servira à rien si jamais le Soleil revient. Il faudra préparer la fonte des glaces... Mon père adoptif est devenu fou, avec ses projets... Il faudra bientôt le protéger contre lui-même.

— Pourquoi parles-tu du Soleil ? demanda Liensun.

— Il y a une prophétie qui circulait dans le monde des Roux. Il était dit que lorsque je me retrouverais seul, la glace commencerait à fondre et qu'ensuite j'entraînerais mon peuple vers les glaces éternelles... Si cela arrive, nous irons en Antarctique, et les hommes seront si catastrophés, si occupés à survivre qu'ils nous ignoreront durant des siècles. Ils ne voudront plus des glaces du pôle Sud quand ils auront retrouvé la chaleur et la terre nue... Nous pourrions prospérer dans un endroit tranquille.

Farnelle frissonna à cette idée du Soleil réapparaissant et de cette masse d'eau qui recouvrirait le monde.

— Qui fera réapparaître le Soleil ? demanda-t-elle.

— Il doit réapparaître, c'est tout. Personne ne pourra s'arroger vraiment le droit de dire : « C'est moi qui redonne la chaleur et la lumière », mais des gens comme Charlster, les Rénovateurs mystiques le feront.

— Notre père, demanda Liensun, tu crois qu'il a vraiment survécu au-delà de cette Voie Oblique ? Tu crois vraiment que là-haut il existe ces satellites dans lesquels on peut vivre des mois, des

années ? J'ai une formation scientifique mais je n'arrive pas à l'admettre.

— Cela existe pourtant.

Le lendemain matin, un millier de Roux entouraient le Mausolée de Jdrou et les tombes nouvelles lorsque Jdrien sortit de son palais d'os. Il était rentré tard, avait allumé du feu dans sa cheminée étrange mais n'avait pas dormi. Il monta auprès de la tombe de sa mère pour que les Roux venus de loin le voient et cela suffit. Il retourna dans son palais où l'attendait Liensun.

— Je vais partir, dit son demi-frère. D'abord pour voir ma sœur à Hot Station et, ensuite, j'irai vers le nord. Le dirigeable *Ma Ker* viendra me recueillir pour me ramener à la colonie Rocky.

— Ne pars pas tout de suite, dit Jdrien, je sais que quelqu'un te cherche et approche d'ici... D'ici quelques jours cette femme arrivera certainement.

— Une femme ?

— J'ai reconnu Ann Suba que j'ai vue souvent. Elle te cherche. Elle a quitté les Échafaudages depuis pas mal de temps et voyage dans des trains excessivement lents.

— Pourquoi n'ai-je pas eu de contacts télépathiques avec elle ?

— Parce que mon esprit est surexcité depuis la mort des miens. Je suis à l'affût de toutes ces ondes mentales qui confluent vers moi. Je voudrais identifier les assassins... Je sais que c'est puéril et vain mais je le souhaite vraiment.

Liensun s'assit auprès du feu et accepta un morceau de viande que Jdrien faisait griller. C'était du jeune morse et c'était bon.

— Crois-tu qu'elle a quitté les Échafaudages pour toujours ?

— Je l'ignore, dit Jdrien. J'ai simplement reconnu son psychisme. Elle pensait à nous deux en cet instant et j'ai eu beaucoup de chance. Elle a décidé de venir ici en pensant que tu t'y es réfugié au moment de l'exode. Elle ne fait pas un trop mauvais calcul, semble-t-il.

Ils mangèrent et puis Liensun jeta un bloc de graisse dans le feu, fasciné qu'il était par les flammes :

— Je me demande si je suis encore un Rénovateur, dit-il. Je n'aime pas la société ferroviaire mais j'appréhende le retour du Soleil et les catastrophes qui vont suivre. Jusqu'ici je n'ai fait que m'attaquer à un ordre établi et, désormais, il faudra au contraire

établir un ordre pour lutter contre le désordre.

— Tu as peur d'organiser un mode de vie ?

— Pour toi ce sera facile de partir vers le sud, de vivre paisiblement de la chasse et de la pêche. Mais nous, les Hommes du Chaud, qu'allons-nous devenir ? Nous sommes si démunis. Tous ces gens qui vivent dans les stations protégées n'ont aucune chance de s'en tirer. Ils ne savent même pas tuer un manchot. Et il n'y aura peut-être plus de manchots, plus de morses. Je pense sérieusement à ce cargo *Princess* dont nous parlait Farnelle.

— Sa coque est pourrie.

— On pourrait injecter de la résine et le rendre étanche. Il flotterait et pourrait transporter deux, trois centaines de personnes...

Jdrien se pencha vers lui, amusé :

— Tu créeras la société des cargos... Et tu deviendras le maître de la nouvelle Compagnie maritime... Les Roux disent qu'il y a des centaines de bateaux sur la banquise. Certains seraient même intacts. Il suffira de les rejoindre.

— Tu crois que Farnelle a conservé cette carte de la compagnie d'assurances d'autrefois ?

— Pourquoi pas.

Jdrien sortit une nouvelle fois pour saluer les Roux qui venaient d'arriver. Aussi loin que son regard portait, il découvrait des tribus, certaines minuscules faites d'une dizaine d'individus, d'autres plus importantes. Elles arrivaient surtout du sud-est, de la plus sauvage des banquises.

Depuis la machine, Farnelle suivait les allées et venues des deux frères. Liensun ne lui avait donné aucune certitude. Elle pensait pourtant que Gdami serait heureux là-bas dans cette base des Rénovateurs, et qu'elle-même y trouverait enfin le calme dans une atmosphère agréable. Elle ne pouvait continuer à courir le monde et à entraîner à sa suite des milliers de fanatiques adorateurs de la machine. Il fallait que celle-ci disparaisse assez longtemps pour que ce culte insensé devienne plus discret et perde de son importance. La pensée de ces dévotions, de ces temples l'horripilait.

Gdami courait sur la banquise, s'amusait comme un fou avec les Roux des tribus. Il était fait pour une vie primitive en plein air, pouvait supporter de basses températures. Son métissage penchait

plus vers le peuple du Froid que vers celui du Chaud, et dès qu'elle essayait de l'enfermer il devenait malheureux.

Par la radio elle apprit que les retours des exilés se poursuivaient dans le calme, et que le Kid avait quand même pris des mesures pour que ces pauvres gens, victimes de leur imagination, soient accueillis avec bienveillance. On les logeait, on les nourrissait et on leur accordait des subventions.

Dans l'Australasienne on essayait de libérer les grands réseaux de tous ces trains immobilisés, remplis de cadavres qui empêchaient la reprise du trafic. De ce fait certaines petites Compagnies connaissaient la disette, notamment celles qui ne vivaient que de la production d'une seule marchandise. Par exemple la Pacific Channel Cie, qui commercialisait des films de reportages et d'informations, lançait des appels pour obtenir de la nourriture et de l'huile pour produire son courant électrique. Ce cas-là se multipliait des dizaines de fois et on disait qu'il faudrait des mois pour libérer les rails. Stanley Station, la capitale de l'Australasienne, avait émis l'idée que la Compagnie de la Banquise devait participer à ce grandiose effort de déblaiement, puisque c'étaient ses trains et ses voyageurs qui les premiers s'étaient rués à travers la Fédération. Le Kid faisait la sourde oreille, n'ayant guère envie d'envoyer son argent, son matériel, ses équipes. Il avait déjà assez de mal à reconstruire tout ce qui avait été détruit dans sa Concession. On laissait entendre qu'une commission de la CANYST quitterait son siège très prochainement pour évaluer les dégâts et trouver une solution. Lady Yeuse avait promis une aide substantielle en équipements et en argent, mais les autres Compagnies n'avaient pas suivi le mouvement.

À la nuit Gdami n'étant pas rentré, elle s'équipa pour partir à sa recherche et le trouva dans le palais d'ossements de baleines, en compagnie des deux frères. L'enfant s'était endormi sur les genoux de Jdrien.

— Il dit qu'il ne veut pas s'en aller d'ici, murmura Jdrien, mais je pense que ce n'est pas votre avis ?

— Je n'ai encore pris aucune décision, dit-elle. Mais je sais qu'il ne peut vivre comme moi et que je devrai me montrer assez forte pour son propre bonheur.

CHAPITRE X

Lien Rag approchait des cryo-magasins revêtu du scaphandre fabriqué par Kurts. Le prototype était équipé d'un filtre qui pouvait réchauffer l'air glacé qu'il allait affronter. Il se contenterait d'élever la température vers les moins quatre-vingts avant d'entrer. Si tout allait bien, en moins d'une heure il aurait récupéré ce qu'il venait chercher.

— Gus ? Nous sommes toujours en liaison radio ? À toi.

— Tout va bien. Kurts et moi sommes toujours devant les écrans. Bulb continue à se confesser sous hypnose mais l'effet de l'ersatz de morphine risque de s'atténuer d'ici deux heures. Tu as mis trop de temps pour atteindre Salt.

— Des ennuis dans le moyeu... J'ai repéré de multiples micro-implosions, heureusement colmatées par de la glace, mais combien de temps tiendront ces bouchons, c'est toute la question.

— Nous sommes prêts à injecter de nouveau du K20 si les besoins s'en font sentir.

— Bulb a confirmé ses premières révélations sur les scaphandres, les appareils respiratoires ? Je peux m'engager sans problème dans les cryos ?

— Pour l'instant tout est O.K.

Lien Rag retrouva le chariot autocommandé déjà utilisé par Kurts et lui pour transporter le rouleau de « peau » jusqu'aux niveaux supérieurs. L'engin avait automatiquement refait le chemin du retour en dépit des obstacles et attendait l'ouverture des portes. Lien Rag décida de l'utiliser. Bulb n'aurait pas la volonté d'envoyer des ordres de rébellion à cet appareil.

La remontée de la température s'accompagna des phénomènes habituels, coups de vent et production de brouillard puis chute de

neige et parfois de grêle. Il s'était mis à l'abri en attendant que l'équilibre se rétablisse. De toute façon l'ouverture des portes provoquerait une véritable tourmente, mais grâce au chariot il pourrait l'affronter, gagner rapidement des zones moins exposées, derrière les longues files de carcasses de saus par exemple.

— Lien Rag ? Tu m'entends ? Bien. Par mesure de sécurité Kurts va descendre injecter du K2O dans le système hydraulique, car nous avons quelques doutes. Je vais être très occupé entre la surveillance des écrans et celle du gosse que son père ne peut emmener avec lui. Comme toujours dans ces cas-là Gueule-Plate est insupportable. En ce moment elle essaye de bouffer les supports des pupitres.

— Surveilles-tu la naissance du parasite ? Je devrais plutôt parler d'expulsion.

— Elle est lente mais continue. Je pense que d'ici la fin de la journée cette boule blanche sera projetée dans l'espace. Durant quelques minutes je serai indisponible. C'est moi qui te rappellerai.

Lien Rag commença de déverrouiller les portes et régla la minuterie pour prendre le temps de s'éloigner avec le chariot. Ce dernier obéissait sagement et son moteur paraissait normalement alimenté. Ils n'avaient pas pu comprendre exactement comment fonctionnait l'engin. Au début ils pensaient à un système électrique mais n'en étaient plus tellement sûrs. Kurts avait émis l'hypothèse d'une énergie d'origine animale, sans plus.

Le cyclone fut bref mais puissant et le chariot faillit être détruit par une série d'objets qui arrivaient sur lui à la vitesse d'un missile. Lien Rag trouva refuge dans l'école maternelle. Mais les cloisons furent perforées en plusieurs endroits. Il se demandait comment faisaient les Ophiuchusiens autrefois pour éviter ces incidents dangereux. Il attendit une bonne demi-heure et lorsque le souffle venu des cryos fut atténué, il roula vers eux. Il espérait que Gus pourrait l'appeler très vite, mais il dut pénétrer dans les cryos sans avoir obtenu d'autres informations. Et dès lors le comportement du chariot de manutention se modifia lentement. Il ne réagit plus aussi directement aux commandes et à plusieurs reprises essaya de bifurquer vers la gauche, par exemple, alors que Lien Rag voulait qu'il aille vers la droite. Il s'immobilisa d'un coup, espérant peut-être que son passager descendrait et qu'il pourrait lui fausser compagnie, mais Lien Rag n'en fit rien et se cramponna. L'image

qu'il devait donner lui rappela ces films d'autrefois ou des cow-boys intrépides essayaient de mater des étalons ou des taureaux réputés indomptables.

Indubitablement c'était la preuve que Bulb commençait à sortir de son endormissement et reprenait conscience. Les anomalies que l'animal sidéral constatait grâce à son cerveau extraordinaire devaient justement hâter cette reprise en main du fonctionnement général du satellite.

— Gus, mon vieux, où en êtes-vous avec le K20 ? Il faut faire vite sinon je n'en sortirai pas vivant.

Il ne disposait que d'un laser et était prêt à griller les parties non essentielles du chariot pour le faire obéir. Il était certain que cet engin, comme le Bulb d'ailleurs, possédait le souci de son intégrité physique et ne supporterait pas une trop grande douleur. Il ne s'agissait pas d'un robot, mais d'un être vivant construit à partir des matériaux organiques que les Ophiuchusiens avaient prélevés soit sur ce Bulb-là soit sur d'autres. N'avaient-ils pas fait une grande hécatombe de ces immenses animaux trouvés dans l'espace ? Bulb avait raconté que les essais de satellisation en orbite géostationnaire avaient nécessité le sacrifice de tout un troupeau.

— Gus, si tu m'entends, réponds. Ça va mal. Voilà que mon chariot vient de repartir en marche arrière.

Mais dans la salle des contrôles personne ne répondait. Si Gus devait surveiller la chèvre-garou et Kurty, il ne pouvait être partout. Malgré son agilité à se déplacer sur ses mains, le cul-de-jatte n'avait pas la rapidité d'un homme en possession de ses jambes.

Il appuya son laser sur le côté de la carrosserie et donna une décharge. Le chariot s'immobilisa, frémissant de toute sa carcasse, et Lien Rag crut avoir atteint un organe essentiel. Mais l'engin repartit docilement dans la direction désirée. Il emprunta une galerie jamais explorée auparavant, remplie de grosses carcasses à travers lesquelles il était difficile de progresser. Mais le chariot découvrait les passages, évitait les chicanes.

— Très bien, dit Lien Rag, continue ainsi et tout ira bien. Je viens chercher du matériel. Quand tu m'auras reconduit aux ascenseurs tu seras libre de retourner ici.

Le chariot ne pouvait le comprendre, mais il avait l'impression d'apaiser ses craintes en lui parlant comme à un animal familier.

Dans ces galeries l'éclairage était très faible, le Bulb n'avait pas repris toute sa vitalité ni sa fourniture en énergie. Et si Kurts réussissait à injecter d'autres hectolitres de K20, l'obscurité deviendrait éventuellement totale.

Lien Rag estima que dans moins d'un quart d'heure il découvrirait la cachette des scaphandres. Il avait pu la visualiser depuis la salle des contrôles grâce à une caméra qui fonctionnait encore. Les autres s'étaient endormies comme tous les organes du Bulb.

C'était une cachette simple. Les scaphandres étaient accrochés entre des carcasses de saus. Il aurait fallu les examiner toutes pour les découvrir. Et comme il y en avait des milliers... Pour les appareils respiratoires, c'était aussi dans le coin. Dans une cavité du plancher. Lien Rag emportait des clichés de ces caches mais ses points de repères étaient difficiles à identifier.

— Du calme, on arrive.

L'engin ralentit. Et puis soudain la voix de Gus lui parvint, atténuée :

— Tu m'entends ? Quelques ennuis m'ont éloigné de la radio... Gueule-Plate est ignoble... Et Kurts a des problèmes pour injecter le K20. Je ne peux pas entrer dans le détail. D'après les caméras qui veulent bien transmettre ton image, tu t'approches des scaphandres. Je pense selon le schéma que j'ai sous les yeux, que tu y seras dans deux à trois minutes. Je te donnerai le top.

— Bulb a-t-il reçu sa ration d'analgésique ?

— Pas encore, mais pour l'instant tout est à peu près bien pour toi.

— À peu près, hein ! ricana Lien Rag.

— Je t'en prie, ne t'affole pas. Tu réussiras toujours à t'en tirer, et au besoin nous arriverons à la rescousse, quitte à injecter dans le circuit hydrau un poison violent...

— En attendant je risque d'être emprisonné dans les cryos avec un simple appareil respiratoire. Où trouveras-tu de l'air quand la température baissera vers le zéro absolu, je te le demande ? L'oxygène risque de se liquéfier même si la pression reste à peu près correcte...

— Du calme... Il faudra des heures pour que la température descende aussi bas... Tu le sais bien, et Kurts travaille aussi vite qu'il

le peut. Nous sommes d'ailleurs en liaison constante... D'ailleurs je dois interrompre celle-ci pour lui parler.

— Hé ! hurla Lien Rag, je veux savoir ce qui se passe exactement avec le K20, tu m'entends ?

Mais Gus n'était plus à l'écoute et Lien Rag jura épouvantablement. Il s'immobilisa, essaya de se repérer avant que le cul-de-jatte ne lui donne sa position exacte.

Il crut reconnaître un des repères, une sorte d'arc-boutant d'une couleur différente et constata qu'il avait bien vu. Le premier scaphandre était là, entre deux quartiers de viande. Sans même descendre du chariot il le décrocha avec les lames élévatrices. Ce vêtement pesait son poids. Il l'attira à lui, le rangea soigneusement. Il y en avait toute une série, peut-être trente. Ils avaient décidé d'en récupérer six. Le problème de Gueule-Plate, la chèvre-garou nourrice du petit Kurty, avait été évoqué non sans sérieuses disputes. Kurts ne voulait pas l'embarquer dans la navette qu'ils arraisonneraient. Il la détestait comme il détestait viscéralement tous les hybrides, toute cette faune qui hantait le satellite et qui pendant quinze ans lui avait gâché, disait-il, sa vie. Les deux autres voulaient que la chèvre-garou les accompagne, car l'enfant lui était attaché.

Il avait été décidé, non sans injures et palabres, que si l'on pouvait la faire transiter directement du satellite dans une navette, elle serait du voyage. Mais s'il fallait sortir dans le vide équipé du scaphandre, on ne pourrait jamais en avoir un à sa taille, et la fabrication d'un exemplaire particulier demanderait trop de temps. Il fallait quitter S.A.S. au plus vite avant qu'il n'implose de toutes parts et ne se disperse dans le vide sidéral en menus morceaux.

Les six vêtements spéciaux furent bientôt à bord du chariot et il n'avait plus qu'à récupérer autant d'appareils respiratoires. Il lui fallait rouler encore quelques minutes pour découvrir la trappe de la cachette, en forme de caillebotis comme ceux qu'on apercevait un peu partout et qui servaient à l'évacuation des liquides au cas d'un réchauffement brutal.

— Lien Rag, nous avons des ennuis avec le K20... Nous en avons tout un stock mais contrairement à celui que tu as précédemment utilisé, celui-là n'est pas en poudre, mais en cristaux difficiles à dissoudre dans l'eau.

— Il faut chauffer ! hurla Lien Rag.

— Nous avons essayé et ce n'est pas évident. Cet ersatz ne se comporte pas comme de la vraie morphine et nous avons besoin d'un catalyseur. Il doit exister dans les réserves pharmaceutiques mais nous n'avons aucune idée de ce qu'il peut être. Nous n'avons ni son nom ni son apparence et conditionnement.

— Autrement dit vous ne pouvez injecter le K20 et Bulb est en train de se réveiller ?

— Ce sera quand même long et il ne retrouvera pas tous ses réflexes.

— Tu dis ça, mais la température est en train de redescendre assez vite, dit Lien Rag qui vérifiait son thermomètre. Nous en sommes à moins cent dix pour le moment. Il faut que je trouve les appareils respiratoires avant de crever asphyxié. Guide-moi.

— Tu es proche, mon vieux...

— Il faudra aussi que tu essayes de parlementer avec Bulb. Explique-lui que, même en possession des scaphandres et des respirateurs, nous ne le laisserons pas tomber. Raconte-lui ce que tu peux pour lui faire prendre patience. Il peut concentrer toute son énergie sur les cryos et atteindre très vite le zéro absolu.

— Je vais essayer.

Lien Rag devait descendre de son engin pour soulever un des caillebotis. Il craignait que le chariot n'en profite pour prendre la fuite. D'autre part il ne pouvait utiliser les lames élévatrices pour dégager la cachette.

Tout en restant sur le chariot il se servit d'une corde et d'une de ces essens gigantesques qui servaient à suspendre les carcasses de saufs. Il manœuvra le tout avec le système d'élévation mais ce n'était pas là la bonne cachette.

— Plus loin, lui lança Gus. À peine cent mètres.

— Moins cent quinze, répondit Lien Rag.

— Tu approches. C'est la grille sur ta gauche.

CHAPITRE XI

Jeb Interson appela Lady Yeuse une nuit depuis sa propriété fastueuse, pour lui demander une rencontre.

— Vous utiliserez le même cheminement que lors de votre retour avec Lady Diana.

— Je vois, dit la présidente.

— Je vais vous demander de vous rendre à un certain endroit. Prenez l'express du nord, celui qu'on appelle *Big Love*. Choisissez un single sous un faux nom. Vous compterez les arrêts et au troisième vous descendrez sur les quais. Un traîne-wagon vous demandera de l'argent, donnez-lui trois quarts de dollar puis, comme si vous aviez du remords, ajoutez un quart. Bonne chance.

Le *Big Love* partait à sept heures du matin et elle avait tout juste le temps de s'habiller, de modifier son apparence physique pour rejoindre la gare. Depuis longtemps elle avait l'habitude de ces sorties incognito, avait fait aménager plusieurs issues pour être certaine que personne ne la suivrait.

Sous l'apparence d'une brune corpulente (elle disposait d'une fourrure à la doublure gonflable), elle atteignit la gare une demi-heure avant le départ, put louer un single. Elle calcula que le troisième arrêt s'effectuerait dans trois heures dix et elle commanda un petit déjeuner pour passer le temps.

Sur le quai de la troisième station un traîne-wagon crasseux s'approcha d'elle :

— Petite pièce, voyageuse ?

Elle exécuta la consigne de Jeb Interson et le mendiant lui souffla de se rendre tout de suite dans une cafétéria de la périphérie qui s'appelait *Miss June*.

C'était un endroit de traîne-wagons mais personne ne parut

s'intéresser à cette grosse cliente qui s'approchait du comptoir et commandait du café. Elle le but et puis une femme au visage balafre s'approcha d'elle :

— Suivez-moi, voyageuse. J'ai quelque chose pour vous.

Malgré tout elle craignait de tomber dans un piège. Jeb Interson aurait très bien pu prévenir les Aiguilleurs du double rôle qu'il était obligé de jouer à cause de la présidente. Mais elle ne pouvait plus reculer et elle suivit la traîne-wagon le long de quais gluants, bordés par de très vieux wagons. Elle pénétra à sa suite dans l'un d'eux, ressortit de l'autre côté sur un autre quai, traversa des voies alors que c'était strictement interdit car, à cet endroit, à cause des trams, ils étaient électrifiés.

— Vous voyez la lumière, là-bas, allez-y.

Elle voulut la remercier mais la femme avait déjà disparu dans le brouillard qui se produisait toujours dans les confins des stations. Elle atteignit des wagons d'habitations encore plus misérables que les précédents. En fait il s'agissait de superpositions bricolées de voitures dépassant même les interdictions en hauteur puisqu'elle comptait cinq étages. Elle n'aurait pas aimé habiter dans le dernier, tout de guingois et certainement branlant, mais Jeb Interson l'attendait dans le sas.

— Venez.

Il pénétra dans le compartiment voisin, lui désigna la banquette. Il avait préparé de quoi manger et boire et elle ne résista pas à une bière.

— Vous êtes bien prudent.

— Il le faut...

— Vous avez du nouveau ?

Il prit une serviette en cuir sous la banquette où il était assis, l'ouvrit :

— Voici un détail des dépenses de Salt Station. Je l'ai obtenu par des moyens que je préfère ne pas exposer mais cela me coûte fort cher. Près de cent mille dollars.

Elle prit le document de plusieurs feuillets, courut au chiffre global et sursauta :

— Un milliard de dollars ?

— Ahurissant, n'est-ce pas ?

— Mais d'où vient cet argent ?

— Les cotisations sociales des Aiguilleurs du monde entier ne produiraient que le dixième de cette somme. Il faut bien que l'argent vienne d'ailleurs et vous verrez qu'il n'y a aucun mystère, puisque je figure sur cet état pour environ trente millions de dollars. Je suis un des plus gros bienfaiteurs mais il y en a d'autres et dans toutes les Compagnies. Ce budget d'un milliard de dollars nous permet une extrapolation pour avoir une idée du budget général de la caste. Vous pouvez l'évaluer entre cinq et dix milliards.

Elle découvrait effectivement des noms. Tous ceux des plus riches actionnaires de la Panaméricaine, de la Transeuropéenne, de l'Africana, certaines petites Compagnies de l'Australasienne, mais le Kid, lui, ne figurait nulle part.

— Ils sont chouchoutés, n'est-ce pas, ricana l'avocat en se préparant une tartine d'un pâté qui sentait bon.

— Les donateurs ne font jamais état de ces sommes énormes... Pour certains elles doivent même être difficiles à réunir... Je vois des noms de personnes auxquelles il ne doit pas rester grand-chose ensuite.

— C'est exact, mais elles préfèrent une vie moins luxueuse mais tout de même une vie.

— Quoi, ils seraient capables de tuer les récalcitrants ?

— Quelques membres de leur famille, du moins... Ça commencerait par un parent éloigné et, peu à peu, les morts se feraient plus proches. C'est une situation insoutenable.

Elle relisait les pages avec fébrilité, indignation. Il la regardait avec un petit sourire en coin :

— Que pouvez-vous faire contre cet état de choses ? Pas grand-chose, je le crains.

— Je vais quand même essayer. Vous savez comment sont distribués ces fonds ?

— Il existe des collecteurs qui passent régulièrement. Tous les mois. Ils sont prudents et préfèrent ce système à un prélèvement annuel. Toutes les sommes sont bien entendu versées en argent liquide. Des dollars mais aussi des calories ou de l'or. Ils aiment bien l'or, les pièces anciennes par exemple.

— Vous connaissez quelques-uns de ces collecteurs ?

— Non, mais ce sera ma prochaine recherche... Il me faudra de l'argent, car tout cela coûte cher.

— Qui payez-vous, les Aiguilleurs ?

— Non, ils sont incorruptibles et je serais très vite dénoncé par eux. Je savais que certaines personnes comme moi payaient. Moi je connais le visage d'une demi-douzaine de collecteurs, par exemple. Je les ai photographiés. Pas spécialement pour vous faire plaisir mais par précaution, depuis quelques années. Certains sont même, sinon des amis, des gens que j'invite à prendre un verre, voire un repas. J'ai toujours payé cash.

— Depuis que vous êtes chargé par eux de me déstabiliser, vous ne payez plus, je suppose ? Et vous avez le culot de me demander une participation à vos frais ?

Il lui jeta un regard rancunier :

— J'ai de gros besoins d'argent.

— Je verrai ce que je pourrai faire.

— Vous serez satisfaite de la suite, dit-il.

Il acheva sa tartine, but encore de la bière, épousseta ses vêtements avant de puiser une nouvelle fois dans sa serviette et en sortir des fiches.

— Regardez ça.

Elle ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait.

— Ceci est la formule sanguine idéale d'un Ragus telle que les Aiguilleurs l'ont établie.

— Je n'y connais rien, dit-elle.

— Pour un spécialiste il y a quelques anomalies en comparaison avec le sang d'un Terrien. On pourrait même aller jusqu'à dire que ce sang-là est d'une rareté telle qu'on peut envisager toutes les hypothèses.

— Je suis peut-être d'origine Ragus, avoua-t-elle, et jamais je n'ai eu de tels problèmes. Pourtant on a souvent examiné mon sang dans différentes circonstances.

— Il existe peu de Ragus d'origine... Et c'est peut-être l'erreur des Aiguilleurs de faire ce genre de recherches sans tenir compte des apports étrangers.

Il lui passa une autre fiche qu'elle examina avec un air d'incompréhension.

— Vous ne remarquez rien ?

— Non... Si, des points communs avec la précédente.

— C'est exact.

Il se rengorgea :

— Mais ici nous n'avons pas affaire à une formule sanguine idéale mais à une analyse opérée sur un individu pris au hasard.

— Je ne comprends pas, fit-elle, maussade.

— Un individu pris au hasard dans la caste des Aiguilleurs. D'ailleurs, pour que vous ne me parliez pas de coïncidence, j'ai d'autres fiches de ce type concernant d'autres Aiguilleurs. Elles sont toutes à peu près identiques.

Devant l'incompréhension de Yeuse, il précisa :

— Les deux formules, celle des Aiguilleurs, et celle idéale des Ragus, sont identiques. Ces deux groupes ont la même origine et la rareté de leur sang fait qu'ils posent des problèmes : d'où viennent-ils, qui sont-ils ? Le professeur de médecine que j'ai consulté m'a assuré qu'on ne trouvait nulle part ailleurs ce type de sang...

— Alors cette haine des Aiguilleurs pour les Ragus ne serait qu'une haine fratricide ?

— Exactement. Ils ont une souche commune, un ancêtre commun ou bien une ethnie commune... Et cette souche, cette ethnie n'aurait jamais été représentée sur Terre. D'après le professeur, qui est aussi dans sa partie un historien, il a eu besoin pour ses travaux de consulter des documents et des ouvrages d'avant la Grande Panique. Avant l'ère solaire, on ne trouvait pas de gens possédant une formule comme celle-ci. Ils sont apparus depuis.

— Voilà une découverte extraordinaire, murmura-t-elle.

— Plus importante que le budget supposé des Aiguilleurs, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, se versa un peu de bière qu'elle avala d'un trait :

— Personne n'oserait émettre l'hypothèse suivante au risque de se voir condamné pour hérésie, mais moi je pense que les Aiguilleurs et les Ragus viennent d'ailleurs.

— Quel ailleurs ?

— D'au-delà de la couche des poussières lunaires.

CHAPITRE XII

Les appareils respiratoires étaient conservés dans une masse vitreuse qu'il ne parvenait pas à casser. Il en avait entassé une demi-douzaine, essayait de libérer celui qu'il tenait, de cette gangue transparente, une sorte de plastique très dur. Sa respiration devenait difficile et le filtre réchauffeur que Kurts avait installé sur son scaphandre bricolé ne réchauffait rien du tout. C'était atroce d'avaler cet air glacé qui brûlait ses poumons.

— Gus, ça va mal... L'air devient trop froid... Je me sens mal et je n'arrive pas à libérer ce respirateur. Tu dois me voir grâce à la caméra, que dois-je faire ?

— Fonce vers la sortie.

— J'en ai pour près d'une heure et le chariot va essayer de retarder ma course vers les portes... Tâche de négocier avec Bulb.

— Il reste silencieux, n'a rien inscrit sur l'écran. Il doit être dans un état comateux.

— Tu parles, comateux ! Il sait bien faire tomber la température des cryos et ordonner à ses créatures sur roues de ne plus obéir...

— Fonce, Lien, fonce, on va tout tenter pour t'aider... Kurts a trouvé une poudre qui pourrait bien être un catalyseur pour le K20. Ne te laisse pas avoir... Place quelque chose sur ton filtre réchauffant.

Lorsqu'il voulut faire demi-tour le chariot rua et se secoua dans tous les sens. Fou de rage, Lien Rag le transperça de son laser et l'engin cessa de manifester son opposition. Peut-être avait-il atteint un centre vital mais il s'en moquait.

Ils repartirent à travers les carcasses de sauts tandis que Lien essayait toujours de fracturer ce plastique épais.

— Gus, suis-je dans la bonne direction ? J'ai de la buée

intérieure sur mon casque et je vois plus rien.

— Pour le moment tout va bien, continue ainsi. Kurts pense que c'est bien le catalyseur. Il l'a essayé et le K20 a l'air de se dissoudre dans un liquide.

— Ce sera trop tard... Il faut l'injecter et attendre des heures que le produit fasse effet ; je serai mort d'ici là. Ou alors j'abandonne le chariot et je fonce à pied.

— Non, tu brûlerais trop d'oxygène. Celui-ci devient rare, commence à se liquéfier dans des endroits où la température réelle est très très basse...

Il n'avait plus sa lucidité, croyait rêver qu'il était dans un train terrestre, occupé à se prélasser dans un lit en compagnie de Yeuse. Celle-ci riait parce qu'un désir fou tendait son sexe. Il comprenait que c'était l'effet de l'asphyxie qui commençait à se manifester. Comme les pendus, il allait mourir dans un orgasme involontaire. Il dut faire appel à toutes ses facultés pour émerger durant quelques secondes.

— Gus, cherche-moi un objet lourd quelque part dans les cryos, que je puisse fracasser cette enveloppe trop dure.

— D'accord, je te rappelle.

— Si je te parais inconscient, insiste jusqu'à ce que j'ouvre les yeux.

Le chariot commençait à se rendre compte qu'il n'avait plus la volonté de le conduire et ralentissait sournoisement. Il appuya à nouveau sur son laser...

Le laser.

— Tu crois que je peux me servir du laser, Gus ?

— Essaye, mais il faudrait le faire délicatement sans atteindre le respirateur lui-même.

Ce dernier se composait d'un embout spécial qu'on glissait dans le casque d'un scaphandre et d'une boîte rectangulaire qu'on fixait dans le dos. Un mélange sous pression permettait de tenir dans le vide. Combien de temps, il l'ignorait. Il commença, dans un état second, à faire fondre l'espèce de résine protectrice mais n'y parvint pas très bien. De plus il vidait son laser dont il aurait peut-être besoin pour impressionner le chariot.

— Il me faut un outil, marteau ou je ne sais quoi.

— La esse, dit Gus. Tu as oublié la esse que tu utilisais tout à

l'heure.

Sans répondre, il saisit la pièce en métal et commença à taper comme un sourd sur l'enveloppe transparente qui se fendilla mais refusa de s'ouvrir. Il ne pouvait plus respirer que par petites bouffées prudentes. Sa trachée artère, ses poumons allaient brûler de froid s'il continuait. Impossible d'atteindre la sortie. Un brouillard givrant, pire, de véritables plaques de glace tombaient du plafond et menaçaient de lui fracasser la tête. Il suppliait Gus de faire quelque chose et le cul-de-jatte ne savait que répondre, l'encourageait à poursuivre, affirmant qu'il était bien sur la voie de la sortie et que le chariot n'avait pas ralenti, au contraire.

— Découpe un morceau fin de barbaque avec le laser et colle-le sur ton filtre pour tamiser le froid...

Il immobilisa le chariot, découpa une large tranche de viande qui se mit à fumer, dégageant une odeur de rôti et la plaqua sur son filtre. D'abord il eut du mal à aspirer l'air puis celui-ci vint moins glacial. En quelques inspirations profondes il irrigua ses poumons, réanima son cerveau.

— Merci, ça va mieux.

— Roule sans discontinuer, roule. Les autres chariots sont réactivés et semblent te chercher... Je me souviens de ce que vous racontiez, Kurts et toi.

Du coin de l'œil, il voyait les caméras se déplacer pour le suivre. Certes, elles renvoyaient une image à Gus mais alimentaient aussi le centre optique du cerveau du Bulb.

— Kurts m'annonce qu'il commence à déverser l'analgésique par grosses quantités. Il a même doublé la dose en espérant qu'en moins d'une demi-heure la bête s'endormira.

— Tu parles, elle est résistante, la garce !

Il découpa un autre morceau de viande dans une odeur de grillade et la chaleur obtenue par le laser lui permit de respirer quelques minutes supplémentaires. C'était une perte de temps mais il survivrait jusqu'aux portes de sortie.

— Sont-elles toujours ouvertes ?

— Bien sûr, assura Gus.

— Comment la température peut-elle baisser alors ?

— Une porte étanche de coursive doit être fermée.

C'était une explication en effet, mais il commençait d'en douter

sérieusement. Bulb avait très bien pu donner l'ordre que les portes des cryos se referment. Il ne savait ni à qui, ni comment, mais c'était quelque chose à redouter.

— Attention, tu obliques trop sur la droite désormais, lui cria son cousin.

— Cette saloperie de chariot élévateur, rugit Lien Rag en envoyant une décharge de laser au hasard.

— Ça va mieux, tu reprends le bon cap.

Une nouvelle fois il découpa une grosse tranche. Le temps de la séparer du reste de la carcasse et elle devenait brûlante. L'air empestait la grillade et lui chamboulait l'estomac au point qu'il crut qu'il allait vomir, mais il respirait. Et de nouveau il était maître de la situation. L'oxygénation de son cerveau le rendait même quelque peu mégalomane car il faisait des gestes obscènes à l'intention du Bulb.

— Arrête de faire l'imbécile, lui cria Gus, tu dépenses inutilement de l'oxygène.

— Merde, cria-t-il en riant comme un fou.

Par un phénomène inexpliqué, l'oxygène se séparait des autres gaz et arrivait pur dans ses poumons, lui donnant de l'ivresse. Peut-être que cette viande inconnue avait la propriété d'isoler ainsi ce gaz, ou bien le phénomène était-il provoqué par l'animal des étoiles pour le conduire à sa perte.

— Dans un quart d'heure tu seras en dehors des cryos, lui annonça Gus, et nous commençons à noter une sorte d'engourdissement des facultés de Bulb. Par exemple la production de courant électrique a baissé de deux pour cent. Son organisme déjà affaibli par la précédente injection est plus réceptif que la première fois... Courage, mon vieux !

— C'est ça, s'écria joyeusement Lien Rag qui avait soudain furieusement envie de faire demi-tour et de foncer dans les profondeurs des cryos pour provoquer l'animal.

— Reste calme, Lien, je t'en prie, ne commets aucune erreur, tu es sur la bonne voie.

— T'en fais pas, petit cousin chéri... Tu l'auras ton beau scaphandre. Tu seras magnifique là-dedans pour aller te balader à l'extérieur...

Gus ne dit rien mais on pouvait entendre sa respiration

oppressée.

— Tu sais qu'on approche tranquillement du zéro absolu ici. Quelle expérience ! Tu féliciteras Kurts. Son scaphandre façon artisanale résiste très bien... Et je te recommande la bidoche de saus comme filtre à air. Sensationnel !

— Tu pars trop sur la droite encore, tu dérives. Méfie-toi de ton chariot, il essaye de t'entraîner ailleurs.

CHAPITRE XIII

Avec Jéricho à son bras, Ann errait dans Kaménépolis, ne sachant trop que faire. Il y avait des trains pour le nord mais aucun ne s'arrêtait au Dépotoir. Il aurait fallu qu'elle loue une draisine-taxi ou un loco-car sans chauffeur mais elle ne possédait pas assez d'argent. Le vieillard, lui, était désespéré par cette cité presque vide où les gens ne revenaient qu'au compte-gouttes.

Ils trouvèrent un wagon-pension près de la gare principale et obtinrent un compartiment à deux couchettes pour un demi-dollar.

— Je ne sais pas si je vais trouver à m'employer ici. Les trains-bibliothèques ont pourtant été saccagés et ils auraient besoin d'un bon relieur, non ?

— Nous verrons demain.

Au repas pris à la table d'hôte, ils apprirent que la famille de Jdrien le Messie avait été massacrée par des pillards.

— Ce ne sont que des Roux, disait l'hôtesse, mais tout de même quelle cruauté. Il avait deux fillettes. On dit qu'il est toujours là-bas et que les tribus rousses affluent.

— Est-il seul ? demanda Ann Suba.

— Le président lui a rendu visite mais est rentré dans sa capitale sans même nous faire l'honneur de venir voir dans quelle situation nous nous trouvons. Il n'y en a que pour les Roux... Il n'a jamais aimé Kaménépolis qui rivalise trop avec son Titanpolis. Là-bas on s'ennuyait, ici on s'amusait et on avait la culture. Titanpolis, ce sont des ingénieurs et des techniciens lugubres.

— On dit que la Locomotive-dieu est par là-bas, murmura une vieille dame bouleversée. Si je savais que c'est vrai j'irais bien là-bas... Je suis une fidèle du culte et chaque matin je me rends au temple nouvellement créé.

— Des sottises, voyageuse Ferita. Des sottises, dit l'hôtesse. Il n'y a qu'une religion, le Néo-Catholicisme, et une seule Église apostolique et romaine. Vous blasphémez.

— La Locomotive-dieu a sauvé des milliers de gens en détresse en leur montrant la voie de salut. Sans elle, ces pauvres gens n'auraient pas osé revenir dans la Compagnie de la Banquise, et l'on dit que le cher Président Kid va autoriser le culte. Il doit bien ça à cette merveilleuse machine.

Jéricho, un peu hébété, mangeait son riz arrosé de jus de poisson écrasé, sans oser intervenir.

— La Locomotive-dieu a quand même un pilote, dit Ann Suba. Sait-on qui il est ?

— Non. Elle se déplace seule sans avoir besoin d'un mécanicien et d'un chauffeur, dit voyageuse Ferita.

Ann se pencha vers elle :

— Croyez-vous que des pèlerins iront l'adorer là où elle se trouve ?

— On en parlait, ce matin, chuchota la petite vieille, mais chut. N'en dites pas plus.

L'hôtesse revenait avec un plat de farine bouillie et sucrée pour le dessert. Le ravitaillement laissait à désirer et dans la cité la température avoisinait le zéro. Ann Suba et Ferita se retrouvèrent au-dehors tandis que Jéricho, fatigué, se reposait.

— On va louer deux wagons et un vieux remorqueur. Si nous sommes cent, ce sera mille calories. Mais à deux cents le prix tombe encore. Ce matin beaucoup étaient d'accord.

— Si nous allions au temple ? proposa Ann.

— Comme vous voudrez, mais je suis heureuse de votre intérêt. Vous verrez comme nous avons bien arrangé ce lieu de culte.

Le temple occupait deux compartiments et on avait l'impression de pénétrer dans la chaudière d'une locomotive. Il y avait des images saintes un peu partout. Certaines représentaient une machine si disproportionnée qu'elles prêtaient à sourire. Une telle locomotive n'aurait jamais pu rouler sur les réseaux.

— Il y a cent vingt inscrits et on a jusqu'à demain matin pour signer. Il faut déposer la somme tout de suite.

Ann le fit et elle apprit que le Dépotoir n'était pas très éloigné de Kaménépolis, mais par suite des convois abandonnés sur les

réseaux il faudrait quand même une demi-journée pour atteindre cet endroit.

— Prenez de quoi manger et vous chauffer. On vend des bouillottes spéciales.

C'étaient des objets en caoutchouc synthétique qu'il suffisait de presser fortement pour obtenir de la chaleur pendant des heures. Deux produits, en se mélangeant, provoquaient une réaction avec élévation de température.

— Le convoi ne sera pas chauffé, le remorqueur n'est pas fait pour ça.

Jéricho voulut aller dans la principale bibliothèque et elle l'accompagna. Il obtint une promesse de travail mais devait se représenter la semaine suivante pour savoir s'il serait pris. Il sortit de sa poche un livre qu'il montra à celui qui les recevait.

— C'est mon travail, dit-il fièrement.

Le fonctionnaire parut surpris :

— C'est magnifique. Vous serez sûrement sélectionné.

Elle pouvait songer abandonner le vieillard sans trop de remords. Dans un salon de thé où l'on servait un liquide qui n'avait même pas le goût du thé, il lui parla plus longuement des secrets de Vatican II et en revint au Carbone 14 :

— Vous pouvez avec lui connaître l'âge de la glaciation. Il suffit de récupérer des objets dans les profondeurs pour avoir une idée précise du temps écoulé.

— Vous avez donc entendu parler du dogme sibérien ?

Il hocha la tête tout en mangeant sa galette sans goût, fabriquée, aurait-on dit, avec de la paille pilée.

— Pas quand j'étais à Vatican II mais quand je suis venu dans l'Australasienne. Les Néo-Catholiques ne laissent pas circuler cette information et maintenant je comprends pourquoi. Si jamais l'ère glaciaire a débuté voici vingt-six siècles et non trois et demi, comment expliqueront-ils l'interruption de la succession papale et de ce fait leur légitimité ? N'importe qui a pu se proclamer souverain pontife et s'installer dans la Nouvelle Rome.

— Certaines évolutions s'expliqueraient mieux, dit Ann Suba, même si vingt-trois siècles ne sont rien dans ce genre de cas. Mais enfin c'est mieux que trois petits siècles et demi. Il n'y a pas que les mutations, il y a tous ces réseaux anciens qui recouvrent la Terre.

Aurait-on pu les construire en si peu de temps ?

— Ah, j'aurais bien aimé pouvoir accéder à ce secret, dit le vieillard. J'aurais été fier de le voler et de le confier à des scientifiques comme vous-même.

Dans la nuit on gratta à sa porte et, inquiète, elle demanda qui c'était.

— Ferita, dit une voix timide. Nous partons.

Elle s'habilla en hâte et ne voulut pas réveiller Jéricho pour lui dire adieu. Elle lui laissa un billet sur la tablette à côté de sa couchette. Ferita l'attendait déjà sur le quai de leur wagon-habitation.

— Il y a des priorités et c'est entre cinq et six heures que nous pourrons accéder à la voie lente. Il faut en profiter.

Déjà le vieux remorqueur haletait, prêt à démarrer, et elles n'eurent que quelques minutes pour se hisser dans le deuxième wagon où une cinquantaine de personnes à genoux priaient la sainte locomotive de protéger leur voyage.

Ann s'installa dans un coin, préférant dormir, mais Ferita vint la secouer :

— Il faut prier comme tout le monde.

Elle faillit se révolter mais craignit que ces fanatiques ne la jettent à bas du train. Alors elle se mit à genoux et fit semblant de prier. Cela dura jusqu'au jour où l'on décida de manger et de se reposer. Le petit convoi n'en finissait pas de se faufiler à travers les épaves de trains, les équipes de renflouement, les énormes engins de levage. Il était souvent en attente de la voie et lorsque le feu passait au vert, roulait quelques minutes avant d'être stoppé.

— Il paraît que le Dépotoir est zone interdite. Le train s'immobilisera sur une voie de garage et nous devons aller à pied.

— C'est loin ?

— Quatre kilomètres.

Ann pensa que pour des gens qui n'avaient pas l'habitude de marcher dans le froid ce serait fatal. Elle-même appréhendait cette épreuve mais espérait que Jdrien lui indiquerait où elle pouvait retrouver Liensun.

— Il faut prier maintenant, dit un homme rondouillard et insignifiant qui portait de drôles de vêtements, cherchant à se donner l'apparence d'une personnalité religieuse.

À nouveau à genoux, elle essayait de penser à autre chose, aux Échafaudages et à ceux qu'elle avait abandonnés, à Jéricho et à son histoire de Carbone 14. Le professeur Charlster aurait certainement apprécié son récit.

CHAPITRE XIV

— Si vous croyez que ça m’amuse, protestait Farnelle, d’être patronne d’une Locomotive-dieu. Je voudrais bien qu’on me fiche la paix avec ça une bonne fois pour toutes.

Liensun se moquait d’elle car depuis la veille des pèlerins affluaient pour voir l’objet de leur dévotion. Il avait fallu faire appel à la police ferroviaire pour interdire l’accès du Dépotoir. Les trains des fidèles restaient sur le réseau principal et les gens essayaient de franchir à pied la distance qui restait. Des barrières les maintenaient à deux cents mètres de la locomotive. Pendant ce temps, les Roux arrivaient également, mais de l’est, eux, pour soutenir Jdrien et apporter leur affection au Messie.

— C’est un endroit très œcuménique, disait Liensun qui riait de cette étrange coïncidence.

Jdrien restait cloîtré dans son palais d’os quand il n’apparaissait pas en haut du mausolée. Depuis que la locomotive était là, son demi-frère essayait de joindre la base de Rooky dans le nord, mais en vain. Pourtant l’émetteur de la locomotive géante était puissant.

— Je suis inquiet de leur silence, disait-il, je crains qu’ils n’aient eu des ennuis. Pas du fait des hommes mais des éléments. Une tempête peut tout détruire. Des icebergs géants sont toujours à craindre dans ces régions où les congères s’empilent parfois sur cent ou deux cents mètres de hauteur, et n’adhèrent jamais fortement à la banquise, si bien qu’un vent violent les décolle.

Gdami disparaissait à longueur de journée avec ses petits amis Roux et s’en donnait à cœur joie. D’après le Kid, Jael allait être libérée et, avant de rejoindre Hot Station, ferait un crochet par le Dépotoir.

— Je n’y croirai que lorsque je la verrai, disait Liensun,

sceptique.

— Puis vous retournerez là-bas ? demandait Farnelle qui espérait toujours qu'il l'autoriserait à se joindre à lui.

Elle était sûre d'aimer cette vie sauvage. Sinon elle retournerait peut-être à Cargo *Princess*. Mais la locomotive géante serait, elle, dans les deux cas, programmée pour rejoindre Concrete Station. Ce culte qui prenait des proportions formidables l'inquiétait, et elle ne voulait pas continuer à errer avec ce monstre de métal qui soulevait tant de passion sur son passage. Dans Cargo *Princess* elle essaierait de survivre, de s'organiser. Elle disposait d'un peu d'argent pour se payer un loco-car et du matériel de pêche. Les fonds sous le bateau étaient poissonneux et elle pourrait gagner sa vie. Mais supporterait-elle la solitude, après avoir vécu différemment et rencontré autant de gens ?

— Laissez-vous adorer, exigez des présents. Vous vivrez luxueusement, lui disait Liensun toujours moqueur.

— Ils ne supporteront pas l'idée qu'une simple mortelle, même pas belle, puisse diriger leur dieu. Ils finiraient par me lyncher. Je ne veux pas prendre ce risque.

— Ils deviennent de plus en plus nombreux... Regardez dans ces jumelles.

Ils se trouvaient dans la passerelle de la locomotive et elle pouvait aussi utiliser les caméras pour visionner la foule. Ces milliers de personnes la terrorisaient. Bientôt s'installeraient de petits commerçants forains, toute une agglomération risquait de naître brutalement.

— La police aura de plus en plus de mal à les faire évacuer, disait Liensun. Certains sont là depuis hier et risquent de mourir gelés ; on a déjà relevé deux cadavres.

— C'est affreux, dit-elle, mais que puis-je faire ? Comment faire sortir la locomotive sans qu'ils ne se jettent sous ses roues ? On peut s'attendre à tout avec ce genre d'illuminés.

De l'autre côté, les Roux empilaient les présents devant le palais de Jdrien. Les bâtons de viande gelée sur lesquels ils enfilait des boules de graisse de phoque, les petits sacs de peau contenant du sel, du poisson gelé, des algues comprimées, des boules de crevettes. Ils se contentaient de faire leur offrande sans jamais rien demander, repartaient rejoindre la foule qui campait autour du Mausolée.

— Que va faire Jdrien ? demanda Farnelle.

— Partir avec les tribus vers le sud-est, vers la partie la plus mystérieuse de la banquise, là où jamais aucun Homme du Chaud n'est allé puisqu'on n'y trouve pas trace de réseau.

— Croyez-vous que le Kid abandonnera son Viaduc ?

— Il y sera forcé s'il veut reconstruire sa Concession, son économie, redonner confiance à ses voyageurs et garder son prestige aux yeux des autres grandes Compagnies. La calorie est en train de remonter et s'échange à cent quatre-vingts pour un dollar panaméricain. Les commandes d'huile affluent et les lieux de production n'ont guère souffert de cet exode. Ce qui manquera, c'est la reprise normale du trafic. Le Kid en aura pour des mois avant de voir ses trains de wagons-citernes circuler normalement.

Dans la journée, Liensun apprit que Jael, sa demi-sœur, était en route pour le Dépotoir où elle arriverait avant la nuit. Un grand nombre d'internés, accusés d'être des Rénovateurs, avaient été également libérés, à l'exception d'une vingtaine de personnes soupçonnées d'activités subversives.

On commençait aussi à ralentir l'afflux des trains de pèlerins qui encombraient les plus grands réseaux, et le Kid souhaitait que la Locomotive-dieu quitte le Dépotoir dès que possible. Il était conscient que la machine avait favorisé le retour de ses voyageurs banquisiens, mais ces fidèles encombraient trop les rails. Il proposait à Farnelle de s'installer en bordure de la frontière avec la Mikado Company.

— Je l'embarrasse, dit-elle sans amertume. Je ne sais trop où aller.

— Vous pouvez m'accompagner jusqu'à la colonie Rooky, lui dit alors Liensun, mais à vos risques et périls. Vous n'appartenez pas aux Rénovateurs et nos motivations vous paraîtront parfois excessives. Encore que pour l'instant nous essayons surtout d'organiser une vie aussi confortable que possible dans une région aussi hostile. Vous pourriez emmener Gdami.

— J'aimerais tenter l'expérience... Mais j'ai une contre-proposition à vous faire : Cargo *Princess*, ma petite Concession. Il y a de la place là-bas et on peut très rapidement rendre cet ancien bateau très habitable.

— Y a-t-il un trou à phoques ou une rookery à côté ?

— Non. Hélas...

— Nous avons besoin d'huile. De plus, notre base au nord reste en contact étroit avec la colonie des Échafaudages, grâce à un relais radio installé à mi-chemin entre les deux groupes. Là-bas, dans le sud-ouest, il nous faudrait recommencer à zéro, prévoir trois et même quatre relais. Comprenez-nous. Nous ne voulons pas nous couper de la colonie mère malgré certains désaccords. J'ai fini par comprendre que mes amis et moi-même avons besoin de cet idéal de Rénovateur pour continuer. Sinon que nous resterait-il à faire, sinon nous intégrer dans la société ferroviaire, devenir éleveurs de moutons ou travailler dans les serres de Hot Station.

— Je ne peux pas renvoyer la locomotive tant que nous n'avons aucun moyen de nous abriter.

— Jdrien nous accueillerait volontiers dans son palais d'ossements de baleines. La chaleur n'y est pas très élevée mais c'est vivable.

— Je ne voudrais pas l'encombrer, murmura Farnelle.

Liensun la regarda d'un air songeur :

— Vous avez un attachement pour cette locomotive qui vous fournissait le nécessaire et le superflu, vous maternait, vous protégeait. Là-bas, à Rooky, nous sommes coupés des réseaux. Dès notre installation, nous avons détruit la voie unique qui nous reliait au Réseau des Disparus, sur des dizaines de kilomètres, de quoi décourager les associations de chasseurs et de pêcheurs en quête de nouveaux postes.

Plus tôt que prévu, un silico-car arriva par les lignes privées, conduit par Jael. Le Président Kid lui avait prêté ce véhicule pour autant de jours qu'elle le désirerait. Elle paraissait effrayée par le Dépotoir, les ossements de baleines, le Mausolée, la spirale et surtout son demi-frère Liensun qui, jadis, était très violent. Elle l'avait rencontré la dernière fois en juillet 2360, cela faisait bientôt huit ans, et à cause de lui avait connu des heures très difficiles. Il avait voulu soulever les Rénovateurs de Hot Station mais avait échoué, son frère Jdrien étant venu au secours du Président Kid.

Liensun ne se souvenait pas que Jael fût aussi belle. Brune, de taille moyenne, elle paraissait très bien faite dans sa combinaison isotherme de couleur verte. Il lut dans ses pensées qu'elle

appréhendait cette rencontre. Il sourit et s'efforça d'apparaître comme un garçon désormais plus raisonnable. Pourtant elle restait déçue car elle trouvait qu'il ne ressemblait plus tellement à son père Lien Rag.

— C'est vrai que tu étais amoureuse de lui, murmura-t-il en l'embrassant.

Elle rougit. Pourtant elle ne l'avait vu que quelques heures lorsque sa mère, l'énorme et flasque Sunny, avait eu besoin d'elle pour appâter ce bel homme qui devait devenir le père de Liensun. La grosse Sunny dirigeait la petite Compagnie des Ferrailleurs, se faisait faire un enfant chaque année, choisissant les géniteurs par la force au besoin. Lien Rag avait cru qu'il allait faire l'amour avec Jael. Celle-ci l'avait, avec sincérité cette fois-là, excité et au dernier moment sa mère s'était substituée à elle. Mais depuis Jael recherchait cet homme, avait cru un temps que son demi-frère serait comme lui mais s'était trompée.

— On n'a plus de nouvelles, dit-il. Il ne reviendra peut-être jamais.

Jael sourit sans répondre, regarda autour d'elle. Il l'entraîna vers le palais du Messie des Roux.

— Je vais te présenter à mon demi-frère. Dans le fond il n'est rien pour toi, sinon un autre fils de Lien Rag.

Dans son palais chauffé à l'huile de baleine dans une cheminée énorme fabriquée en ossements épais (ils se calcinaient lentement), Jdrien quittait ses fourrures et ne portait qu'un caleçon court. Il était en train de discuter avec un Gdami totalement nu, lui expliquant comment les Roux fabriquaient des armes efficaces pour s'attaquer aux loups et aux énormes morses.

Jael, dès qu'elle vit Jdrien, resta interdite par tant de beauté naturelle, se surprit à fixer un peu trop longuement la fourrure soyeuse qui tapissait le tronc et les cuisses, songeant en un éclair combien il aurait été doux d'êtreindre le garçon.

— Voici ma sœur, dit Liensun. Je m'attendais à une matrone et c'est toujours une jeune fille.

Jdrien eut un sourire léger et rêveur. Jael connaissait la tragédie qu'il vivait et ne sut que dire. Lui aussi devait lire dans les esprits et elle préféra penser à autre chose, mais déjà la fascination qu'il exerçait sur elle l'empêchait d'être tout à fait lucide.

— Le Kid a tenu parole, disait Liensun, mais elle l’entendait comme si elle était dans de l’ouate.

— Vous mangerez tous ici, ce soir, dit Jdrien. Ne craignez rien, il n’y aura pas du phoque ; j’ai des provisions plus délicates à vous proposer.

Liensun était conscient du trouble de sa demi-sœur et s’en amusait. Il avait envie de la taquiner, mais en même temps éprouvait une grande joie fraternelle de la voir enfin après huit années de séparation.

CHAPITRE XV

Il avait réussi. Il avait franchi les portes et ensuite celle, étanche, de la cursive, malgré la tempête qu'il avait provoquée. Il avait forcé le chariot à rouler jusqu'à l'ascenseur, l'obligeant à monter jusqu'aux niveaux supérieurs. L'appareil avait des difficultés, preuve que le courant électrique était défaillant.

Gus et Kurts l'attendaient, le serrèrent dans leurs bras. Gus, pour l'occasion, s'étant juché sur le chariot. Gueule-Plate, croyant qu'on complotait contre elle, se désolait avec des cris déchirants et le bébé hurlait. Tout était à nouveau donc normal. Ils déchargèrent les scaphandres et les appareils respiratoires. Le chariot profita de leur inattention pour disparaître.

— Aucune importance, désormais, dit Lien Rag, mais je suis épuisé ; il faut que je mange et que je me repose.

— Le K20 fait à nouveau de l'effet, dit Kurts. Nous allons avoir une baisse de température et de lumière. Rentrons chez nous, on va te préparer quelque chose de chaud.

Kurts, pendant qu'il dînait et se reposait, déplaçait les scaphandres, les trouvait admirables non sans une pointe de dépit, mais Lien Rag le consola en lui affirmant que son prototype lui avait sauvé la vie dans les cryos.

— On aura du mal avec ces containers transparents des appareils respiratoires. Je n'ai pas réussi à les ouvrir.

Gus s'installa pour en examiner un tandis que Lien continuait le récit de ses aventures.

— Et ici, quoi de neuf ?

— Nous avons découvert un sas de sortie. Le Bulb a été obligé de parler, enfin d'écrire ce qu'il savait là-dessus.

— Le furoncle a implosé ?

— Avec expulsion du parasite rond comme une boule et blanc comme de la farine... Mais il n'y a pas eu de trop grosses conséquences, la vapeur d'eau s'est très vite congelée. Si ça continue de la sorte, le satellite sera bientôt hérissé d'une forêt de piquants de glace du plus bel effet.

Kurts secoua la tête en reprenant un air sérieux :

— Il ne faut pas en rire. Le S.A.S. est fichu... Il est temps que nous le quittions. La destruction totale peut très bien survenir, maintenant comme dans un an, mais elle est inéluctable. Les analyses le confirment. Il est rongé jusqu'à la moelle et dans certaines parties que nous ignorons tout est pourri, inutilisable. L'échangeur fournissant l'énergie est lui aussi gangrené et nous risquons de connaître les grands froids.

— Et voilà, dit Gus.

Lien Rag ébahi vit qu'il avait réussi à ouvrir le container pour en sortir l'appareil respiratoire :

— Comment as-tu fait ?

— C'est simple comme bonjour. C'est une sorte de mallette. Tu n'avais pas vu la fine rainure qui partage le container en deux ? Avec un simple tournevis tu aurais pu l'ouvrir.

— Je me suis affolé, reconnut Lien Rag.

Gueule-Plate, trimbalant Kurty dans son bât, essaya de mordre dans le container mais poussa un cri de douleur. La matière était quand même trop dure pour ses dents menaçantes.

— Où est ce fameux sas ?

— Pas très loin et au même niveau. Nous pouvons préparer la prochaine sortie dans l'espace.

Kurts lisait la notice d'emploi des appareils respiratoires, rédigée en anglais archaïque.

— Tu crois que c'est bien ce que j'ai compris ? demanda-t-il à Gus en lui soulignant un paragraphe de son ongle noirci par les travaux.

Le cul-de-jatte se pencha et lut :

— Trente-six à quarante-huit heures d'autonomie ? Avec un si petit réservoir ? Je préfère rester prudent.

Lien Rag dormit profondément et au réveil se retrouva seul. Les autres s'activaient déjà dans la salle des contrôles, collectionnaient les informations.

— Bulb est toujours endormi, lui annonça Kurts, et il parle sous hypnose, en quelque sorte. Nous lui soutirons le maximum de renseignements.

Il désigna la pile des imprimantes déjà recueillies.

— Nous verrons plus tard. Nous essayons d'en savoir plus sur le service des navettes, sur la Voie Oblique qui relierait le satellite à Concrete Station, mais Bulb est très peu communicatif là-dessus.

— Il avait déjà peur que nous l'abandonnions, souvenez-vous ce furent ses premières paroles écrites sur l'écran. Il a été domestiqué, asservi par des humains mais agit comme s'il ne pouvait plus se passer de nous, ajouta Kurts.

— Tu sais, dans les cryos, il cherchait vraiment à me détruire, répondit Lien Rag. Je ne pense pas qu'il soit vraiment bien disposé à notre égard et il faut le comprendre, on le serait à moins.

Ce fut le même matin que Lien Rag se porta volontaire pour essayer un scaphandre et l'appareil respiratoire :

— J'ai quelque expérience, non ? Je vais voir ce que ça donne. Ensuite nous irons visiter le sas et, dès demain, nous pourrions envisager une sortie dans l'espace.

— Je peux t'accompagner, dit Kurts.

— Non. Un seul d'entre nous. On ne sait jamais. Je compte rester une heure au-dehors. Je prendrai des photographies de toute la surface que je découvrirai. Ces sacrées navettes doivent tout de même laisser des traces et les deux rails lumineux doivent être une projection de lumière cohérente. Ce qui suppose deux lasers d'une puissance peu commune.

— Alors, dit Gus, il faudra attendre que Bulb se réveille totalement et fournisse l'électricité à plein régime. Nous sommes en perte sèche de cinquante-huit pour cent. Même l'ordinateur et le cerveau organique ont du mal à répondre aux questions.

— Oui, mais si Bulb retrouve toute son énergie, il va essayer de nous bloquer ici par n'importe quel moyen.

Lien Rag alla enfiler un scaphandre mais eut besoin de l'aide de Kurts pour y parvenir. C'était ennuyeux car l'on pouvait se demander qui aiderait le dernier à revêtir un tel ensemble.

— Je répéterai, dit Lien Rag. On doit pouvoir se débrouiller seul au bout d'un moment.

Le scaphandre autonome fournissait sa propre pressurisation

qui restait indépendante de l'appareil respiratoire. Une fine doublure en tissu synthétique aménageait une cavité étanche où l'air était sous pression. Le corps ne souffrait nullement et, lorsqu'il eut mis l'appareil respiratoire en place, il déclara dans son émetteur radio que c'était parfait. Seulement pour l'entendre il fallut que Kurts coiffe également un casque d'astronaute.

— Je vais aller et venir, voir si la condensation s'élimine bien et s'il n'y a pas des détails à régler.

Il resta trois heures ainsi enfermé sans trop de mal. Bien sûr, à cause de la pesanteur artificielle, il avait de la peine à se déplacer, mais à condition de marcher lentement, y parvenait aisément. Il communiquait ses sentiments à Kurts.

— Il n'y a pas grand-chose à reprocher à cet équipement, dit-il lorsqu'il en fut sorti, sinon un peu de buée sur le casque. Il doit y avoir une fuite légère quelque part.

CHAPITRE XVI

Ils avaient tous, excepté Farnelle, dormi dans l'étrange palais de Jdrien. Jael avait eu du mal à trouver le sommeil, enfouie dans son sac de couchage sous une pile de couvertures douces. Lorsqu'elle se réveilla, ce fut à cause d'une bonne odeur de café. En ouvrant les yeux, elle découvrit une tasse qui fumait à côté d'elle. Jdrien, agenouillé, la regardait gentiment :

— Buvez ça. Liensun est retourné à la locomotive et moi je dois me rendre auprès des miens, au Mausolée de ma mère Jdrou. Je ne voulais pas que vous vous réveilliez dans un endroit désert.

Elle s'assit et frissonna à cause de ses épaules nues.

— J'ai allumé du feu dans la cheminée, dit-il. Il suffit de l'entretenir avec des blocs d'huile congelée empilés à l'extérieur. Vous trouverez de quoi manger et aussi de quoi vous laver. Mais il faut faire chauffer de l'eau auparavant.

Il se releva et quitta cette partie du palais qu'une cloison de peaux cousues séparait du reste. Elle termina son café, se recoucha en fermant les yeux. Elle avait déjà vu des photographies de Jdrien mais n'aurait jamais imaginé qu'il puisse être aussi beau et qu'elle en tomberait amoureuse. Surtout que depuis des années elle menait une vie solitaire et sereine dans Hot Station, n'ayant plus envie de partager l'existence d'un homme. Elle avait atteint une belle situation, gagnait beaucoup d'argent dans la sélection des clones d'arbres fruitiers.

Liensun avait rejoint la locomotive où Farnelle avait passé une nuit solitaire et morose. Tant que cette machine serait là, elle s'en sentirait responsable et n'aurait pas le courage de l'abandonner.

— J'avais envie de déjeuner avec vous, dit-il gentiment. En attendant que ma sœur se réveille.

— Elle est très belle. Je n'arrive pas à croire qu'elle a trente-six ans.

— Pourtant elle a mené une existence difficile dès son plus jeune âge. Notre mère Sunny était une énorme femme avide de maternités. Sa jouissance c'était d'être enceinte et de donner naissance à un enfant chaque année. Il faut croire que cela la valorisait. Comme elle n'attirait pas spécialement les mâles, elle avait fini par utiliser Jael pour les piéger. Jael qui était d'une beauté à couper le souffle.

— Votre père Lien Rag a été piégé ?

— Oui... Mais il a fui, ensuite. Je suis né et Jael s'est toujours occupée de moi. Ma mère dirigeait avec férocité la Compagnie des Ferrailleurs. En fait c'était un clan qui vivait à l'intérieur d'une Compagnie plus importante, la Bones Company.

— De triste réputation, dit Farnelle.

— Un ramassis de truands, de pirates, de trafiquants... Un jour le clan des Ferrailleurs a été attaqué. Ma mère a été tuée et ma sœur n'a dû sa survie et la mienne qu'à sa beauté. On a abusé d'elle tandis qu'elle ne songeait qu'à me protéger. Elle est devenue l'esclave d'un groupe de chasseurs de phoques... Je vivais avec elle... Et puis les Rénovateurs, un petit groupe, Julius Ker, sa femme Ma, Greog et Ann Suba sont arrivés, se sont heurtés aux chasseurs... Nous avons été délivrés. Par la suite, je suis resté avec Ma Ker, mais Jael voulait partir. Elle espérait rejoindre Lien Rag dont elle était tombée éperdument amoureuse quand elle avait dû jouer cette comédie de la séduction. Je suis certaine que ce jour-là elle a bien failli trahir notre mère Sunny et prendre sa place. Je l'ai revue plus tard à Hot Station, dans des circonstances difficiles. J'étais un blanc-bec très en avance pour mon âge, qui croyait pouvoir provoquer le soulèvement des quelques Rénovateurs de Hot Station et prendre le pouvoir. J'ai été odieux avec elle... Je le regrette aujourd'hui, mais elle ne paraît pas m'en avoir gardé rigueur.

Ce fut au repas de midi, dans le palais de Jdrien, qu'un gradé de la police ferroviaire – dans la Banquise c'était la Traction qui fournissait les effectifs – se présenta et demanda à parler à Jdrien.

— Une femme désire vous parler. Elle dit qu'elle connaît votre demi-frère Liensun. Mais comme elle est arrivée avec un convoi d'adorateurs de la locomotive, je suis très méfiant. Ces gens-là

inventent n'importe quoi pour pouvoir approcher de la machine.

— Comment se nomme-t-elle ?

Lorsqu'il sut son nom, Jdrien fit venir son frère :

— Ann Suba est ici, venue avec des pèlerins... L'officier de la police est allée la chercher.

— Ann ? Mais comment ?

— Elle pensait me trouver seul, ne savait pas que tu étais ici.

Très excité et heureux, Liensun sortit de la tente et courut le long de la voie ferrée à la rencontre de la draisine de police. Ann ne le reconnut pas tout de suite dans sa combinaison isotherme, mais quand il l'eut hélée, elle faillit sauter en marche, puis courut se jeter dans ses bras.

— Je ne savais pas, je ne savais pas que tu étais ici, haleta-t-elle.

Ils durent attendre d'être dans l'entrée de la tente palais pour s'embrasser. Ann défailait de bonheur et, lorsqu'il la conduisit vers les autres, elle se trouvait dans l'impossibilité de dire un seul mot.

— Vous arrivez à la fin du repas mais nous avons de quoi vous nourrir, dit Jdrien. Vous avez quitté les Échafaudages ?

— Ils n'ont plus besoin de moi, là-bas, murmura-t-elle. J'ai négocié la fin du blocus et la reprise des échanges avec les Tibétains. À mes amis de continuer dans cette voie.

— Charlster ? insista Jdrien.

— Il s'est calmé, tout comme Rigil. Charlster a découvert un énorme satellite dans l'espace... Un ensemble monstrueux. Et étrangement constitué.

Farnelle l'observait avec intérêt et timidité. Déjà avec Jael elle s'était trouvée laide, stupide, mais celle-là c'était bien autre chose, une femme physicienne capable de comprendre des choses dont elle-même n'aurait jamais idée. Dire qu'elle avait osé présenter sa candidature pour la base de Rooky. Tous ces Rénovateurs scientifiques avaient un bagage qu'elle ne pourrait jamais posséder. Elle aurait été plus à son aise avec des Rénovateurs mystiques, pensa-t-elle. Elle avait envie de s'en aller, de disparaître à jamais. Elle rejoindrait son cargo et n'en sortirait plus. De temps en temps les Roux lui rendraient visite, et la vie serait à peu près supportable.

— C'est la Locomotive-dieu qui stationne là-bas ? demanda Ann. Je suis venue avec des pèlerins qui auraient tout donné pour l'approcher. Quand ils ont vu que j'étais autorisée à franchir les

barrières, si vous aviez vu leurs têtes. Ils étaient à la fois admiratifs et envieux. Je n'imaginais pas qu'elle puisse être aussi colossale.

— Et voici Farnelle qui la conduit, dit Liensun. La machine l'a acceptée et personne d'autre ne peut y accéder.

Farnelle rougit, voulut expliquer qu'elle avait dû utiliser les services de Yeuse pour se faire admettre dans le ventre de la machine, mais on ne la laissait pas parler.

— Je comprends mieux pourquoi les gens sont en adoration devant elle, disait Ann. J'ai personnellement eu un choc... Pourtant je ne venais pas tout à fait pour elle.

Elle rougit, parut s'excuser d'un regard circulaire et du coup Farnelle la trouva plus accessible. Elle avait parcouru cette grande distance pour rejoindre Liensun ? Elle, une femme si cultivée, si savante, proche de ses quarante ans, osait affirmer tranquillement qu'elle était amoureuse de ce garçon qui aurait pu être son fils ? C'était admirable et, toujours romantique, Farnelle en eut les larmes aux yeux.

— Pourrais-je la visiter ? demanda Ann. Si c'est possible, bien entendu.

— Quand vous voudrez, répondit Farnelle plus détendue.

On parlait à nouveau des Échafaudages, et Farnelle imaginait l'endroit, les falaises aux parois verticales, les passerelles vertigineuses, les galeries creusées par les Rénovateurs et qui abritaient les étables de yaks, les centres de culture, les ateliers, les laboratoires, les lieux de vie et de repos.

— Mais ce satellite, demandait Jdrien, à quoi servirait-il ?

— Charlster ne peut encore le préciser vraiment mais il pense qu'il a son utilité dans la régulation de l'ère glaciaire.

— Il produirait du froid ? fit Jael stupéfaite.

— Non, pas tout à fait, mais il servirait de relais pour la répartition des poussières lunaires... Charlster avait déjà découvert ce qu'il appelait le nœud spatial et qui s'est révélé comme une source de ces mêmes poussières, avant qu'il n'ose affirmer que ce n'était autre que la Lune, enfin ce qu'il en restait. Le satellite, qu'il appelle D.B. parce qu'il assure qu'il a la forme d'un haltère, Dumb-Bell, serait utilisé pour colmater les brèches chaque fois qu'une déchirure se crée dans le rideau qui nous empêche de recevoir les rayons du Soleil.

— Mais qui aurait installé un tel engin ? fit Jdrien. Qui, à part les Roux, a intérêt à ce que le froid persiste ? Et ce ne sont pas mes congénères qui auraient disposé de techniques assez extraordinaires pour placer ce Dumb-Bell là-haut...

— Charlster accuse les Aiguilleurs, dit Ann Suba.

Liensun haussa les épaules :

— On accuse toujours les Aiguilleurs, comme s'ils pouvaient être partout à la fois, veiller à tout, nous empêcher de vivre sur une planète tempérée.

Jdrien se leva comme s'il se retirait de la conversation et s'assit à côté de Gdami qui bricolait un morceau d'os pour en faire un couteau. Farnelle comprit que le Messie n'était pas très à l'aise dans cette discussion. Son métissage le laissait en suspens entre deux mondes différents, sans qu'il puisse vraiment choisir celui dans lequel il préférerait vivre. Elle avait deviné que les grandes marches dans les glaces avec les tribus ne l'attiraient pas outre mesure, que leur nourriture primitive ne lui convenait pas. Par contre, il semblait détester l'orgueil du Peuple du Chaud, sa cruauté, son besoin de posséder et de jouir d'un maximum de bienfaits.

— Charlster pense qu'il serait facile de détruire le satellite en question avec un laser très puissant, alors que disperser les poussières lunaires, faire glisser les strates les unes sur les autres nécessiterait des moyens bien plus importants. Il a découvert à la faveur d'une implosion que le satellite pourrait être habité. Il a pu analyser à distance ce qui s'en échappait : vapeur d'eau, oxygène, gaz carbonique plus de la chaleur.

— Habité, murmura Jael, habité ? Des gens vivraient dans le ciel à des kilomètres de nous ? Mais depuis quand et combien sont-ils ?

Farnelle se souvenait des récits de Yeuse sur Concrete Station, la Voie Oblique, ces deux rails lumineux qui s'élevaient vers le ciel. Elle-même avait appris, de la bouche de ces deux Roux qui se faisaient appeler Jdruk et Jdriele, qu'ils avaient vécu également dans un pareil endroit. Pouvait-elle y voir un rapport ? Leur récit aurait bien étonné certains de ces gens, à l'exception de Jdrien, bien entendu, qui le connaissait.

— Le détruire, fit la demi-sœur de Liensun, mais s'il y a des occupants, n'est-ce pas un crime qui se prépare ? Sans avoir aucune certitude sur le rôle que joue cet engin là-haut ?

CHAPITRE XVII

Jamais ils n'auraient trouvé le sas au bout de cette coursive qui faisait un angle droit. La porte d'accès était difficile à localiser si l'on ignorait que la vanne de manœuvre se trouvait dans un logement spécial. Les Ophiuchusiens qui vivaient de façon familiale dans le satellite devaient avant tout se méfier des enfants trop curieux, capables de passer dans le sas pour s'amuser et, de là, se laisser aspirer dans l'espace.

Le sas était une pièce cylindrique assez banale, excepté les vannes de fermeture et les différents cadrans de mesure. Juste en face se trouvait l'accès au vide sidéral.

— Impressionnant, murmura Gus en se traînant jusqu'à cette porte. Imaginer que de l'autre côté c'est à la fois la mort et notre liberté...

Lien Rag avait amené son scaphandre et son appareil respiratoire et commençait de l'enfiler. Il emportait aussi une minuscule caméra. Durant toute sa marche à l'extérieur, il resterait relié au sas par un câble. Kurts allait revêtir également un scaphandre pour se maintenir à l'intérieur du sas à toutes fins utiles.

— Maintenant, dit Lien Rag à son cousin, il va falloir que tu t'en ailles.

— Je trouve curieux qu'il n'y ait aucun hublot de surveillance, dit le cul-de-jatte. Si jamais vous aviez besoin de secours ?

— Tu dois pouvoir surveiller l'ouverture depuis la salle des contrôles.

Gueule-Plate et Kurty avaient été enfermés dans un cabinet et quand on passait devant on pouvait entendre les jérémiades de la chèvre-garou.

— À tout à l'heure, répéta Lien Rag pour que Gus se décide à les quitter.

L'infirmier se hâta vers ses écrans tandis qu'on verrouillait la porte étanche dans son dos. Il savait quelles caméras lui donneraient l'image de Lien Rag surgissant du satellite et les commuta. Ce fut plus long que prévu mais, soudain sur la droite, une lueur apparut, rectangulaire. Gus envoya le zoom et son cœur battit plus fort. Comme s'il nageait dans l'eau d'une piscine aux parois transparentes Lien Rag jaillit gracieusement de l'ouverture. Il avait dû donner une trop forte impulsion des jambes car Gus hurla de terreur voyant que le câble se déroulait, arrivait à se tendre. Pourvu qu'il ne cède pas. Mais Lien Rag se trouvait arrêté et essayait de revenir vers la paroi. Son premier instinct avait été de nager désespérément, mais il dut tirer légèrement sur son amarre pour réussir son retour et se reçut en douceur sur ses pieds. Désormais il surveilla ses gestes intempestifs, essaya de glisser, mais avec très peu de force, pour avancer sur la paroi en direction du premier des furoncles, et surtout de l'écharpe de peau qui s'étirait à perte de vue. Il lui fallut plusieurs minutes pour réussir cette manœuvre, et de ses mains il tira sur cet épithélium fatigué, troué, qui ne résistait pas. D'un seul coup le long ruban fut libéré et flotta à proximité. Gus le vit qui, avec une lenteur exaspérante, s'agenouillait sur un des furoncles et plongeait son torse à l'intérieur. Quelle folie si jamais le parasite se sentait menacé ? Mais Lien Rag se releva, adressa des signes aux caméras et continua d'avancer en prenant ses photographies. Il tournait lentement sur lui-même, ne laissant aucun endroit en dehors de l'objectif. Un long agrandissement lui permettrait de les étudier avec soin et de voir si les navettes n'avaient pas laissé de traces. Il avançait vers une autre caméra et le cul-de-jatte dut allumer un écran suivant pour continuer à le garder dans le champ. Il aurait voulu lui demander d'explorer une certaine zone d'ombre qu'il ne pouvait couvrir mais, comme si Lien Rag recevait ses pensées, il le vit se diriger droit dessus. La courbe du satellite commençait de faire disparaître ses chevilles. Bientôt il n'y aurait que le haut de son corps sur l'écran et puis plus rien, aucune caméra n'étant en état de fonctionner là-bas. Peut-être qu'un parasite l'avait endommagée ou qu'elle avait été détruite dans l'implosion d'un de ces gros furoncles. Il remarqua que le filin qui le

reliait au sas commençait de s'étirer. Kurts donnait-il assez de mou ou parvenait-il au bout du rouleau ? L'expédition n'était qu'un essai et l'on verrait à s'approvisionner en cordes pour la prochaine expérience.

C'était fait. Lien Rag avait disparu derrière la courbe, devait descendre vers l'axe central. Là une caméra pourrait le cueillir mais pas tout de suite. Il se demanda si Kurts pouvait discuter avec son cousin. Il avait bien essayé de trouver, dans la salle des contrôles, la possibilité de communiquer avec l'extérieur, mais depuis qu'il était dans le S.A.S., il n'avait pas encore inventorié tous les instruments de l'endroit. Son regard fut alors attiré par l'écran de gauche, par lequel Bulb leur envoyait ses messages. Il y avait comme des éclairs, des sortes de palpitations, et il comprit que dans son état comateux Bulb avait réalisé qu'un humain se promenait au-dehors et qu'il essayait d'en savoir plus. C'était comme un balbutiement mais aucun mot, même pas une syllabe ou une seule lettre n'apparut.

Pendant un quart d'heure encore son cousin resta invisible, alors que le câble était terriblement tendu et traversait un petit furoncle par le milieu. Si jamais le « pus » de ce bouton était corrosif et finissait par user le filin...

Enfin son cousin réapparut et salua de la main pour signifier que tout allait bien. Il avait réussi à maîtriser ses mouvements mais s'amusait à revenir à grandes enjambées. De véritables bonds, en fait. Il hésita un peu avant de retrouver le rectangle de lumière du sas et l'atteignit peu après.

Sans attendre, Gus se précipita dans les coursives et arriva juste comme la porte étanche intérieure s'ouvrait. Lien Rag sortait nu du sas :

— Tout va bien. Kurts est en train de quitter son scaphandre. J'ai eu trop chaud et j'ai besoin de boire et prendre un bon bain.

Deux heures plus tard ils étaient réunis autour d'un repas et des alcools tandis que Gueule-Plate dévorait un tas de germes de blé.

— La question du câble est à revoir. Il gêne, et plus long, ce sera encore pire. Je voudrais utiliser la méthode de ceux qui escaladent les icebergs avec des pitons. J'en planterai à distances régulières et je m'accrocherai de l'un à l'autre. En faisant coulisser mon filin. Cela prendra davantage de temps mais je me sentirai plus à l'aise.

— Tu n'as rien vu de particulier ?

— Non... Sauf que sur le versant non couvert par les caméras il y a moins de furoncles. La peau est également plus saine. Il y a eu des centaines de mini-implosions invisibles sur les écrans et toutes bouchées par de la glace. J'ai cru recevoir un choc et je me demande si ce n'était pas un minuscule météorite. Mais je n'ai rien vu. Mon scaphandre m'a paru intact.

— Tu as une idée pour la prochaine sortie ?

— Au lieu de partir à droite vers le moyeu, j'irai vers la gauche.

— Les caméras ne peuvent couvrir ce côté-là.

— Je sais. Et pourquoi sont-elles absentes ? Là où je suis allé je pense qu'elles ont été détruites par un furoncle ou deux, même s'ils sont moins nombreux. Je pense recommencer demain.

— Cette fois ce sera moi, dit Kurts.

— Écoute, j'ai de l'expérience, et avant de trouver comment te déplacer tu vas perdre une bonne heure.

— Ça ne tient pas, ton argument, car par la suite pour arraisonner une navette nous devons être au moins deux à l'extérieur, non ? Il faut bien que j'apprenne à me déplacer dans l'apesanteur.

Lien Rag se versa un peu d'alcool, une liqueur de couleur jaune que les Ophiuchusiens appelaient vin, mais qui n'avait rien d'un produit de la vigne.

— Tu crois que tu pourras enfoncer des pitons dans le revêtement sans faire réagir Bulb ?

— C'est dur comme de l'acier, cette peau-là. Il faudra même un système de rivets plutôt, ou de crochets, car j'ai noté la présence de milliers de trous minuscules.

Ils préparèrent les équipements pour le lendemain. Gus leur rappela que Bulb risquait de sortir de son inconscience pendant qu'ils opéreraient à l'extérieur. Que devrait-il faire ?

— Tu lui diras que nous voulions voir de près ses furoncles et sa pelade, ricana Kurts.

— Ne rigolez pas, dit Gus. Imaginez qu'il cherche à nous nuire, sachant très bien que nous voulons quitter le satellite pour rejoindre la Terre.

— Il faut essayer de le rendre raisonnable. Nous pouvons lui promettre une nouvelle injection de K20, peut-être qu'il y a pris goût, qui sait ?

Lien Rag eut un sommeil agité. Il ne l'avait pas révélé à ses amis, mais une fois dans le vide il avait éprouvé la plus grosse épouvante de sa vie. Elle lui rappelait celle connue un jour, en Transeuropéenne, lorsqu'il avait dû abandonner les rails pour marcher sur la glace. Peu de gens osaient s'affranchir de la voie ferrée et il avait eu atrocement peur.

En dehors du sas dans ce noir inquiétant, avec juste une faible lueur qui était peut-être la Terre couverte de glace, il avait redouté que le lien ne se rompe. Le moindre geste l'emportait à des dizaines de mètres. Il ne maîtrisait pas son corps et avait senti le filin se tendre, s'allonger à la limite de la rupture. Il n'aurait jamais pu revenir seul sur le satellite.

Il se réveilla de méchante humeur et fut presque soulagé que ce soit le tour de Kurts d'aller gambader à l'extérieur. Ils enfilèrent leur scaphandre avant de verrouiller la porte intérieure du sas et d'ouvrir celle du vide.

— Tout va bien, dit Kurts. Je vais utiliser la même technique que toi hier, et si je me sens à l'aise, je reviendrai prendre les crochets et les autres filins.

— Nous pourrions même les laisser à poste, proposa Lien Rag dans son micro.

Kurts donna la plus faible des impulsions mais fila comme une flèche, si bien que son ami dut laisser glisser le filin en freinant progressivement pour éviter le choc.

— Ça va... Je ne me doutais pas qu'un simple coup de talon pouvait entraîner si loin. Un battement de cils suffit à vous faire gagner vingt mètres au moins. Je vais sur la gauche.

Lien Rag s'approcha de la porte et eut à nouveau la nausée en découvrant le néant. Il se sentit couvert de sueur. La veille, il n'avait eu qu'une idée en tête : l'eau qu'il boirait au retour et celle qu'il ferait couler sur son corps gluant.

Il voyait encore son ami qui se penchait, prenait des photographies. Celles de la veille seraient développées automatiquement et ils devraient sacrifier quelques heures à leur examen.

— Tout est bon, dit la voix étrangement lointaine de Kurts. C'est tout de même angoissant... Moi j'ai cru que je ne reviendrais jamais sur le satellite et j'ai la colique.

— La même chose que moi, si ça peut te consoler.

— Tiens, il y a un truc... J'ai comme l'impression... Mais oui, c'est un rectangle... Peut-être un autre sas, mais il faudrait noter sa position par rapport à celui que nous utilisons.

— Continue, je m'en occupe.

— Ce n'est même pas grandiose... On a l'impression d'être un géant qui pourrait faire le tour de la Terre en moins d'une journée. Tu me vois toujours ? Moi je ne distingue plus la lumière.

— Je vois encore ta tête, si ça peut te consoler... Il y a encore des furoncles ?

— Pas mal. Je dois slalomer pour les éviter, et certains vont implorer. Je vois plusieurs taches blanches... Celle-là est déjà énorme et le parasite... Merde !... Les cadavres... Je croyais qu'ils étaient de l'autre côté mais il y en a des dizaines... Un cauchemar ! Des centaines... Si je continue je vais vomir... Il y a une femme qui vient de me cogner la hanche droite. Complètement déchiquetée, sauf la tête. C'est bien une femme, pas très jeune... Je dois maintenant les écarter... Des fœtus, des loupés, tout un lot de loupés, des trucs énormes... Mais d'où sortaient-ils tous ces monstres ?... Non, je ne crois pas que je puisse continuer dans ce coin.

— Prends des photographies, au moins, cria Lien Rag. Si jamais les navettes étaient par là-bas...

— Je me sens submergé... Derrière, devant, au-dessus, sur le côté, et mes mouvements semblent les attirer. Il faut que je recule avec une infinie prudence sinon ils vont me suivre.

— Tu es attractif, dit Lien Rag.

— Je m'en doutais un peu, vu le nombre de mes conquêtes sur Terre, mais à ce point... La vieille femme ne me lâche plus, tu sais. Je crois que je vais la ramener.

Il essayait de plaisanter mais sa voix était haletante et blanche. Son rythme cardiaque avait dû s'accélérer et il devait consommer énormément d'air.

— Dépêche-toi, maintenant, dit son ami. Il faut que tu reviennes ; on doit développer les photographies et les examiner.

Il avait beau regarder, il ne voyait pas poindre le sommet de la tête de Kurts.

— Je vois de la lumière à travers les hublots... Je dois me

trouver à hauteur de nos cabines, lança Kurts.

— Reviens... Tu veux que j'aie te chercher ?

Le géant ne répondait plus. Il insista mais n'obtint aucune réponse.

CHAPITRE XVIII

Au début, son adjoint aux finances, Esteraza, était mort de peur à l'idée de vérifier les comptes des Aiguilleurs, mais depuis quelque temps il avait repris le dessus, sachant très bien qu'il risquait d'être assassiné par la caste.

Il venait chaque matin présenter son rapport à Lady Yeuse qui savait le réconforter.

— Toute la comptabilité des grands actionnaires est sous contrôle informatique, lui annonça-t-il ce matin-là. Il faudra bien qu'ils expliquent à qui ils ont distribué des sommes aussi importantes.

— Espérons qu'ils le révéleront, dit la jeune femme.

— Les amendes sont très élevées et ce sont eux qui en ont décidé ainsi. Je ne vois pas comment ils pourraient échapper aux rigueurs de la loi. Ce qui m'ennuie, c'est qu'il semblerait que des membres de la CANYST ont également reçu des sommes considérables. Que faut-il faire, laisser tomber ?

— Jamais de la vie, dit Yeuse.

Pilz, l'adjoint aux communications médiatiques, lui succéda pour son exposé matinal.

— Il semble que la situation ne s'éclaircisse pas en Australasienne et dans la Banquise. Toujours ces épaves de trains immobilisées sur les réseaux. Une étude secrète, commandée par le Président Kid, indiquerait qu'il reviendrait moins cher de construire de nouvelles voies que de déblayer les anciennes.

— Est-il prêt à payer des dommages pour l'Australasienne ?

— On en parle, mais rien n'est moins sûr. Autre chose, les travaux du Viaduc sont définitivement stoppés. Il n'est pas près d'atteindre notre inlandsis, ajouta Pilz avec mépris.

— Ne vous y fiez pas, le Kid a des ressources inattendues, dit Yeuse. Ne deviez-vous pas me parler de la propagande clandestine à laquelle se livrent les Aiguilleurs ?

— L'enquête se poursuit, fit Pilz, assez mal à l'aise, mais il ne sera pas facile de prouver quoi que ce soit. La caste paie des gens qui voyagent sans arrêt en critiquant la Voirie et la Traction. Et comme les voyageurs sont toujours prêts à râler, ça marche. Des trains-usines sont également pris pour cibles. On craint des grèves revendicatrices pour l'obtention d'un degré de chaleur en plus et de cent calories de nourriture en supplément...

— Les Aiguilleurs ne savent plus ce qu'ils font. Ils obtiendront un bouleversement comme celui qui a frappé la Banquise, s'ils continuent.

Seule, elle travailla pendant des heures avant de passer dans ses compartiments pour se relaxer. Elle n'avait de nouvelles de personne, savait seulement que Jdrien avait perdu toute sa famille dans l'exode. Elle lui avait envoyé un télégramme qui n'était peut-être jamais arrivé. Elle se sentait très seule et très lasse, et la lutte contre les Aiguilleurs l'obsédait trop. Elle avait cru la mener en même temps que les grandes affaires du pays, mais se rendait compte qu'elle y sacrifiait trop d'argent, de temps, et que de nombreux services publics y étaient impliqués.

Justement dans l'après-midi elle recevait le contrôleur général de la Traction qui était son plus fidèle allié dans cette guerre secrète. Il s'appelait Hukoung et ressemblait à n'importe qui. Anodin, il savait se montrer aussi dur que son adversaire le Maître Suprême.

— Voyageuse présidente, il va falloir nous montrer prudents. Je n'aime pas leurs attaques sournoises, les rumeurs non contrôlées qu'ils répandent dans les convois, les stations, les trains-usines. Tout cela peut très mal se terminer. Mais je suis venu vous entretenir d'un autre problème : les stocks d'huile sont en voie d'épuisement. La Banquise va-t-elle reprendre ses exportations ?

— Tout dépend de la réorganisation du trafic banquisien. Le Président Kid n'arrive pas à libérer ses réseaux. Pourtant la production d'huile a repris et représente près de quatre-vingts pour cent de la moyenne avant les événements. Comme ses besoins sont plus limités, il pourrait exporter plus, seulement voilà, il ne peut acheminer cette huile.

Elle avait déplié une carte de la Banquise et la plaquait sur une autre table. Le contrôleur général se pencha dessus et pointa son doigt sur le réseau qui faisait communiquer la Banquise avec la Province de l'Antarctique.

— On pourrait créer des voies nouvelles d'ici jusqu'au Viaduc et au 160^e. Nous avons des poseuses géantes qui accomplissent un travail fantastique. Pourquoi ne pas traiter avec le Kid ? Lui proposer nos équipes, notre matériel, en échange de tonnes d'huile ?

— Il est très fier, très susceptible et risque de refuser... À moins, bien entendu, que je ne me rende auprès de lui, mais en ce moment je crains que ce ne soit pas prudent, avec les Aiguilleurs.

— On dit que vous essayez de les coincer pour non-justification de revenus.

Elle se contenta de sourire, regardant le point noir qui situait la station de Titanpolis, la capitale de la Compagnie. Aller négocier avec le Kid la création de réseaux importants ? Pourquoi pas.

— En deux mois nous aurions établi des dizaines de voies sur des centaines de kilomètres. Nous sommes la première Compagnie au monde pour ces travaux-là.

— Je sais que la Voirie est excellente chez nous, murmura-t-elle.

— Pendant votre absence, je vous promets que la police de la Traction veillera à tout et surveillera les Aiguilleurs. Nous ne les laisserons pas commettre des actes illicites, voire tenter de prendre le pouvoir. La réorganisation de la sécurité est presque terminée et, désormais, les gens en place sont des nôtres. Ils n'ont qu'un souci : la bonne marche de la Compagnie, et n'ont aucune ambition politique.

— Je n'en doute pas, mon cher Hukoung, et je sais quel travail admirable vous avez accompli, mais je dois réfléchir. Je ne peux pas partir pour huit, dix jours demain.

— Le réseau d'Antarctique est en excellent état. Les réfugiés sont rentrés chez eux, et avec un train léger et rapide vous pourriez atteindre la frontière en une soixantaine d'heures. J'ai déjà dressé un plan de route qui a été vérifié dans tous les détails pour que votre convoi ne soit même pas retardé d'une minute.

Elle ne pouvait rien promettre et il quitta son bureau l'air sombre. L'huile devenait rare et on signalait quelques spéculations

dans certains dépôts. Rien de bien grave, tout comme pour la viande de morse et de baleine, ainsi que les légumes.

Seule, elle s'installa pour réfléchir. Le Kid pourrait être convaincu au besoin par des moyens très féminins. Elle n'avait guère le choix. Et puis elle pourrait peut-être revoir Jdrien. On disait qu'il ne quittait plus le Dépotoir où des milliers de Roux accouraient pour lui montrer leur affection.

Mais quitter le pays, alors qu'on avait besoin d'elle ici... Le téléphone sonna :

— Voyageur Pilz demande à être reçu.

— Mais il sort d'ici. Soit, faites-le entrer.

Pilz était livide :

— On vient de retrouver le cadavre de Jeb Interson... Il s'est fait prendre le pied dans un aiguillage, et un wagon tamponné l'a écrasé.

CHAPITRE XIX

Sur les écrans de la salle des contrôles, Gus ne voyait plus Kurts depuis plusieurs minutes et commençait de s'agiter lorsque le deuxième scaphandre apparut, jaillissant littéralement du rectangle de lumière qui délimitait l'emplacement du sas de sortie.

— Mais c'est de la folie ! cria-t-il, oubliant qu'il était seul et que personne ne pouvait l'entendre. Mais que se passe-t-il ?

Et cette impossibilité de communiquer avec l'extérieur ! Ils auraient dû avant toute tentative de ce genre retrouver l'émetteur-récepteur spécial... Ils improvisaient trop, cédaient à des impulsions qui pouvaient s'avérer dangereuses, à la longue.

— Mais le câble de Kurts, alors ?

Lien Rag en traînait un autre derrière lui et, par bonds fantastiques, s'enfonçait dans les ténèbres où le géant avait été absorbé. L'infirme frissonna, sentit la sueur ruisseler de son front, s'essuya avec rage :

— Pourquoi ne pas me prévenir que je m'installe à mon tour dans le sas pour surveiller l'opération ? Ici je ne sers à rien, très vite ils sortent du champ.

Lien Rag, devant le silence radio de son ami, avait très vite pris sa décision. D'abord il avait essayé de haler le câble de Kurts mais celui-ci restait tendu. Il en enroula rapidement tout un rouleau, fixa le mousqueton à son harnais et se propulsa d'un léger coup de talon au-dehors du satellite.

Le filin était visible, avait même balayé la poussière sur plusieurs centimètres de large. Lien découvrait aussi les traces de Kurts chaque fois que ses pieds touchaient le revêtement. Très vite il sut qu'il échappait à la surveillance de Gus, n'eut même pas le temps de se retourner pour le rassurer d'un geste. Il était sur l'autre

versant de la sphère, n'y voyait presque rien. Il alluma son projecteur frontal et les découvrit.

Un charnier en suspension dans l'espace, tous ces cadavres implosés, la plupart méconnaissables, ressemblant à des fleurs monstrueuses ou à des sculptures abstraites. Des membres, des troncs, des pattes, des quartiers de viande indéfinissable, des entrailles qui tantôt se déroulaient, tantôt formaient un bloc verdâtre, le tout flottant mollement dans un vide d'éternité. Il aperçut bien un jet de lumière sortant d'un hublot mais ne vit rien à travers l'épaisseur du verre armé. Dire qu'ils avaient cru que les morts extérieurs venaient les observer. Impossible d'attribuer ce hublot à une des cabines d'habitation, à la cuisine communautaire ou aux germoirs. Et d'un coup le filin de Kurts n'allait pas plus loin, coincé dans une sorte d'entaille au flanc d'un des rares furoncles de l'endroit. Ce qu'il avait craint s'était produit. Le liquide exsudé, épais comme de la résine, possédait un pouvoir de corrosion élevé. Kurts ne s'était rendu compte de rien et peut-être dérivait à des centaines de mètres du satellite. Il l'appelait toutes les minutes, essayait de retrouver sa trace, mais les cadavres, les morceaux de cadavres, les déchets de toute nature le harcelaient au point qu'il n'arrivait plus à avancer. Il dut tantôt se mettre à quatre pattes, mais décollait très vite au moindre effort, tantôt essayer de survoler ce cimetière du vide mais sans trop s'éloigner de la faible attraction venant de Bulb.

— Kurts ?

Il reconnaissait quelques hybrides, des foetus de Roux, d'animaux, des plantes à jamais surgelées, des chapelets d'excréments retraités plus ou moins bien. Normalement ils n'auraient pas dû être expulsés, pas plus que les ordures ménagères, mais depuis des années les pannes s'étaient succédé sans interruption.

— Kurts, es-tu vraiment loin ?

Si son vieil ami se trouvait de l'autre côté de la sphère les ondes radio ne pouvaient l'atteindre à cause de la courbure de celle-ci. C'était le seul espoir qui lui restait de venir en aide au géant. Mais il lui fallait franchir cet entassement d'horreur en espérant que son propre câble ne céderait pas. Il perdit quelques minutes à fixer un mousqueton dans l'épithélium, y accrocha son filin. Il ne pouvait

prendre le moindre risque.

Cet entassement incroyable de déchets, ce charnier, situaient le sas utilisé pour expulser à l'extérieur tout ce qui gênait, tout ce qui ne pouvait être utilisé, exploité, recyclé. Normalement, même les cadavres des Ophiuchusiens auraient dû être détruits par le feu et seules les cendres rejetées dans le vide, mais pour des raisons inconnues les survivants du satellite y avaient renoncé, avaient choisi la solution de facilité. Tout à la poubelle, peut-être même des êtres vivants. On pouvait tout supposer dans cet âge de barbarie qui avait dû suivre une trop grande contrainte scientifique.

— Kurts ?

Et puis il vit le filin qui flottait à quatre mètres au-dessus de lui. Le filin de son ami. Son premier bond fut trop énergique et il passa trop loin avant de se mettre à tirer comme un fou sur son cordage. Il le récupéra à la deuxième tentative et commença de tirer mais très vite sentit une résistance.

Dès lors il n'eut qu'à enrrouler le filin descendant, pour lui c'était vraiment une descente, vers le pôle sud de la sphère. Il aperçut Kurts dans le faisceau de son éclairage frontal.

— Kurts, mais que fais-tu ?

Son ami se retourna et l'éblouit de son propre projecteur.

— Je crois que j'ai trouvé le sas des navettes, mais impossible de l'ouvrir. Regarde bien. C'est un endroit spécial... Très propre, très net. L'épithélium de la bête n'a pas souffert. Ni furoncles, ni pelade. Et j'ai délimité un rectangle de dix mètres sur sept. Regarde toi-même. Le sas que nous avons utilisé, bien que plus modeste, devait se présenter ainsi. Les navettes arrivent et partent ici. Il y a des traces de brûlure là-bas.

— Mais ton filin, Kurts. Comment as-tu fait pour ne pas t'éloigner hors de l'attraction de Bulb ?

— J'ai avancé en rampant. Collé directement à la paroi. Tu as vu ces cauchemars ? Il y a des milliers de créatures qui ont fini dans ce cimetière hallucinant. Rien qu'à la pensée de les revoir... Mais elles pourront nous servir de repères. Elles subissent l'attraction et ne bougent guère de place... Il suffit d'en repérer quelques-unes pour situer ce sas, tu comprends ?

— Kurts, les traces de brûlures sont déjà anciennes, disait Lien Rag qui s'était éloigné pour les examiner. La peau est en voie de

cicatrisation, si j'ose dire.

— Et alors, il y a eu des interruptions certainement plus longues... Je pense que tout est lié, qu'il y a une corrélation. Peut-être entre la production de bébés Roux et la fréquence des allées et venues entre ce satellite et Concrete Station.

Lien Rag revint vers son ami, s'agenouilla et découvrit la ligne fine, un angle droit, tout le tracé d'un éventuel sas.

— Tu pourrais bien avoir raison, murmura-t-il.

— Je sais que j'ai raison. Il y a certainement des navettes là-dessous. Nous essayerons de les faire fonctionner.

CHAPITRE XX

En vingt-quatre heures le train présidentiel de Lady Yeuse finit par ressembler à un palais abandonné par ses courtisans à la suite d'une révolution. La mort tragique de Jeb Interson, la « mort de l'Aiguilleur », avait terriblement frappé les esprits, et bon nombre de fonctionnaires, pris de panique, avaient trouvé n'importe quel prétexte pour rester chez eux. Puis certains adjoints, surtout Esteraza qui diligentait cette enquête sur les finances de la caste, s'étaient fait excuser. Pilz avait annoncé un voyage d'information à l'ouest de la Concession.

Seul Reiner, adjoint à la synthèse scientifique, osa comme chaque jour pénétrer dans le bureau de Yeuse.

— Vous ne trouvez pas qu'il y a comme une odeur de fin de règne ?

— C'est tout à fait normal, mais si vous frappez dur ils reviendront tous. Ils n'attendent que ça, une réaction violente de votre part.

— Les policiers de la Traction font une enquête sur la mort de Jeb Interson. Il n'avait rien à faire dans cette station perdue où il a été retrouvé. Il s'agit d'une cross station sans autre intérêt que d'être au croisement de plusieurs réseaux importants. La population est à soixante pour cent composée d'Aiguilleurs.

— United Cross Station, murmura Reiner. Pas de témoins, bien entendu.

— Le reste de la population se compose de traîne-wagons et de miséreux qui font des travaux pénibles, nettoyage des voitures, ramonage des locomotives à vapeur. Ils dépendent étroitement des Aiguilleurs. Ils n'ont rien vu, rien entendu. D'après l'autopsie, Jeb Interson est resté le pied coincé durant au moins trente minutes

avant de mourir. Il a eu le temps de réaliser, de hurler, de voir arriver le wagon tamponné qui venait l'écraser. Son pied, le droit, était complètement désarticulé et il avait même entrepris de le sectionner avec un coupe-ongles de poche. Donc il était lucide jusqu'au bout, a essayé de sectionner son pied pour s'échapper. Désormais tous les voyageurs savent ce qu'il en coûte de déplaire aux Aiguilleurs et surtout de les trahir.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je mets sous contrôle judiciaire tous les gros actionnaires de la Compagnie, non seulement les membres du Conseil restreint mais quelques autres encore.

— Ils vont hurler au déni de justice.

— Pas du tout ; ils sont soulagés. Mirasola a quitté sa propriété fastueuse, vous savez celle où elle vit sous une bulle, dans un cadre paradisiaque rappelant ces films d'autrefois où évoluait un homme-singe appelé Tarzan. Elle s'y promenait en maillot de panthère et se baignait dans un lagon aux eaux bleutées artificiellement. Elle s'est réfugiée dans son train de luxe ici même à New York Station. Elle est très heureuse que je la fasse surveiller. Pour sa part elle donne chaque année des sommes considérables aux Aiguilleurs.

— Qu'allez-vous faire d'autre ?

— Citer Palaga à comparaître. S'il refuse, j'envoie la V^e flotte basée sur la banquise de l'Atlantique à Salt Station. J'ai l'accord de Ranson, le chef d'état-major.

— C'est un type honnête. Obtus mais honnête. Je pense que s'il le faut il ira jusqu'au bout.

— La V^e flotte est en train de forcer la vapeur pour revenir sur l'inlandsis mais s'est heurtée à la mauvaise volonté de quelques Aiguilleurs. Ranson les a fait arrêter et remplacer par des hommes à lui.

— Attention, vous allez vers un conflit avec le contrôleur général de la Traction, Hukoung.

— Je l'ai prévenu. La banquise est zone militaire. Il ne peut se sentir dépossédé de ses prérogatives.

— La V^e flotte... C'est vraiment un gros coup.

— Elle sera là-bas dans quarante-huit heures si Palaga, ou celui qui le remplace, ne se présente pas.

— Vous savez que j'ai une hypothèse en ce qui concerne cet

homme... D'après les quelques témoignages que j'ai pu récolter, et vous ne pouvez ignorer combien les gens sont discrets sur le sujet, grâce aussi à ce que votre ami Jdrien a pu comprendre, je me demande si les Palaga ne sont pas une suite de clones prélevés sur le premier du nom. Il doit exister toute une réserve de cellules, dans des containers d'azote liquide où l'on puise régulièrement pour fabriquer un individu qui aura les mêmes caractéristiques, la même apparence, un psychisme, un caractère identiques. Qui sait ? En ce moment il existe peut-être des Palaga à plusieurs stades de l'évolution. Un bébé, un enfant, un adolescent, un jeune homme, un homme mûr. Si l'actuel disparaît, l'homme mûr peut prendre tout de suite sa place.

— C'est séduisant comme hypothèse mais, dernièrement, il y a eu une longue interruption. Déjà, avant que Lady Diana ne meure, le Palaga en fonction avait disparu et c'est moi qui ai fait élire Maliox, pour son malheur, hélas, puisqu'ils l'ont liquidé. Comme Jeb Interson.

— Ils attendaient que l'autre soit prêt. Peut-être était-il malade.

— Jdrien dit qu'il s'agit d'un homme d'âge mûr, mais n'a pu que me donner une fourchette entre trente-cinq et cinquante ans.

— Les Aiguilleurs croient Palaga éternel. Si nous lançons cette nouvelle dans les médias ? Même si elle est inexacte, le prestige du grand patron serait quand même bien entamé.

Yeuse, les yeux mi-clos, réfléchissait en tirant sur un cigare euphorisant.

— Vous me donnez une idée, dit-elle. Je pourrais utiliser cette hypothèse pour obliger la caste à se montrer plus docile... Je vais faire comme si je possédais les preuves formelles de la supercherie.

— Et si l'hypothèse est fausse, ils vont bien s'amuser.

— Qu'importe ! Je crois qu'en ce moment je joue une partie difficile. Je risque le tout pour le tout.

Elle devait remettre son voyage à Titanpolis. Le représentant du Président Kid avait été pressenti et devait venir la voir à ce sujet. C'était toujours Palgeste qui lui vouait une solide inimitié. Il avait longtemps espéré que, pour le remercier de son aide au moment de la mort de Lady Diana et du difficile passage de pouvoir, il obtiendrait en récompense la libre disposition de l'Antarctique. Yeuse ne lui avait jamais rien promis, mais l'homme s'était laissé

bercer par ses illusions et le réveil n'en avait été que plus décevant pour lui. Elle n'aurait jamais pu détacher cette Province de la Compagnie pour en faire une Concession indépendante.

Elle le reçut en fin de matinée et il arborait un sourire goguenard, se doutant qu'elle était dans une situation délicate. Il avait pu juger de l'atmosphère pénible du train présidentiel et de la raréfaction du personnel.

— Je suppose que vous allez m'annoncer que vous remettez votre voyage à plus tard, commença-t-il avec insolence.

Yeuse eut l'impression qu'il la giflait et le toisa :

— Qu'est-ce qui vous fait supposer une telle modification ?

— Mais les événements...

— Les événements ?

Soudain furieuse, elle ouvrit un tiroir, en tira un dossier :

— J'ai là, voyageur Palgeste, une très intéressante information sur la générosité des Aiguilleurs envers de hauts personnages. Y compris les représentants des Compagnies à New York Station qui ont touché des sommes considérables, à l'insu de leur conseil d'administration...

L'homme se tassa dans son fauteuil et n'osa plus lever les yeux.

— Des sommes qui pour certains vont jusqu'au million de dollars, ce qui est considérable. Mais l'enjeu est de taille puisqu'il s'agit de redonner aux Aiguilleurs une place qu'ils n'occupent plus dans certaines Compagnies. Par exemple dans la Banquise leurs pouvoirs sont inexistants. Ils complotent bien un peu contre le Président Kid, mais ce dernier est assez habile et bien informé pour les empêcher d'aller trop loin. Savez-vous qu'il sera très déçu d'apprendre que son brillant représentant émerge au budget des Aiguilleurs ?

— Madame, fit-il en se levant, vous me faites injure. Vous ne pourrez jamais prouver ce que vous...

— Non, mais le Kid peut ordonner une enquête sur vos revenus, votre niveau de vie. On dit que vous possédez des parts dans un certain nombre de petites Compagnies de l'Australasienne qui comptent d'ailleurs sur vous pour les défendre au sein de la CANYST. Par exemple la Silo Company qui stocke des matières premières, surtout riz et blé, pour spéculer, et dont les magasins sont fixes au mépris des lois de la Commission. Il suffirait d'un

contrôle pour qu'une amende formidable soit exigée. Pas un de ces silos ne pourrait rouler sur des rails. Ils sont construits en plastique céramique et si lourds que cent machines, à condition qu'ils aient des roues, ne pourraient les déplacer... Voyageur Palgeste, je ne vous retiens pas. Je compte sur vous pour organiser mon voyage dans votre belle Compagnie et vous faire mon porte-parole auprès de votre président, pour qu'il accepte notre collaboration à l'implantation de nouveaux réseaux avec la Province Antarctique.

Lorsqu'il se fut enfui, elle éclata d'un rire qui lui fit du bien. On lui apporta un message du haut commandement des Aiguilleurs. Le Maître Suprême Palaga, empêché, ne pourrait répondre à son invitation, mais son adjoint direct, le Grand Maître Yule, serait au rendez-vous.

CHAPITRE XXI

Avant de revenir vers le sas, Kurts voulut lui montrer quelque chose et il l'annonça d'une voix bizarre qui intrigua Lien Rag :

— C'est dans le cimetière. Tu n'as rien vu de spécial ?

— Tout est spécial dans ce charnier et cet amoncellement d'ordures. Que veux-tu dire ?

— Tu verras.

Ils retournèrent grâce au filin de Lien Rag, en prenant de très grandes précautions. Mais ils auraient dû contourner la sphère par le sud pour pouvoir éviter l'horreur. Ils s'y enfoncèrent non sans dégoût, essayant de rester indifférents, mais parfois le corps déchiqueté d'un nouveau-né les paralysait de pitié.

— C'est par là, dit Kurts en se frayant un passage parmi des morceaux de cadavres de toute origine, humaine, hybride ou animale, et Lien Rag le suivait difficilement.

— Regarde.

Tout d'abord il crut avoir affaire à un être inconnu doté d'une carapace, un peu comme une de ces tortues marines que l'on pêchait en certains endroits où la mer n'était pas recouverte par la banquise. Et puis il reconnut la matière de cette carapace.

— Un scaphandre, murmura-t-il.

— Un scaphandre implosé, dit Kurts en retournant le tout pour montrer l'inflorescence qui jaillissait d'une déchirure dans le dos de l'épaisse combinaison. Tout le corps du malheureux occupant avait été aspiré à l'extérieur et s'était congelé en un magma horrible.

— Je me demande comment cet accident a pu se produire, pour savoir si nous ne sommes pas à la merci d'une mort aussi atroce. Il est possible que certains scaphandres soient défectueux, non ? Il faudra les vérifier avec le plus grand soin.

Déjà, quand ils furent enfin sortis du cimetière flottant, ils se sentirent mieux. Kurts récupéra son filin et ils rentrèrent sans connaître d'autres ennuis.

Ils n'étaient pas déshabillés que Gus frappait déjà à la porte du sas. Il dut attendre que la pressurisation soit rétablie pour entrer.

— À quoi vous jouez, à me faire peur ? hurla-t-il. Ça fait deux heures que je panique.

— Du calme, dit Lien Rag. Le filin de Kurts s'était rompu mais il s'en était bien tiré et je pense qu'il a trouvé le sas de sortie et d'entrée des navettes. Il nous faut le situer sur le plan général de Bulb.

— Bulb commence à s'agiter, dit le cul-de-jatte. Il balbutie des syllabes sans suite sur l'écran qu'il affectionne. Pas de mots complets pour le moment, mais ça ne saurait tarder.

Les deux hommes allèrent se doucher tandis que Gus délivrait la chèvre-garou et son nourrisson. Elle gambada dans les couloirs tandis que Kurty riait aux éclats.

Comme la veille, ils se réunirent pour manger quelque chose et boire un verre.

— Si nous faisons apparaître le plan sur les écrans, Bulb va se douter de ce que nous manigançons. Il peut user de représailles. La pire serait de ralentir sa production d'électricité.

— Y a-t-il moyen de mettre en route un réseau indépendant qui puiserait directement dans le réacteur ? Nous ne sommes pas sûrs de la présence de ce dernier mais il serait logique qu'il existe. Les Ophiuchusiens ne pouvaient faire totalement confiance à cet animal qu'ils domestiquaient et traitaient durement.

— J'y ai réfléchi, dit Lien Rag sans répondre directement à Kurts, mais ces Ophiuchusiens étaient des obsédés des hybrides. Ils ont commencé avec Bulb, greffant dans son corps des appareils sophistiqués, utilisant sa vitalité, certes, mais aussi leur propre énergie, leur propre ordinateur tout en se servant aussi du cerveau organique qu'ils avaient sous la main, si j'ose dire. Ensuite ils ont imaginé les Roux, une race capable de résister au froid, puis ont fait des manipulations génétiques complètement ahurissantes.

— Pour moi ils ne maîtrisaient pas leurs appareils, et Bulb, qui sait, prenait plaisir à tout saboter, dit Gus.

— Pour les Roux, je ne suis pas tout à fait d'accord, dit Kurts.

J'en arrive à me demander si c'était vraiment, à l'origine, une race fabriquée...

Les deux autres attendirent la suite tout en buvant leur bière et grignotant leurs sandwiches.

— Ils ont utilisé des quantités de Bulbs pour en faire des engins géostationnaires autour de la Terre. Ils ont dépensé non seulement des sommes considérables...

— Rien ne prouve qu'ils avaient un système fiduciaire ou même monétaire sur leur planète, avança Lien Rag.

— D'accord, mais ils ont gaspillé des masses d'appareils, des années de travail, sacrifié des générations... Pour quoi faire ? Pour nous envoyer quelques représentants d'une race qui supportait le froid mais qui régressait mentalement très vite, sauf si, avant de connaître cette déchéance, les individus avaient eu le temps de procréer. Leurs rejetons, eux, avaient quelque chance d'être intelligents, pas eux. Moi je trouve ces efforts aberrants, inutiles, dispendieux et sans aucune justification morale. De plus, les colons d'Ophiuchus n'éprouvaient aucune pitié pour le sort des rescapés humains, essayant misérablement de s'organiser sur la vieille planète glacée.

— Nous nous sommes déjà posé la question, fit remarquer Gus, et nous n'avons jamais obtenu de réponse. Sauf pour l'Abominable Postulat.

— Justement. Nous avons peut-être mal interprété cet Abominable Postulat.

— Il a été édicté pour que l'expérience avec les Roux ne soit pas compromise, fit Lien Rag songeur, mais peut-être attendaient-ils autre chose de cette initiative. Par exemple que les Roux seraient beaucoup plus combatifs, essayeraient de dominer les rescapés terriens, or le Peuple du Froid s'est comporté différemment. Un peu comme le bon sauvage des philosophes de jadis.

— C'est bien ce que je dis, s'énerva Kurts. Pourquoi tant de matériel, d'énergie, de travail, pour un si piètre résultat ? Nous n'avons pas trouvé, dans les logiciels perdus et retrouvés chez les Trues, l'explication satisfaisante. Les Trues ont disparu sans nous avoir confié leurs secrets, ceux qu'ils se transmettaient oralement. Bal ne m'a jamais parlé des temps anciens...

Gus avala un dernier verre et retourna dans la salle des

contrôles. L'écran réservé à Bulb clignotait et parfois fulgurait une syllabe, un point d'interrogation.

— Curieux, dit Lien Rag. Vous savez ce que j'en arrive à imaginer ? Que le cerveau de Bulb est directement branché sur une console. Bulb ne peut parler mais il a appris à écrire notre langue. Enfin l'anglais... Ses émotions, ses souffrances, ses joies, il ne peut les exprimer qu'en lettres cathodiques. Et quand il n'est pas bien, quand il est encore sous le coup des analgésiques, il bredouille, ne sait plus très bien où il en est.

— Il faut qu'on examine les plans de ce satellite, fit Kurts. Que l'animal soit d'accord ou non. Lien Rag comme moi a vu dans quel état se trouvait la paroi extérieure du satellite. Il faut filer d'ici le plus vite possible.

CHAPITRE XXII

Depuis le début de la nuit précédente, le train présidentiel stationnait tout au bout du grand Viaduc, là où la dernière arche en voie de construction ne serait jamais terminée. Le Kid avait attendu l'aube tardive avant de descendre pour marcher sur la glace et atteindre le vide. À cet endroit la banquise était fragile, la glace de mauvaise qualité, l'océan étant réchauffé par des courants multiples et des remontées d'eau chaude venant du fond. Les équipes de travail étaient parties et il ne restait qu'un groupe de techniciens et un poste de garde pour empêcher les curieux, et surtout les pillards, de venir saccager le matériel abandonné.

Le Kid pouvait voir les faisceaux de capillaires encastrés dans l'arche où ne circulerait jamais le moindre liquide refroidissant. Toute une partie de l'ouvrage allait être totalement abandonnée à son destin, soit près de deux mille kilomètres, avec les branches latérales où heureusement aucun colon n'avait encore osé s'installer. Personne n'avait voulu des primes, du matériel offert gratuitement pour tenter de créer une entreprise, un poste de chasse ou de pêche, une exploitation des nodules entassés dans les fonds. Il devait se résoudre à l'admettre, deux mille kilomètres privés de réfrigération, en butte aux icebergs flottants, aux baleines énormes, aux différences de températures. Dans moins d'un mois, selon les ingénieurs, les premières arches céderaient. Il faudrait évacuer ces techniciens et ces policiers du bout du monde avant qu'ils ne soient coupés du reste de la Concession.

Mary Halan l'accompagnait sur sa demande. Il avait besoin d'une présence féminine pour vivre les derniers instants de son grand œuvre.

— Il faudra installer plusieurs barrages, murmura-t-il. Que les

colons en avant-poste ne cèdent pas à la panique un beau jour ou une nuit en réalisant qu'ils sont seuls à trois mille kilomètres de la capitale, et que plus à l'est il n'y a plus personne.

— C'est noté, voyageur président.

— Tout cela va bientôt disparaître. L'entretien était énorme et nécessitait des milliers d'hommes, d'acrobates, devrais-je dire. Et la dépense énergétique atteignait des niveaux incroyables. Je me suis toujours un peu masqué la vérité... Il aurait fallu non seulement toute la production des centrales de Titan, mais encore la moitié de celle fournie par les autres centrales à huile, pour poursuivre ce projet... Lady Yeuse a bien renoncé à son grand Tunnel...

Il alla serrer la main des policiers et de l'équipe technique, uniquement composée de volontaires richement payés. Il ne sut que leur dire. Il souhaitait en lui-même que ces gens-là puissent fuir avant que tout ne s'écroule et ne les isole.

— Peut-être qu'un jour..., fit l'ingénieur qui les dirigeait, un jeune au visage enfantin qui voulait certainement se faire valoir aux yeux de la belle secrétaire particulière.

— Non, dit sèchement le Kid. C'est fini. Il n'y aura jamais de liaison à travers la banquise du Pacifique, du moins pas sur ce parallèle.

L'ingénieur rougit et regarda ailleurs. Le Kid retourna vers son train. Il n'osait prendre le bras de Mary, craignant de ressembler à un vieil enfant accroché à sa mère ; il lui arrivait à peu près à la poitrine.

— Nous aurons l'électricité pour relancer Hot Station et tous les trains-usines, les aciéries mobiles, les ateliers, toutes les constructions ferroviaires et les fabriques de produits agro-alimentaires.

Il commanda du café une fois installé dans son compartiment-bureau et refusa de regarder par le hublot lorsque son convoi repartit vers l'ouest.

— C'est plus loin, qu'un jour, les ouvriers et les ingénieurs connurent une panique encore plus effrayante que la dernière. Le jour où le Soleil réapparut brutalement et brûla les rétines de la plupart de ces gens-là. Très vite tout se mit à fondre et les moteurs se bloquèrent car ils ne pouvaient tourner à si haute température. Leur huile trop fluide ne servait plus à rien et, les uns après les

autres, ils se bloquèrent. Lien Rag, vous avez dû entendre parler de Lien Rag ?

— Oui, voyageur président.

— Lien Rag se trouvait sur le Viaduc. C'est lui qui avait mis au point le procédé avec les capillaires pour consolider les arches. Du coup on a pu les faire d'une plus grande portée, économiser du temps et de l'argent. C'est un homme prodigieux.

— Vous en parlez au présent ?

— Je sais qu'il reviendra. Il y a seize ans qu'il a disparu mais je crois toujours en son retour et je ne suis pas le seul. Nous nous arrêterons chez les Harponneurs de la Guilde.

Les chasseurs de baleines disposaient de plusieurs installations sur les branches latérales. Des milliers de gens travaillaient pour eux et la chasse à la baleine était de plus en plus intensive. D'énormes trains de wagons-citernes attendaient l'exportation, mais les réseaux ne permettraient pas un trafic normal avant des mois.

— Il faut que je leur parle, que je les rassure. Si vous connaissez bien l'histoire de la Compagnie de la Banquise, vous devez avoir appris que les conflits internes, les guerres civiles sont toujours nés à cause des Harponneurs.

— Y compris la guerre contre les Panaméricains et la défaite de la flotte de Lady Diana.

— Ce sont des primitifs. Ils ont beau gagner des millions de calories, ils ne se civiliseront jamais. Si je pouvais me passer d'eux je le ferais sans hésiter, sans la moindre pitié. Je les hais. Ils sont tous très grands, très forts, et me considèrent de haut. Eux aussi me haïssent tout en méprisant mes jambes trop courtes. Mais jusqu'à présent j'ai toujours gagné. Vous n'aurez pas peur de m'accompagner à leur assemblée ?

— Je n'en sais rien.

L'assemblée générale avait lieu dans un immense train dont les wagons avaient trois étages. Sur le Viaduc, les gabarits les plus fous étaient autorisés, et les Harponneurs de la Guilde avaient spécialement fait construire des voitures d'une grandeur incroyable. Leurs wagons d'habitation étaient fastueux.

Mais autour de leur poste de chasse principal c'était la crasse, la pollution, le laisser-aller.

— Ils vivent comme des rois dans leurs pullmans, mais saccagent la nature sans le moindre remords. Regardez ces ossements qui attendent d'être une dernière fois bouillis, écrasés... Des milliers de baleines ont péri cette année...

Le Kid préférait les chasseurs de phoques et de morses qui l'avaient toujours soutenu et l'avaient aidé à vaincre la Guilde.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la tribune de l'immense compartiment fait de plusieurs wagons rassemblés, les gens attendaient depuis un quart d'heure. Rien que des hommes aux visages rudes, rouges, brûlés par le froid et par l'alcool. Leurs regards étaient rusés et méfiants. Ils se levèrent quand le Président Kid entra mais n'applaudirent pas. Mary, le cœur battant la chamade, était en coulisse, très inquiète.

— Je ne ferai pas un grand discours, lança le Kid de sa voix puissante qui surprenait tout le monde. Vous avez produit de l'huile et il faut la vendre. La Panaméricaine a de gros besoins. Elle va nous aider à doubler nos réseaux, en construira de nouveaux en direction de l'Antarctique. J'ai décidé d'accepter les propositions de sa présidente.

Ce fut la stupeur générale avant les premiers applaudissements puis les acclamations frénétiques.

CHAPITRE XXIII

Ce fut assez tard dans la nuit que Bulb commença de parler. Gus avait décidé de veiller tandis que ses deux camarades se reposaient en prévision des recherches du lendemain.

Vous m'avez trompé sous prétexte de calmer ma grande douleur. Vous n'avez pas cherché à me guérir mais à m'endormir pour aller dans les cryos voler les scaphandres et les appareils respiratoires. Je n'ai plus confiance en vous désormais et vous êtes mes ennemis. Vous avez profité de ma faiblesse pour découvrir un sas de sortie dans l'espace et deux d'entre vous sont allés marcher sur mon corps. Je sais que vous vous préparez à partir définitivement et cela je ne puis l'admettre car ma décrépitude ira alors très vite. Vous avez plus ou moins réparé mon organisme ces derniers temps et la plupart du temps j'en ai éprouvé un grand soulagement. Vos prédécesseurs, les Ophiuchusiens, m'ont tellement trafiqué que certains systèmes qui paraissent indépendants de ma nature me sont désormais indispensables, comme le système hydraulique, par exemple. J'avais, paraît-il, quelques ennuis avec l'organe qui permettait d'envoyer cette eau dans mon corps et ils ont greffé dessus des turbines qui paraissent indépendantes, mais si jamais elles tombent en panne j'en souffrirai gravement et j'en mourrai très vite. De même pour les gaines de ventilation. Jadis je possédais une organisation propre pour que ces deux éléments, l'eau et l'air produits dans mon corps, soient harmonieusement répartis dans toute ma masse organique, mais les Ophiuchusiens se sont méfiés de cette autonomie et m'ont forcé à me laisser greffer ce que vous connaissez bien. Des tuyauteries bizarres qui me gênent le plus souvent. C'étaient des gens cruels et, malgré vos tentatives pour nouer des relations

amicales avec moi, je sais que vous ne valez pas mieux et que pour rejoindre la Terre vous accepteriez de me sacrifier sans la moindre hésitation. Après vos récents succès, je sais ce que vous allez faire, rechercher ce que vous appelez les navettes et leur entrepôt ainsi que leur base de lancement et d'atterrissage. Ce sont également des éléments étrangers à mon corps mais qui néanmoins dépendent de ma volonté. Je vais mettre toute mon énergie à vous empêcher de réussir. Je ne veux pas que vous m'abandonniez.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Lien Rag et son cousin purent lire l'imprimante que Gus avait mise en route dès que le Bulb avait envoyé son message cathodique.

— Il est vraiment monté contre nous, dit Kurts, et nous devons prendre nos précautions. Pour bloquer l'accès de la soute aux navettes il va certainement détourner une partie de son énergie. Que faisons-nous, on utilise le K20 ou bien on se montre beaucoup plus ferme ?

— Comment ça plus ferme ? s'inquiéta Gus.

— Bulb souffre d'une sorte de cancer différent de la maladie humaine mais tout de même assez proche. Un cancer de son ossature, nous sommes bien d'accord là-dessus. Nous savons aussi que ses organes, je n'ose parler de glandes car nous ne savons rien de son anatomie, fabriquent spontanément des analgésiques. Nous savons tous que nous-mêmes sommes souvent calmés par la production de morphine d'origine hormonale. Il doit en être pareil chez lui.

— Si je te suis bien, au lieu de l'endormir tu proposes de rendre ses douleurs encore plus intolérables, de les multiplier par deux ?

— C'est dégueulasse, dit Gus aussi écœuré que son cousin.

— Je sais, mais l'avantage c'est que le Bulb ne réduira pas sa production de courant électrique, bien au contraire, alors qu'une fois endormi il baisse celle-ci de plus de soixante pour cent, et pour utiliser les navettes, je vous l'ai dit mais je le répète, il faudra certainement toute l'énergie disponible dans ce foutu merdier. C'est tout. Vos sentiments humanitaires sont très sympas, mais après seize ans de séjour forcé dans cet endroit pourri je n'en ai rien à foutre.

— Du calme, lança Gus. Lisez plutôt la suite du message du Bulb. Il y a des choses intéressantes.

Si vous acceptez de remettre votre départ, je suis prêt à vous livrer certains secrets qui semblent vous préoccuper. Je peux déjà vous confirmer que des dizaines et des dizaines de Bulbs ont payé de leur vie la folie de vos ancêtres ophiuchusiens. Je vous l'ai déjà expliqué, mais ce fut une véritable hécatombe et ce n'était pas uniquement pour envoyer quelques Roux sur Terre. En fait la vie sur Ophiuchus IV s'avérait impossible et finalement dangereuse. L'évolution y était d'une rapidité telle que les colons installés là-bas prirent peur au bout de quelques dizaines d'années et décidèrent d'abandonner leur conquête. Mais ils ne pouvaient retourner sur Terre. Celle-ci était recouverte par les glaces. Et d'après les savants, il faudrait des siècles pour que les poussières lunaires se dispersent. Du moins c'était ce que pensait un petit groupe de scientifiques qui, installé sur Ophiuchus, n'avait jamais eu l'occasion de faire des analyses sur place. Ils avaient établi leurs calculs d'après des observations lointaines, à des millions d'années-lumière et sur la foi de quelques images plus ou moins réussies. C'est alors qu'ils ont pensé domestiquer les Bulbs et en faire d'énormes satellites qui resteraient en orbite géostationnaire autour de la Terre en attendant que le Soleil réapparaisse. Dès lors ils consacrèrent tous leurs efforts, toute leur science, leurs techniques à mettre ce plan en pratique. Il leur fallait quitter Ophiuchus au plus vite.

Lien Rag releva la tête :

— D'accord, ils voulaient fuir cette planète, mais pourquoi l'Abominable Postulat ?

— Ce n'est pas précisé dans la suite de cette confession, dit Gus, et je crois que Bulb a trouvé un très vieux moyen pour retenir notre attention et retarder éventuellement nos projets de retour sur Terre.

— Que veux-tu dire ? fit son cousin.

— Bulb a inventé, ou réinventé, comme vous voudrez, le roman à épisodes. Il nous distillera chaque épisode et nous passionnera tellement que nous n'aurons plus envie de retrouver notre chère société ferroviaire.

Dans l'après-midi, ils finirent par obtenir un plan, tronqué mais un plan tout de même, de Sugar, et Kurts situa approximativement les soutes des navettes dans le dernier niveau dont ils n'avaient jamais trouvé l'accès.

— Bizarre que Bulb ait accepté de livrer ce plan, s'inquiéta Gus. C'est la preuve qu'il est absolument sûr de l'inviolabilité de ce niveau.

— On verra bien, dit Kurts. Même si on doit l'attaquer au chalumeau...

Puis, soudain, il ricana :

— Ce que craint Bulb, c'est autre chose. Cette résine qui s'écoule de ses furoncles dans le vide. Je vais aller en recueillir et j'en badigeonnerai le plafond, là où d'après mes calculs se trouvent les navettes.

Il les regarda avec un air de défi mais aucun des deux cousins n'osa soulever d'objections.

— Qui vient avec moi dans le sas de sortie pour assurer ma sécurité ? Il faut que je prenne un récipient spécial pour recueillir cette espèce de pus.

Lien Rag hocha la tête :

— Je vais venir. Je suppose que nous n'avons pas le choix des moyens.

— Non, ricana Kurts, c'est ça où l'éternité dans l'espace.

CHAPITRE XXIV

Le grand maître n'avait rien de rebutant et ne correspondait pas à l'image qu'on pouvait se faire d'un grand pont de la caste. Il était assez jeune, les yeux rieurs, la bouche sensuelle, et portait un uniforme très bien taillé. Il s'assit précautionneusement, plaça sa casquette sur ses genoux croisés et regarda Lady Yeuse franchement.

— Le Maître Suprême vous prie d'accepter ses plus vives excuses, mais les derniers événements en Australasienne et dans la Compagnie de la Banquise l'obligent à surveiller les travaux de déblaiement et la remise en état des aiguillages bien entendu.

— C'était, je vous le fais remarquer, une citation à comparaître délivrée par la cour suprême de la Compagnie. Elle est nominative et je ne vois pas ce que vous venez faire dans cette affaire.

Yule sourit :

— Je suis considéré comme une sorte de négociateur habile et je suis chargé d'arriver à une entente et un compromis.

Yeuse resta silencieuse. Elle préférait qu'il poursuive, se livre entièrement.

— Voyez-vous, nos différends sont ridicules et nous pourrions vivre dans l'harmonie comme du temps de Lady Diana.

— C'est-à-dire que si j'accepte que votre budget de fonctionnement, qui est de dix milliards, paraît-il, ne soit jamais remis en cause, tout ira bien ?

— C'est un chiffre très exagéré par nos ennemis...

— J'ai des renseignements précis qui me permettent de me faire une idée. Rien que pour Salt Station il vous faut un milliard. Je sais que la vie y est paradisiaque, mais tout de même... Je ne veux pas que les grands actionnaires de cette Compagnie continuent à

alimenter vos caisses. Vous savez pourquoi ? Pour réunir ces millions ils doivent en quelque sorte les voler sur le revenu général des voyageurs de cette Concession. Le gâteau n'est pas extensible. Il est comme il est, et si on prélève des milliards illicites, les gens modestes ne peuvent plus recevoir le minimum alimentaire, le minimum chauffage. Si votre budget était réduit de moitié seulement je pourrais tout de suite distribuer pour cinquante dollars annuels de chaleur et de nourriture, ce qui porterait le chauffage à dix-huit degrés et la ration à dix-sept cent cinquante calories. Ce serait un très grand progrès.

Yule perdait un peu de son sourire chaleureux.

— Je ne suis pas apte à négocier ce point. Je suis...

— Mais alors que faites-vous ici ? Je vais vous dire quelques petites choses qui vous intéresseront. D'abord la V^e flotte est en route pour Salt Station et je vous mets en garde. Pas question d'agir sur les aiguillages et l'électronique pour la retarder. Tout est prévu et au besoin les tours de contrôle seront investies.

Cette fois le grand maître accusa le coup et s'affaissa un peu dans son fauteuil.

— Je veux les comptes exacts de votre administration. En ce qui concerne la Panaméricaine, car pour les autres Compagnies ça ne me concerne pas.

Elle se leva et alla chercher une bouteille de vodka et deux verres, plus du concentré d'orange, prépara les boissons et en apporta une à ce jeune homme beau garçon qui l'accepta d'un air un peu ahuri :

— Vous savez, nous avons travaillé sur nos dossiers de façon très acharnée, et la mort horrible de Jeb Interson ne nous a pas retardés, bien au contraire. Quelques personnes ont pris peur mais la majorité s'est sentie défiée et a décidé qu'on irait jusqu'au bout. À votre santé.

Elle but et s'assit au coin de son bureau, croisa ses jambes nues. À la dernière minute elle avait décidé de le recevoir dans une robe très sexy pour le narguer.

— Nous ne sommes pour rien dans la mort accidentelle de Jeb Interson.

— Ce n'est pas un accident. Il est resté coincé près de trente minutes et avait commencé de cisailer son mollet avec un coupe-

ongles lorsqu'on lui a envoyé ce wagon de marchandises... C'est bien « la mort de l'Aiguilleur » telle que l'ont vécue Maliox et bien d'autres avant eux ?

— Nos ennemis ont repris une vieille méthode que nous condamnons, pour nous faire accuser.

— Bien sûr. Vous voyez que l'intimidation ne marche plus et vous essayez de nier toute responsabilité. Il y a autre chose, voyageur Yule, mais je vous en parlerai plus tard. Dans quelques heures la flotte va approcher de l'inlandsis et pourra forcer la vapeur... Les pièces sont armées et les lance-missiles prêts à fonctionner.

— Vous ne pouvez faire ça, fit-il, blême. Tous les Aiguilleurs du monde entier...

— Toutes les Compagnies attendent justement que je le fasse, car la plupart sont prêtes à intervenir sur leur propre Concession pour mettre un terme à vos activités occultes. Vous imaginez bien que j'ai pris mes précautions avec les présidents et les présidentes ?

— Vous... vous bluffez, murmura-t-il.

— Eh bien, on verra d'ici demain si je bluffe. Qu'alliez-vous me proposer, en fait ?

— Je dois rencontrer mes supérieurs.

— Vous bluffez... Votre supérieur direct c'est Palaga et il n'est pas en Panaméricaine venez-vous de me dire.

— Je peux entrer en communication avec lui.

— Tiens, vos radios fonctionnent mieux que les nôtres ? Je croyais qu'il n'y avait que les Néo-Catholiques pour communiquer si loin avec rapidité. Auriez-vous quelques secrets ?

— Nous avons des relais radio et téléphoniques, et en quelques heures un message important peut être acheminé à l'autre bout du monde... Je suis désolé mais je ne puis continuer cette conversation, fort intéressante par ailleurs, avant d'avoir pris contact avec...

— Je vous demande quelques instants encore. Je sais que vous avez hâte de donner l'alarme au sujet de la Flotte qui fonce vers Salt Station. Que feront vos amis, ordonneront-ils une évacuation ? Ce sera très difficile dans une Province où les forces de police, à l'exception de votre zone à circulation limitée, sont sous la responsabilité de la police ferroviaire de la Traction.

Yule s'était assis et gardait son sang-froid même si son sourire

avait disparu.

— Je sais comment Palaga se succède à lui-même. Nous avons cru qu'il était immortel mais c'était une erreur. Cette immortalité vous donnait une légende fantastique et vous faisait redouter de tout le monde, mais nous avons découvert qu'il existait des Palaga à différents âges de la vie. Et que si l'un disparaissait à trente ans par exemple, le prochain qui lui ressemblerait de façon incroyable aurait trente ans. Bien sûr, pour le dernier, le vieux Palaga qui était un vieillard cacochyme, il a bien fallu imaginer la comédie de la régénération... Et à Salt Station, c'est un homme mûr qui a remplacé votre pauvre vieillard mort depuis quelque temps... C'est le miracle des clones, n'est-ce pas ? Vous avez une belle technique pour les utiliser, une technique qui vient de loin, d'Ophiuchus, peut-être.

Elle se demandait si en prononçant ce mot interdit devant lui il n'allait pas en mourir comme cette Aiguilleuse que Jdrien avait connue, Nella.

CHAPITRE XXV

Ce fut une étrange récolte que celle de Kurts, dans l'espace. Lien Rag le voyait aller de furoncle en furoncle, recueillant la pâte épaisse qui s'en échappait, pâte qui ne gelait pas et qui s'écoulait avec une lenteur infinie. Son ami en remplissait des éprouvettes de verre, qu'il rebouchait avec soin avant de les placer dans un container spécial. Il évitait de toucher ce produit, sachant que le scaphandre n'y résisterait pas. Cette sanie attaquait tous les tissus organiques, et leur combinaison spatiale était très vulnérable.

Gus, dans la salle des contrôles, observait le travail du géant, partagé entre le dégoût, la culpabilité et l'espoir qu'ils réussiraient à atteindre la soute des navettes. Bulb était sorti de son inconscience mais n'avait pas renoué le dialogue, si l'on pouvait nommer ainsi les phrases cathodiques qui s'inscrivaient en lettres éphémères. Sans l'imprimante, sans les mémoires, que serait-il resté des bavardages du satellite ?

Goutte après goutte, armé d'une raclette spéciale, Kurts travaillait avec obstination. Le plus difficile était de faire couler ensuite cette pâte dans la grande éprouvette et il devait s'aider d'une spatule en verre. Il leur avait fallu sélectionner un verre d'origine minérale dans les laboratoires de S.A.S.

Au bout de deux heures, fatigué, il décida de retourner vers Lien Rag qui le hala doucement tandis qu'il flottait à cinquante centimètres de l'épithélium.

En définitive, il n'y avait dans les éprouvettes que quelques centimètres cubes de cette bave et ils se demandaient tous si cela suffirait.

— Ose-t-on ouvrir le container ? Quelle sera sa réaction par vingt degrés au-dessus de zéro ? demanda Kurts inquiet.

— J’y ai réfléchi, dit Gus. D’abord il nous faut construire un échafaudage dans la coursive qui se trouve en dessous des soutes. Nous travaillerons plus à l’aise. Nous devons également fabriquer des sortes de boucliers pour nous protéger quand nous enduirons le plafond de cette pâte.

— L’effet ne sera quand même pas immédiat, fit remarquer Lien Rag.

— Pourquoi pas ? rétorqua l’infirmier. Le mal est freiné par le froid spatial, au chaud il va peut-être se développer beaucoup plus vite.

— Et si c’était une maladie de l’espace ? Si ces furoncles n’avaient rien à voir avec l’espèce de cancer des os dont souffre Bulb ? Nous avons parlé d’ostéosarcomes sans trop savoir. L’animal souffre éventuellement de plusieurs maladies.

— Ou bien les unes sont les conséquences des autres, dit Kurts qui tenait le coffret à deux mains.

Ils construisirent l’échafaudage en matériaux composites où n’entrait aucun élément organique susceptible d’être rongé par l’étrange matière. Pour les boucliers, ils trouvèrent des plaques de verre qui leur permettraient de voir le plafond et l’œuvre du produit.

— Il nous faut des gants. En matière plastique spéciale.

— Nous pouvons tous nous gangrener, annonça Kurts, et périr en quelques jours.

— C’est toi qui as eu l’idée, fit remarquer Lien Rag. Nous ne pouvons plus reculer quel qu’en soit le prix.

— Et si nous essayions le chantage avec Bulb ? proposa Gus qui depuis le début répugnait à utiliser cette pâte dangereuse. Peut-être acceptera-t-il de négocier ?

— Que lui importe de souffrir un peu plus, un peu moins, dans l’état général où il se trouve. Il sait qu’il est perdu, que tôt ou tard les implosions se succéderont et que le système d’étanchéité sera à son tour attaqué jusqu’à ce que tout l’ensemble se disperse dans l’espace.

Pourtant, Gus tenait à son idée et ils finirent par adopter un compromis : ils allaient passer une couche légère de la résine et attendre les réactions de Bulb.

— Je suis sûr qu’il finira par envoyer un message. Il boude quelquefois, mais depuis qu’il a noué des relations électroniques

avec nous il ne peut rester silencieux trop longtemps.

Ce fut Kurts qui se porta volontaire pour badigeonner quelques centimètres du plafond. Lien Rag en avait raclé des parcelles qu'il avait ensuite analysées. C'était bien une matière organique, une protéine soufrée proche de la kératine.

— J'ouvre d'abord le coffret et j'observe la première réaction dans les tubes scellés.

— Ils peuvent t'exploser au visage, dit Lien Rag. Protège-toi derrière une plaque de verre.

Il fallut en fixer une verticalement. Puis Lien Rag redescendit de l'échafaudage, s'éloigna. Kurts utilisait de longues pinces manipulatrices.

— Oh ! là là ! ça bouillonne dur dans les tubes... C'est de couleur rose, alors que dans le vide ça me paraissait blanc... Je vais en déboucher une... Juste sous le plafond en espérant que les vapeurs seront déjà corrosives.

Lien Rag et Gus se tenaient à l'écart. Le cul-de-jatte était prêt à filer vers la salle des contrôles tout de suite après, au cas où Bulb aurait un message urgent à leur communiquer.

— J'y vais, cria Kurts.

Il y eut comme une explosion et une fumée épaisse s'éleva. Kurts, dans un réflexe qui lui sauva la vie, lâcha tout et bondit hors de l'échafaudage, courut vers ses deux amis. Malgré sa respiration haletante ils entendirent le sifflement étrange qui s'échappait du tube.

— Je crois qu'il vaudrait mieux filer plus loin, dit Lien Rag, et fermer la porte étanche de cette coursive.

— Nous n'aurons aucune vue sur le phénomène, cria Kurts.

Le nuage rose, épais, roulait le long du plafond et paraissait venir vers eux comme aspiré.

— Vous entendez maintenant que le sifflement a cessé ?

— On dirait qu'il pleut, murmura Gus.

Lien Rag regarda vers le sol et vit tomber des gouttes d'un rose plus soutenu, fumantes comme du métal brûlant.

— Le plafond est en train de fondre, dit-il. Mais je crois que nous ferions mieux de nous mettre rapidement à l'abri. Ces vapeurs doivent être d'une nocivité extraordinaire pour nos organismes.

— Tu as laissé le coffret là-bas ? demanda Gus.

— Que voulais-tu que j'en fasse, que je le ramène ?

— Et s'il y a des réactions en chaîne, murmura l'infirmier, c'est tout le satellite qui sera atteint. Ces portes étanches ne résisteront jamais...

— Dans cette course il y en a trois. Celle-ci sera peut-être détruite mais le produit ira bien en perdant de sa causticité.

Il leur fallait fuir et ils tirèrent la porte coulissante de son logement, la verrouillèrent soigneusement avec la vanne. De même pour les deux autres. Celle du milieu possédait un hublot en verre minéral et éventuellement ils pourraient venir voir régulièrement si le produit avait arrêté son expansion.

Gus avait filé vers la salle des contrôles mais n'avait pas dépassé le seuil de celle-ci. Horrifié, il lisait et relisait à voix haute ce qui s'inscrivait sur l'écran préféré de Bulb.

CHAPITRE XXVI

C'était la dernière soirée qu'ils passaient ensemble dans le palais de Jdrien. Dès le lendemain, Liensun et Ann Suba prendraient la direction du nord. Liensun avait, grâce à l'émetteur puissant de la locomotive, réussi à contacter Rooky. Les nouvelles étaient plutôt rassurantes. La colonie avait fait quelques progrès dans ses installations techniques et pour sauvegarder la rookery de manchots attaquée par des bandes de loups et qui, un temps, avait risqué de disparaître.

— Ce sont des garçons et des filles enthousiastes, disait-il, et nous allons encore progresser.

— Pour faire réapparaître le Soleil ? demanda Farnelle. Son ton dur, inhabituel chez elle, les intrigua tous.

— La dernière panique ne vous suffit donc pas ? Avez-vous vu ces trains remplis de cadavres, tous ces gens morts de faim et de froid ? Si la banquise commence à fondre, ce sera bien pire et vous le savez. Dès que la lumière augmentera d'intensité et que le thermomètre remontera à toute vitesse, ils vont tous vouloir fuir une nouvelle fois mais combien réussiront à sauver leur peau ?

Ann Suba, qui avait traversé la partie nord-est de l'Australasienne, ne pouvait lui donner tort. Elle avait vu elle aussi les trains abandonnés comme des épaves avec leurs cargaisons de morts, tous ces réfugiés qui attendaient dans les stations.

— Là-bas dans Rooky nous avons une autre philosophie sur cette course au Soleil. Nous pensons qu'elle ne peut se faire sans avoir pris toutes les précautions humanitaires.

Ann Suba connaissait le refrain de cette chanson idéaliste que le garçon entonnait souvent. Elle pensait à autre chose, à cette fille Zabel avec laquelle vivait Liensun. Qu'irait-elle faire là-bas dans

cette colonie du bout du monde, avec des gens beaucoup plus jeunes qu'elle ? On la confinerait dans quelques travaux scientifiques, on la considérerait comme une sorte de grand-mère avant l'âge.

Elle avait quitté les Échafaudages pour une illusion. Dans ses rêves, Liensun avait toutes les qualités et donnait à son désir amoureux des proportions exagérées. Quand elle le voyait en face d'elle, sa lucidité habituelle reprenait le dessus.

— La philosophie, la philosophie, grognait Farnelle, ne tiendra guère quand l'expérience vous échappera. Vous allez vous attaquer à des forces dont vous n'avez pas mesuré la puissance et, je vous le répète, elles vous dévoreront.

— Nous programmerons le réchauffement sur une génération... Nous apprendrons à maîtriser les strates de poussières, à empêcher qu'elles ne se réduisent trop vite. Nous pensons même pouvoir éventuellement voiler à nouveau le Soleil si jamais tout allait trop vite, nous échappait, comme vous le dites.

Ann Suba trouvait qu'il allait trop loin, qu'il faudrait des années pour mettre au point ce genre de techniques et que Charlster, là-bas dans sa falaise du Tibet, n'aurait pas la patience d'attendre. Il finirait par renoncer à ses promesses de ne rien précipiter et, un jour, trouverait le moyen, à l'aide de son puissant laser, de détruire le fameux satellite.

— Nous prendrons l'express, disait Liensun. Nous devons aller jusqu'au terminus et marcher sur la banquise, attendre la nuit pour que le *Ma Ker* vienne nous chercher sans être vu.

Farnelle se tourna vers Ann Suba :

— Vous allez aussi là-bas ?

— Non, s'entendit-elle dire.

Il y eut un silence général et Liensun, qui n'avait pas suivi l'échange entre les deux femmes, parut déconcerté.

— Qu'y a-t-il ?

— Je viens de répondre à une question de Farnelle, dit tranquillement Ann. Elle me demandait si j'allais avec toi et j'ai répondu que non.

Liensun changea de visage, prit un air si penaud qu'elle eut un sourire affectueusement ironique.

— Mais, fit-il d'une voix triste, tu as quitté les Échafaudages pour me rejoindre, non ? Pour participer à la vie de la colonie.

— Je croyais que ces choses-là m'intéressaient encore, mais en définitive je suis lasse et je n'irai ni chez toi ni aux Échafaudages.

— Mais que vas-tu faire ?

— Je l'ignore. J'irai présenter ma candidature dans un laboratoire... Je tâcherai de faire oublier mon passé de Rénovatrice.

— Tu veux dire que tu renoncerais à ton idéal ?

— Peut-être. Je ne sais pas encore, mais ce dont je suis persuadée c'est que Farnelle a raison. Il y a eu suffisamment de morts au cours de cette folie, de cette psychose. Je ne voudrais pas être à l'origine d'une autre panique qui provoquerait une hécatombe sans précédent...

— Le monde ne peut continuer à vivre ainsi, insista Liensun maladroitement, et tu en étais hautement persuadée.

Elle souriait, regardait Jdrien qui discutait à voix basse avec Jael, la demi-sœur de Liensun. Cette jeune femme lui plaisait beaucoup par sa modération.

— Jael, toi tu vas bien venir avec moi ? Nous avons besoin d'une spécialiste de ton genre pour installer des serres, produire nos aliments ?

Jael le regarda :

— Je n'irai pas là-bas. Je ne suis pas rénovatrice et, comme Farnelle et Ann Suba, ces milliers de morts récents m'indignent. Je ne ferai jamais partie des tiens, Liensun. Je t'aime bien, j'ai été heureuse de te revoir, mais ne me demande pas ça.

Il paraissait consterné, avait la tête d'un petit garçon que l'on a puni. Tous se sentaient mal à l'aise et le silence persistait.

— J'ai... j'ai quitté la colonie pour partir à ta recherche, dit-il. Quand j'ai su que le Kid faisait arrêter les Rénovateurs et que toi-même avait été déportée, j'ai décidé que je devais te porter secours.

— J'en aurais fait autant si j'avais appris que tu étais en danger, répondit-elle. Nous sommes frère et sœur et nous nous entraïdons. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi, mais c'est non, je n'irai pas là-bas vivre dans cette rookery.

— Mais c'est très confortable, autant qu'à Hot Station.

Il ricana :

— Surtout qu'à Hot Station c'est la pagaille monstre. Tu vas vivre là-bas dans la précarité, sans chauffage, sans nourriture, à travailler comme une esclave pour la plus grande gloire du

Président Kid et de sa Compagnie.

— Qui te dit que je vais revenir à Hot Station ? Jdrien m'a demandé de rester quelque temps auprès de lui et j'ai accepté.

Seule Farnelle sourit. Elle s'était doutée qu'entre Jael et Jdrien s'était rapidement établie une certaine complicité. Malgré sa douleur, ou peut-être à cause d'elle, le Messie des Roux avait su apprécier le calme et la douceur de la jeune femme.

— Vous êtes des cachottiers, fit Liensun avec une sorte de désespoir. Toi aussi, Ann, tu restes ici ?

— Je ne sais pas encore ce que je vais faire mais je vais certainement partir.

Farnelle se pencha vers elle :

— Pourquoi ne pas venir avec moi à Cargo *Princess* ? Ce n'est pas le paradis mais vous aurez le temps de réfléchir sur votre avenir.

CHAPITRE XXVII

Kurts et Lien Rag l'avaient rejoint et fixaient eux aussi l'écran avec effroi, n'osant pas aller plus loin.

Cette résine que vous avez introduite dans mon organisme est une lèpre qui me dévorera, vous dévorera très rapidement. Ce parasite qui se présente comme une boule blanche est le vecteur, et jusqu'à présent j'avais réussi à maintenir ses excrétions au-dehors, sur ma peau. Les implosions mêmes ne lui permettaient pas de pénétrer en moi, mais vous, vous y êtes parvenus. Cette lèpre a déjà rongé une bonne partie du plafond de la soute aux navettes et l'un d'elles va bientôt passer au travers, puisqu'il est ajouré désormais comme une dentelle. La seule chose que craigne cette lèpre, c'est l'eau. Si vous noyez la cursive vous avez quelque chance d'arrêter sa prolifération, mais il faut faire vite car les gouttes tombées du plafond attaquent le plancher et, en dessous, se trouvent des éléments vitaux.

Gus se retourna vers eux, leva ses yeux furieux vers leur visage.

— Qui avait raison ? Il fallait d'abord le menacer de cette lèpre avant de l'utiliser. Mais parce que je suis handicapé avec mes amputations vous avez parfois tendance à croire que mon cerveau et mon bon sens le sont également.

— Je t'en prie, dit Lien Rag, il fallait faire vite.

— Il faut noyer la cursive, dit Kurts.

Gus haussa les épaules :

— Tu as calculé la quantité d'eau nécessaire ? Le nombre de mètres cubes que nous devons pomper ?

— La réserve est grande, dit l'ex-pirate, et dans les tuyaux hydrauliques il doit en circuler pas mal.

— Pas autant que tu crois, si tu fais tes comptes.

— On peut essayer de l'envoyer sous pression au lieu de noyer la corsive. Il faut une bonne pompe et des tuyaux flexibles. Un équipement qui permette d'accéder aux endroits les plus dangereux.

— Et les navettes, vous y pensez ? Si jamais elles étaient atteintes ?

Lien Rag se pencha vers son cousin :

— Souviens-toi quand nous étions ensemble au Gouffre aux Garous. Tu m'attendais à la surface tandis que j'allais explorer cet endroit. Quand je suis remonté au bout de quelques jours, j'ai rapporté un morceau de céramique spéciale. Les navettes sont construites dans ce type de matière.

— Oui, mais le sol va s'effondrer et elles vont basculer. Nous ne pourrons plus les utiliser.

Ils travaillèrent des heures avant de pouvoir utiliser une sorte de canon à eau qui faisait partie de l'appareillage de sécurité. Sauf qu'il envoyait à l'origine de la neige carbonique et qu'ils avaient dû modifier son fonctionnement. Kurts avait fabriqué une sorte de bouclier sur roulettes, l'avait façonné au chalumeau dans une plaque de verre minéral derrière lequel se protégerait celui qui manierait le canon à eau.

Il fallait un aide pour ouvrir les portes et ce fut Kurts qui s'en chargea. Ils constatèrent que toutes étaient intactes, mais que la dernière était en partie rongée de l'autre côté. Kurts eut un mal fou à la faire coulisser dans son logement et sans attendre Lien Rag mit son canon à eau en route. Les vapeurs roses roulaient à moins d'un mètre. Son ami n'eut que le temps de se réfugier derrière le bouclier.

L'eau sous pression était vraiment un antidote remarquable. Déjà les vapeurs corrosives disparaissaient sous le puissant jet et toutes les parties atteintes, recouvertes de cette résine rose, étaient profondément décapées dès que l'eau sous pression les atteignait.

— Attention, le sol est percé, il peut s'effondrer.

Les vapeurs se dissipant, ils purent découvrir une partie du désastre : un objet oblong était partiellement encastré dans le plafond.

— Le cul d'une navette ! hurla Kurts.

Pendant de longues minutes le canon à eau vint frapper chaque cloison, le plafond, le sol, systématiquement, Lien Rag veillant à ce que pas un centimètre carré ne soit oublié. Sous la puissance du jet,

le sol, déjà bien dégradé, partait en morceaux et même par plaques entières, découvrait les membrures en kératine, le plafond inférieur.

— La navette ! hurla Kurts.

Lien Rag leva les yeux et recula instinctivement, car le véhicule spatial glissait lentement dans l'échancrure, la lèpre ayant sérieusement atteint le sol de la soute.

— Pourvu qu'elle ne tombe pas trop lourdement et ne passe pas à travers le plancher jusqu'au niveau inférieur. Il y a des organes délicats, des transformateurs de courant, des circuits intégrés de commande.

Lien Rag réduisit la puissance du jet. L'eau s'évacuait soit par les trous provoqués par la lèpre, soit était aspirée par le système hydraulique, recyclée dans des filtres.

— Tu crois que les composants de la lèpre, je n'ose pas parler de bacilles, seront éliminés ? S'ils devaient contaminer tout le système hydraulique ?

— Puisqu'ils sont tués par l'eau, commença Lien Rag, je ne vois pas comment ils pourraient garder une grande nocivité...

— Je parle des débris organiques dans lesquels le mal peut survivre.

Brusquement le canon à eau crachota puis s'arrêta. Le moteur continuait à tourner mais il n'y avait plus d'eau en réserve.

— Il faut attendre maintenant, tout boucler. D'ici quelques heures, si la prolifération continue, nous recommencerons, mais le recyclage de l'eau doit s'effectuer, sinon c'est le Bulb tout entier qui en pâtira.

Ils refermèrent les portes étanches et se retrouvèrent tous dans la cuisine communautaire.

— Inutile de vous dire que Bulb a débité des centaines de mots qui représentent dans les sept mètres d'imprimé. Je n'ai pas jugé utile de vous les apporter. Il n'y a qu'insultes, jérémiades, menaces et prophéties inquiétantes. D'après lui d'ici une semaine tout sera fini.

— Et alors ! s'emporta Kurts. Prolifération ou pas, nous atteindrons la soute des navettes et nous arriverons à quitter cette saloperie de satellite...

— Tu sais conduire une navette ? demanda Lien Rag en dosant sa quantité d'alcool dans un ersatz de jus de fruit au goût

indéterminé ; c'était sucré surtout.

— Non, mais j'apprendrai vite.

— Nous pensons qu'elles sont automatiques, qu'elles glissent sur un double rail de lumière cohérente produite par un laser ou un procédé équivalent. Pour obtenir ces deux rails de lumière cohérente, longs de trois ou quatre fois la distance apparente de notre satellite à la Terre, il faudra une somme d'énergie incroyable. De quoi vider durant quelques heures toutes les réserves du satellite et paralyser tous les organes vitaux.

— Nous avons vécu ici seize ans et nous n'avons jamais eu l'impression que le satellite souffrait beaucoup de ce trafic qui, je te le rappelle, mon cher Lien Rag, n'a dû jamais cesser.

— Bulb était en meilleur état et les appareils humains également. Désormais tout est en dérangement. La dégradation est arrivée rapidement, mais c'est la même chose dans un corps humain ou animal de notre planète. Pendant des années, des mois, c'est imperceptible, et puis en quinze jours tout se dégingue. Ici c'est depuis que Gus est arrivé, je suppose, que ça va très mal... Non qu'il en soit responsable, mais il a débarqué alors que le processus final venait de commencer... Et je me demande si depuis qu'il est là le trafic a vraiment continué.

Kurts maugréa dans sa barbe qu'il ne rasait plus depuis quelques jours et qui lui donnait une apparence de grand ours dangereux :

— Ne croyez pas que les rails vont directement de Concrete Station à ce satellite. Ils forment une spirale autour de la planète pour éviter la surchauffe de la paroi extérieure de la navette. Pour échapper à l'attraction et glisser sur les couches de l'atmosphère, il y a bien trois spires.

Depuis le début de cette conversation, Gus écoutait avec attention sans oser intervenir. Il lui semblait que les deux hommes oubliaient un élément très important et, lorsque Lien Rag s'arrêta pour boire, il racla sa gorge et commença d'une voix timide :

— Je n'y connais rien en voyage dans l'espace, mais pour les deux rails lumineux il me semble que vos souvenirs vous trahissent, ce qui est normal après seize ans passés ici et les périodes d'amnésie que vous avez traversées.

— Il est délicat, ton cousin, ricana Kurts. Il n'ose pas nous jeter

à la figure que nous étions devenus complètement fous, oui.

— Vous étiez dans un état dépressif... Ce que je veux dire, c'est qu'au départ sur Terre il y a Concrete Station.

— Ce n'est pas le seul terminus, dit Lien Rag, et au Canada, tu sais bien que nous en avons découvert un autre, comme le Gouffre aux Garous en était un troisième avant la catastrophe qui l'a détruit.

— Une catastrophe nucléaire, murmura Gus.

— Oui, et alors ?

— Il y avait un réacteur pour fournir de la puissance aux navettes. L'une d'elles l'a percuté et si sérieusement endommagé qu'il a surchauffé et que le cœur s'est enfoncé dans la glace et même au-delà. Tu le sais bien puisque tu es descendu seul dans une expédition assez dangereuse.

— Un de tes fils a également disparu dans cet abîme, murmura Lien Rag.

— Je ne me souviens pas de cette partie de mon passé ou bien je l'ai occultée, dit le cul-de-jatte. Mais à Concrete Station il y a un gros réacteur qui se refroidit dans une mer intérieure dont les eaux réchauffées permettent la prolifération de certaines espèces... J'ai vu cette mer, elle est immense, et pour que sa température soit si élevée il faut que le réacteur soit énorme.

— Ce qui veut dire ? s'impatienta Kurts.

— Que les deux rails de lumière cohérente sont surtout produits par Concrete Station et non par le satellite. Ce qui explique que l'électricité disponible ici n'est qu'en partie utilisée pour ce trafic. Et que nous avons nos chances de pouvoir retourner sur Terre si le réacteur terrien fonctionne.

— Pourquoi le trafic semble avoir cessé ? Pourquoi les animaux, les Roux s'entassaient dans les couveuses et sont ensuite rejetés dans l'espace ou envoyés dans les bas-fonds de Bulb ? Si les navettes continuaient leurs allées et venues, nous n'aurions pas vu autant de loupés, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

— Tu crois que Concrete Station ne fonctionne plus ? demanda Gus d'une voix tremblante.

— Pourquoi pas ? Si le refroidissement s'est mal effectué. Le réchauffement de la mer venait peut-être d'un mauvais fonctionnement du réacteur ?

— Il m'a semblé, quand je suis parti, que tout allait bien... Mais

alors, le réacteur ?

— Il est en train de faire bouillir la mer intérieure et peut-être s'est-il enfoncé dans les profondeurs et essaye-t-il de gagner le centre de la Terre...

— Arrêtez, fit Lien Rag excédé. Ça sert à quoi tant que nous n'avons pas essayé d'utiliser les navettes ? C'est à partir de demain que nous verrons si nous pouvons, oui ou non, embarquer. Je pense que d'ici on doit pouvoir envoyer un signal vers Concrete Station, signal qui excitera le laser produisant ces deux rayons qu'on appelle à tort des rails.

CHAPITRE XXVIII

Très vite, les médias annoncèrent qu'un traité d'assistance technique allait être signé entre la Panaméricaine et la Compagnie de la Banquise. Cette dernière fournirait de l'huile trente pour cent moins chère en échange de l'installation de nouveaux réseaux dans la région de la Province Antarctique. Ces réseaux, de conception révolutionnaire, seraient entièrement automatisés et ne dépendraient plus que d'un seul dispatching confié aux ingénieurs de la Traction.

Ce fut l'événement de la semaine, autant économique que politique. On trouva que la présidente Yeuse avait très bien manœuvré puisque d'un seul coup l'huile de baleines allait à nouveau affluer. C'était une question de semaines. Les spéculateurs, certainement des petites Compagnies comme la Oil Company et la Silo Company, bouleversèrent aussitôt leurs tactiques et se hâtèrent de vendre sur le marché intercompagnies d'importantes quantités d'huile. Si bien qu'en Panaméricaine les prix aussi commencèrent à baisser et que les détaillants qui avaient stocké se mirent à vendre normalement leurs produits, y compris les plus essentiels, comme la farine et les protéines végétales et animales.

L'événement était aussi politique, car les Aiguilleurs se trouvaient pour la première fois oubliés dans l'installation d'un réseau, et la Traction, promue à une nouvelle tâche, en retirait une grande fierté et acclamait Lady Yeuse dans les entrepôts. Le moral des voyageurs remonta en flèche.

Le grand maître Yule demanda à être reçu mais Lady Yeuse lui fit répondre qu'elle ne s'entretiendrait qu'avec le Maître Suprême Palaga. La V^e flotte approchait de Salt Station et chacun allait répétant que la cité sacrée des Aiguilleurs allait être détruite de fond

en comble.

Floa Sadon, la présidente de la Transeuropéenne, lui envoya un télex pour lui annoncer qu'elle faisait effectuer, par ses services comptables, une enquête sur les revenus réels de la caste et qu'elle avait déjà découvert que de gros actionnaires payaient chaque mois aux Aiguilleurs des sommes élevées. Elle venait de décider la confiscation de ces millions de dollars qui iraient à un fonds d'investissement pour la reconstruction de l'économie. C'était un autre sale coup pour les Aiguilleurs, encore mieux implantés en Transeuropéenne que dans la Panaméricaine.

Pilz, son adjoint aux communications médiatiques, reparut après deux jours d'absence. Il avait prétendu être malade mais il avait attendu pour savoir qui l'emporterait. Il devait estimer que Lady Yeuse avait quelques chances puisque un matin il frappa à son bureau. Elle le reçut comme s'il l'avait quittée la veille. Il était tout de même fébrile, visiblement inquiet et osa même avouer qu'il attendait une réaction terrible de la caste.

— Ils voudront créer l'événement, ils sont capables de tout pour démontrer combien leur rôle est primordial.

— Que voulez-vous dire ?

— Certaines Provinces sont actuellement dirigées par les gens de la Traction, y compris ce qui concerne la signalisation, les aiguillages et la régulation électronique. Imaginez qu'ils s'attaquent à l'une de ces Provinces et provoquent un déraillement tel que les victimes se comptent par centaines ? L'opinion publique risque d'être indignée contre eux mais aussi de vous accuser d'être allée trop loin.

— Pilz, regardez-moi.

Il frissonna et supporta mal le regard de sa présidente.

— Pilz, ce n'est pas une idée qui vous est venue comme ça. Vous manquez terriblement d'imagination... C'est une menace indirecte de la part de la caste, n'est-ce pas ?

L'adjoint aux communications médiatiques hocha la tête, très ému.

— Oui, voyageuse présidente... J'ai eu dans le passé quelques contacts avec la caste... Enfin exactement ma famille... Mon père connaissait très bien certains maîtres et grands maîtres...

Pilz était le rejeton d'un très gros actionnaire de la Compagnie

et devait sa place à cette situation paternelle, mais Yeuse après avoir fait mine de le chasser l'avait gardé à ce poste, escomptant son entière fidélité.

— Ne tournez pas autour du pot.

— Ils le feront, voyageuse Yeuse, ils le feront et ce sera un carnage épouvantable. Les gens de la Traction en seront disqualifiés pour des années et vous ne pourrez plus les utiliser comme vous le faites. Il faut accepter de négocier.

— Je ne veux plus de ce Yule. J'exige que Palaga, enfin celui qui désormais porte ce nom, vienne ici, que nous discussions, je ne veux plus d'intermédiaire. Et ce n'est pas à vous, Pilz, de me rapporter ce que ces voyous exigent.

— Des dizaines de milliers de morts peut-être... Ils choisiront un site industriel où les trains-usines sont nombreux... Imaginez ce que produira la mort de milliers de pauvres diables, de prolétaires, d'ouvriers intérimaires...

Elle détourna les yeux pour ne plus le voir, sinon à voir sa tête de Judas, elle risquait de perdre son calme. Elle dut reconnaître qu'il avait raison et, sans tourner la tête vers lui, demanda :

— Quelles conditions ?

— Que la V^e flotte n'aille pas jusqu'à Salt Station. Palaga vous enverra un autre interlocuteur.

CHAPITRE XXIX

Très vite, Ann Suba se rendit compte que la Locomotive-dieu se dirigeait vers l'est, alors que d'après Farnelle, Cargo *Princess* se serait situé dans le sud-est. Depuis deux jours elles roulaient à grande vitesse sur des réseaux secondaires à peine déblayés. Le plus difficile avait été de sortir des alentours de la Compagnie de la Banquise. Sur des centaines de kilomètres, les trains épaves limitaient le trafic et l'apparition de la locomotive géante n'arrangeait rien, bien au contraire, avec tous ces gens recueillis ou curieux qui se pressaient pour la contempler dans les ralentissements ou sur les quais des stations. Puis, peu à peu, les encombrements s'étaient faits plus rares. Ann n'avait jamais imaginé que la machine fût aussi luxueuse à l'intérieur. Sa chambre, on ne parlait plus de compartiment ou de cabine, était immense, avec une salle de bains merveilleuse. La nourriture était délicate, les distractions nombreuses grâce aux circuits de télévision et à l'importante bibliothèque qui contenait des ouvrages d'autrefois que la physicienne n'aurait jamais eu l'occasion de pouvoir lire. Elle faillit tout oublier, jusqu'à leur destination première, cette petite Concession misérable où Farnelle possédait l'épave d'un ancien caboteur.

— Nous allons à Concrete Station, répondit Farnelle à sa question.

— Mais pourquoi l'avez-vous caché aux autres ?

— J'ai craint que Liensun ne veuille nous accompagner. Et j'ai promis à Yeuse de garder le secret de cette cité mythique construite au milieu d'une mer intérieure immense et inconnue. Je n'y suis jamais allée moi-même mais la machine sait, elle, comment atteindre cet endroit.

— Mais pourquoi ?

— Nous y laisserons la locomotive. Nous trouverons là-bas une chaloupe confortable que Yeuse avait abandonnée pour Gus, pour qu'il ait un moyen de transport si, par hasard, il revenait de ce fabuleux voyage dans l'espace, chose que je n'arrive pas à imaginer. Pour moi le ciel, oui, là au-dessus de nous, c'est une sorte de croûte solide infranchissable, et quand vous parlez de couches superposées de poussières lunaires je n'y crois pas. Veuillez m'en excuser.

— Vous abandonnerez la Locomotive-dieu là-bas ? Pour Gus ?

— Gus, Lien Rag et Kurts, l'ex-pirate, le véritable propriétaire de cette chose merveilleuse, presque humaine. Savez-vous que je communique par la pensée avec elle ? Que je ne l'ai pas programmée pour se diriger vers Concrete Station et qu'elle a tout de même affiché notre schéma de route ?

Ann n'osa rien dire mais pensa que l'enthousiasme de sa compagne pour la machine versait dans l'irrationnel et l'onirisme.

— Vous me croyez folle ? Je vous jure que je suis pour ainsi dire en symbiose avec elle.

— Comme les Hommes-Jonas avec les baleines ?

— Je ne connais pas les Hommes-Jonas, mais c'est un peu ça. À la pensée de l'abandonner je suis triste à mourir, mais je ne puis continuer ainsi. J'ai peur qu'ils n'imaginent un traquenard tel qu'elle ne pourrait leur échapper.

— Qui ça « ils » ?

— Les Aiguilleurs, les rapaces, toutes les Compagnies qui voudraient bien posséder les secrets techniques et électroniques de la machine. Un engin capable de snober les aiguillages, les voies lentes et prioritaires, les dispatchings, les mémoires de tous les ordinateurs sans oublier le système de régulation et de signalisation, c'est époustouflant. Et elle y parvient comme ça, parce que c'est désormais dans ses gènes...

— Seuls les humains et tout ce qui vit possèdent des gènes, ne put s'empêcher de dire Ann Suba, choquée.

— La machine aussi, des gènes différents mais similaires en même temps.

— Elle n'est que métal, plastique, aménagements luxueux, réacteur nucléaire, composants électroniques et pas autre chose, voyons.

Le voyage dura deux jours de plus car la Locomotive-dieu dut faire un grand détour par le sud, sur le Réseau du 40^e, pour éviter des endroits suspects où des fidèles, mais aussi des ennemis, la guettaient. Un groupe de fanatiques s'étaient associés pour fonder une radio et informer leur dieu des dangers qui le menaçaient. Ils étaient prêts à mourir pour lui. Ils dénonçaient une bande sérieusement organisée qui voulait s'emparer de la locomotive pour la revendre à celui qui payerait le prix fort.

Sur le Réseau du 40^e, la locomotive fonçait à travers la multitude des voiliers du rail, voiliers marchands ou de forbans qui couraient à parfois quarante nœuds sous un vent puissant. Ann n'avait jamais vu ces bâtiments extraordinaires, toutes voiles déployées, qui utilisaient l'un des rares réseaux où ils soient autorisés à rouler.

— Ce doit être merveilleux d'avancer en silence avec le seul bruit du vent dans les voiles et les craquements de la mâture. J'ai lu de vieux romans de flibusterie qui racontaient les bonheurs de cette navigation.

— Ça ne vaut pas la locomotive, dit Farnelle un peu dépitée par tant d'enthousiasme pour de vieilles épaves en bois qui encombraient les rails.

Ensuite elles prirent des tout petits réseaux à peine fréquentés, traversèrent des stations misérables enfouies dans les congères, la plupart paraissant abandonnées.

— Ne vous y fiez pas. Arrêtez-vous et une dizaine de traîne-wagons vous tombent dessus.

Le soir, Farnelle put annoncer, d'après le tableau lumineux de marche, qu'elles seraient rendues au petit matin.

CHAPITRE XXX

Espérant être protégés par leur scaphandre, Lien Rag et Kurts approchèrent de la navette, coincée entre le plafond déchiqueté par la lèpre spatiale et le sol en dentelle de la cursive. Ils sentaient ce même sol céder sous leurs pas et échangeaient des regards inquiets, longeaient les parois où existaient des poutrelles de soutien.

— C'est bien une sorte de céramique vitrifiée, dit Kurts.

L'appareil était identique à celui qui, depuis Concrete Station, les avait emportés jusqu'au satellite.

— Tu te souviens, nous parlions de loco-missile, pas de navette, rappela Lien Rag. Nous cherchions des bogies, la machine, et nous ne trouvions rien.

Kurts, avec une barre de fer, agrandissait la brèche du plafond en souhaitant que la navette ne bascule pas au cours de cette opération. Quand il jugea l'espace suffisant, il fit la courte échelle à Lien Rag qui se hissa dans la soute.

Le silence qui suivit impressionna Kurts. Des débris corrodés par la lèpre ne cessaient de tomber mollement et il essayait machinalement son scaphandre de son gros gant.

— Il y a engorgement de navettes, cria Lien Rag. J'en compte six avec celle qui a basculé.

— Aide-moi, répondit Kurts.

À son tour il découvrit la soute, très grande mais aussi très basse de plafond. Il eut l'impression d'un fouillis, comme si ces vaisseaux spatiaux avaient été emmagasinés en grande hâte.

— Le sas de sortie est là, dit Lien Rag en montrant les vérins énormes qui provoquaient le mouvement de la porte de haut en bas.

— Pas de rails lumineux.

— Tout était automatique, d'après nos longues observations, dit

Kurts. Nous avons passé des jours et des jours à étudier le trafic et le fonctionnement de ces engins...

— Si je t'avouais que mes souvenirs sont inexistants après cette longue captivité et ces pertes de mémoire, cette régression mentale et physique qui m'a transformé en une sorte de bête stupide... J'ai l'impression d'avoir rêvé, de m'être embarqué dans un de ces trucs-là sans avoir vraiment réfléchi.

Ils s'immobilisèrent devant la navette la plus proche du panneau de sortie et dont l'accès était ouvert. Kurts se glissa sur un siège, regarda la console avec inquiétude :

— Combien de temps nous faudra-t-il pour maîtriser tout ça ?

— La place est réduite, dit Lien Rag. Nous devons nous tasser pour nous loger les cinq.

Kurts ferma les yeux.

— Je ne veux pas entendre parler de Gueule-Plate. Il y a bien assez de Garous en liberté sur notre Terre sans qu'on en apporte un de plus.

— Ton fils a besoin de son lait et s'est attaché à elle.

— Tu parles, elle s'en fout comme de ses puces.

Ils avaient découvert que la chèvre-garou avait des puces, effectivement. Ils l'avaient difficilement maîtrisée pour lui faire prendre un bain dans un détergent spécial, en espérant que tous ces parasites se noieraient. Elle avait poussé des hurlements de fille violée.

— Le départ n'est pas pour ce soir... Rien que pour ouvrir le panneau extérieur ça demandera certainement des jours et des jours.

Lien Rag cessa de se pencher à l'intérieur de l'engin et se dirigea vers les vérins. L'alimentation électrique de ceux-ci était apparente et il la suivit du regard pour parvenir à la commande verrouillée par un code digital.

— Je pense que nous trouverons vite si l'on veut bien s'en donner la peine... Inutile d'espérer une reprise du trafic automatique. Quelque chose a dû se dérégler.

— Ou bien les quotas ont été atteints, cria Kurts qui avait un mal fou avec son scaphandre à s'extraire de la navette pour le rejoindre.

— Quels quotas ?

— De production des Roux, des hybrides, des animaux

résistants au froid, bref de tout ce qui était destiné à peupler la Terre. Tout a fonctionné sans intervention humaine durant des années, peut-être des siècles, qui pourra le dire un jour. L'embryogénital, les couveuses, enfin tout ce qui constitue la nursery était programmé pour fournir un certain nombre d'individus dans chaque espèce. Et lorsque le nombre limite a été atteint, les navettes ont cessé leurs allées et venues...

— Mais l'embryogénital, lui, continue à fabriquer des bébés Roux, des Garous de plus en plus tarabiscotés et très peu d'animaux utiles. Par exemple il est difficile d'obtenir un agneau normal. Le dernier que nous avons mangé nous a demandé des semaines de patience...

— L'embryogénital continue à fonctionner, plutôt mal que bien, mais le système automatique s'est arrêté. Plus rien pour la Terre.

— Et si c'était plutôt Bulb qui ait pris cette décision pour nous empêcher de filer à son insu ?

— Il n'y a qu'à le lui demander, ricana Kurts. Il est follement coopérant.

— Retournons auprès de Gus. Il faut qu'il voie ça. Il n'a pas besoin de scaphandre pour grimper dans la soute. Les émanations de la lèpre ont cessé. Je me demande ce qu'est devenu ton coffret qui contenait plusieurs tubes à essais remplis de cette saloperie de résine.

Ils le retrouvèrent au niveau intérieur, celui en dessous de leur étage habituel, coincé dans le plafond rongé par le mal. Une chance que Kurts l'ait soigneusement refermé. Les tubes étaient intacts et ils les enfermèrent dans un coffre spécial.

— Bulb fait le mort, leur annonça Gus. Mais il fonctionne très bien et j'ai même l'impression que son état général est meilleur depuis quelques heures.

— C'est la rémission, dit Lien Rag. Dans le cancer humain c'est une période d'atténuation momentanée du mal.

Pour discuter librement ils préféreraient quitter la salle des contrôles, craignant que Bulb puisse les écouter. Étant donné le nombre d'appareils dont ils ignoraient l'usage, ils pouvaient supposer que des micros transmettaient directement à l'animal leurs conversations. Mais dans la cuisine communautaire ils parlaient cependant à voix basse.

— Nous entrons dans la phase ultime, dit Lien Rag, et nous devons bluffer notre petit copain.

— Il ne sera pas dupe, dit Gus. Il doit mettre en place tout un système pour nous empêcher de filer... J'ai remarqué qu'un quart de sa production électrique disparaissait sans qu'on puisse expliquer pourquoi.

— Nous devons établir un programme très précis de ce que nous devons faire, dit Kurts.

— Tant que nous ne maîtrisons pas la conduite des navettes, à quoi bon ? fit remarquer Lien Rag. Il faut que l'un de nous se consacre entièrement à cette tâche. Je pense que toi, Kurts, est le plus qualifié. Ta locomotive est une somme de toutes les connaissances techniques les plus avancées et je suis persuadé que tu as toutes les chances de comprendre comment ça fonctionne.

— Pendant ce temps, dit Gus, nous pourrions occuper Bulb ailleurs. Cette histoire de lèpre le préoccupait fort. Nous pourrions lui donner quelques sueurs froides, façon de parler, bien sûr, en utilisant cette menace et en détournant son attention de la soute aux navettes.

CHAPITRE XXXI

— Je vous assure que la locomotive est déjà venue ici, a suivi ce pont immense. C'est Yeuse qui me l'a raconté. Les rails sont installés sur des flotteurs en béton amarrés au fond de la mer. La neige et le brouillard viennent de ce que l'eau est tiède. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Je m'efforce de me raisonner, dit Ann Suba, mais tout ceci est si étrange pour moi... Je n'imaginai pas un tel endroit. Et Concrete Station est donc au bout de ce pont ?

— N' imaginez pas une station avec verrière ou sous dôme. C'est une grosse masse de béton, paraît-il. D'ailleurs nous allons visionner le film que les caméras de la locomotive ont pris lors du dernier voyage de Yeuse.

Elles roulaient dans le brouillard ou la neige depuis des heures à allure modérée. Parfois des phoques énormes s'entassaient en colonies sombres le long du ballast ou directement sur les rails, et il fallait les effrayer pour qu'ils daignent se jeter à l'eau soit d'un côté, soit de l'autre.

La voie était longue de deux cent quatre-vingts kilomètres, presque uniquement établie sur ce pont flottant, à l'exception de quelques îles artificielles dont le matériau imitait la glace.

« Qui donc a pu construire un ensemble aussi fantastique ? » se demandait Ann Suba.

Dans une déchirure du brouillard givrant la caméra parvint à dénicher l'énorme construction cylindrique qui était le terminus de cette ligne clandestine.

Les rails disparaissaient brutalement derrière le mur de la construction, et Farnelle ne faisait pas mine de ralentir la machine qui roulait à petite vitesse certes, mais à trente kilomètres heure le

choc risquait d'être effroyable.

— Mais inversez la vapeur ! Je veux dire faites tourner les alternateurs à l'envers, nous allons nous écraser.

— Regardez.

Une ouverture verticale haute de dix mètres apparaissait, s'agrandissait rapidement et la locomotive s'engouffra dans un hall immense fortement illuminé. D'elle-même la machine s'immobilisa et son élan vint mourir sur des butoirs.

— Nous sommes arrivés, murmura Farnelle. J'avais vu vingt fois le film mais je suis toujours aussi impressionnée. Voici la chaloupe que Yeuse avait laissée pour son ami Gus, personne n'y a touché depuis. Elle est exactement à la place où elle a été filmée la dernière fois au moment où Yeuse a quitté l'endroit. Elle craignait que des aventuriers ne parviennent jusqu'ici et ne saccagent tout.

— Parce que des gens ont réussi à atteindre cet endroit ? fit Ann Suba toujours sous le choc de cette arrivée.

— Oui, et ils ont raconté un peu n'importe quoi. Ou plutôt à partir de leurs récits d'autres ont imaginé n'importe quoi. Ce sont toujours ceux qui sont restés tranquillement chez eux qui ont le plus tendance à exagérer. Dans certaines revues, certains livres aussi, on parlait d'une station paradisiaque où régnait la chaleur et l'abondance.

— Pour la chaleur c'est la vérité, non ?

— Oui, et ces cabines hermétiques, là-bas, seraient des distributeurs de boissons et de nourriture.

Malgré tout, elles n'osaient encore descendre et se contentaient d'observer les images des caméras extérieures.

— Il devrait y avoir un véhicule étrange, il semble avoir disparu.

— Mais les loco-missiles ?

— Derrière cette muraille. Je suis seule à connaître le code d'accès.

Curieusement, ce fut Ann Suba qui eut le courage de passer le sas et de descendre l'échelle de coupée, de poser son pied sur le sol uni.

— Il y a des vibrations, cria-t-elle. La centrale d'énergie doit être formidable. Un réacteur nucléaire, avez-vous dit ? Dans ce cas quelque chose d'énorme...

Elle s'approcha des distributeurs et vit qu'ils étaient d'un

fonctionnement simplifié, se retrouva avec en main un plateau encombré de nourritures froides et chaudes, resta interloquée avant d'éclater de rire :

— Ça sent très bon. Venez, Farnelle... Je ne pense pas que nous risquions quoi que ce soit. Il fait très chaud en plus.

Elle dégrafait sa combinaison isotherme qu'elles portaient toutes les deux depuis que la locomotive roulait sur le fameux pont flottant. Elle déposa le plateau sur le sol et retourna accueillir Farnelle qui descendait lentement, comme à regret, l'échelle.

— C'est donc d'ici que s'élèverait vers le ciel la fameuse Voie Oblique, ces deux rails lumineux ? Mais vous m'avez bien dit que les Esquimaux ont une légende similaire dans le nord de la Panaméricaine ?

— C'est exact. D'après Yeuse, il y aurait eu plusieurs points de départ ou d'arrivée, comme vous voudrez, de cette fameuse Voie Oblique. Salt Station en serait un et aussi un endroit au nord de la Transeuropéenne baptisé le Gouffre aux Garous. Lien Rag l'aurait exploré en compagnie de son cousin, ce Gus précisément qui a réussi à suivre cette Voie dans un des mystérieux véhicules qui doivent attendre en face de nous. Voulez-vous que je prononce le sésame qui nous livrera l'accès à cet endroit ?

CHAPITRE XXXII

Le soir, Kurts les rejoignait, fatigué, et de plus en plus découragé. Malgré ses efforts, ses manipulations, il ne parvenait pas à élucider le mystère des navettes. Il finit par déclarer qu'il ne retournerait plus dans la soute et que, si on voulait le remplacer, il ne s'en vexerait pas.

— Tu n'as essayé que sur celle qui est le plus près du panneau de sortie dans l'espace ? demanda Lien Rag.

— C'est elle qui est la seule accessible. Je veux dire que si j'arrive à trouver comment elle fonctionne, elle sera prête à plonger dans le vide.

— Et si elle était en panne ? fit Lien Rag. J'y ai réfléchi, tu sais. Ce trafic immobilisé depuis des mois et cette navette qui ne veut rien savoir...

Kurts haussa les épaules :

— Il n'y a pas de moteur classique, rien du tout. Mais je crois comprendre que l'engin utilise la lumière cohérente de la Voie Oblique, l'absorbe et la restitue après y avoir puisé son énergie. Ne me demande pas d'autres explications, contente-toi de ça.

— Mais qui produit les deux rails de lumière cohérente ?

— Ils doivent venir de la Terre. On doit pouvoir les faire jaillir... Mais comment ?

— Si on balançait la première navette dans le vide ? On la pousserait aussi loin que possible du satellite et on ferait avancer la seconde sur la surface de départ. Pourquoi pas puisqu'il en restera cinq ?

Kurts ne paraissait guère emballé par cette idée mais Gus, par contre, estimait qu'il fallait tout tenter.

— C'est idiot de sacrifier un de ces engins...

— On l'attachera au satellite, si tu veux, pour ne pas le perdre.

Dans la nuit, Lien Rag se réveilla en sursaut, se dressa sur sa couchette puis sauta en bas, s'habilla en partie car le froid régnait dans les coursives. Lorsqu'il pénétra dans la chambre de Kurts, ce dernier travaillait encore sur les notes prises dans la journée.

— Nous faisons erreur, dit Lien. Concrete Station est peut-être détruite mais il existait au moins un autre terminus au Canada. Nous le savons. Serait-il également hors d'usage ?

— Que veux-tu dire ?

— Que la Voie Oblique, les rails lumineux, enfin ce que tu voudras ne peuvent être produits que par ce satellite... Les Ophiuchusiens, qu'ils soient partisans de l'Abominable Postulat ou contre vivaient ici dans Bulb. Ils devaient vouloir rester maîtres de leurs liaisons avec la Terre, non ? Ne pas dépendre d'une station si lointaine quand ils voulaient aller faire un tour en bas.

Kurts se versa du café dont il avait fait une pleine cafetière, en proposa une tasse que Lien refusa.

— Les partisans du Postulat sont devenus les Aiguilleurs.

— Nous n'en sommes pas sûrs à cent pour cent.

— Arrête de tout remettre en question ! hurla Kurts qui, aussitôt, parut consterné par son coup d'éclat, et pour cause, dans la cabine voisine qui communiquait avec la sienne, Gueule-Plate, réveillée en sursaut, commença de se lamenter.

— Je voudrais pouvoir l'étrangler, murmura-t-il. Les Aiguilleurs ne sont plus dans le satellite. Ils sont en bas.

— Concrete Station, tu l'as vu comme moi, comme Gus, n'a pas été visitée par les hommes depuis des années.

— Les Aiguilleurs, une fois sur Terre, ont dû vouloir rester maître de la Voie Oblique. Mais souviens-toi, enfin... Quand ils t'ont persécuté, parce qu'ils craignaient que tu ne découvres la vérité. Donc c'était que l'on pouvait provoquer ces deux rails lumineux d'en bas.

Lien Rag maugréa et se dirigea vers la porte. À côté la chèvre-garou continuait de se plaindre et Kurts eut un regard noir pour son ami.

Le lendemain ils commencèrent de déplacer la lourde navette avec des treuils tandis que Gus auscultait les périphériques de l'ordinateur. Il espérait, sans trop y croire, déconnecter l'appareil

électronique du cerveau de Bulb pour priver ce dernier d'informations trop précises sur leur activité, et, d'un autre côté, soutirer aux mémoires tout ce que l'animal n'avait jamais voulu révéler.

À la fin de la journée Kurts et Lien Rag durent reconnaître que jamais ils ne parviendraient à expulser la navette dans l'espace, qu'elle était comme rivée au sol.

— On a beau chercher, il n'y a pourtant rien de visible, pas d'attaches mécaniques ni électro-aimant. La navette et le sol forment un bloc.

— Il n'y a qu'à faire effondrer le sol, dit Gus, ironique.

— Avec l'espèce de lèpre ?

Gus mit son doigt sur sa bouche :

— Pourquoi pas ? C'est une solution désespérée mais c'est la seule.

— Le satellite risque d'en crever et nous aussi, lança Lien Rag entré dans le jeu.

C'est alors que l'écran réservé au Bulb s'éclaira et qu'après quelques flashes apparut la communication suivante :

Toutes les instructions concernant les navettes sont contenues dans le logiciel 17 de la série B de la classification verticale, qu'il vous faudra coupler avec le 19 série C de la même classification.

CHAPITRE XXXIII

Elles ne purent continuer cette descente aux enfers et remontèrent livides. Ann Suba, qui avait réussi à maîtriser ses nausées, dut courir à l'écart pour vomir. Farnelle se souvenait des récits de Yeuse. Depuis, la mort avait tout bouleversé. Les nurseries ne contenaient que des cadavres figés par le froid, cadavres de bébés, d'enfants, d'adolescents Roux. Plus bas, des adultes et puis les animaux : les chiens, les porcs à fourrure, les ovibos ou bœufs musqués, les hybrides enfin. Tout le système de climatisation avait cessé de fonctionner dans cette partie de Concrete Station.

Elle se dirigea vers la réserve des navettes. Enfin ce qui avait dû être leur soute car il n'y en avait plus une seule.

Ann Suba la rejoignit en s'excusant :

— Quand j'ai vu ces bébés Roux durcis par le froid...

— Vous n'êtes pas la seule, dit Farnelle. La situation a salement évolué depuis que Yeuse est passée par ici. D'après elle, les couveuses, les nurseries fonctionnaient très bien et il devrait y avoir des véhicules. Ce qu'elle appelait des loco-missiles ou des navettes spatiales...

Pourtant tout avait bien fonctionné jusque-là. Elle avait crié « Ophiuchus IV » pour que la porte en Z s'ouvre, et le mécanisme avait obéi. Elles avaient ensuite voulu visiter les installations, et à partir de cet instant avaient découvert l'horreur.

— Le réacteur fonctionne bien, semble-t-il, murmura Ann Suba. Il faudrait bien sûr accéder à la salle de contrôle, mais en apparence tout va bien. Mais savez-vous ce que signifie cette série de lumières rouges, là-bas, sur la console centrale ?

— D'après ce qu'a raconté Yeuse, son récit se trouve consigné dans les mémoires de la locomotive, cette console provoquait les

mouvements des loco-missiles. Yeuse avait noté le code, je peux essayer de le composer. J'essaye ?

— Pourquoi pas.

Mais elles attendirent en vain une réaction. Ann Suba examinait chaque voyant rouge avec attention ainsi que les inscriptions de références.

— « Space Interventional Center Ophiuchus », lut-elle en bas à droite de la console. Je pense que ces voyants et ces touches concernent directement le mouvement de ces loco-missiles qui ne sont plus ici et, éventuellement, cette fameuse Voie Oblique.

Farnelle avait compris que la scientifique n'y croyait pas tellement à cette Voie Oblique. Déjà elle avait paru sceptique au sujet de Concrete Station et n'avait pas caché son trouble en découvrant que cet endroit mystérieux existait bel et bien. La construction cylindrique en béton, technique interdite par la CANYST et de ce fait peu utilisée, avait accru sa perplexité. Et voir le mot « Ophiuchus », écrit en toutes lettres sur cette console achevait de la perturber.

— Si le dernier loco-missile, ou navette comme vous voudrez, a quitté Concrete Station, ce ne serait pas normal, d'après Yeuse ?

— Il en arrivait, il en partait, mais il en restait un certain nombre. Or elles ont toutes disparu.

Ann Suba releva la composition de la console, l'emplacement des touches et les références. Revenue dans la locomotive, elle utilisa l'ordinateur central pour effectuer ses recherches. Farnelle s'endormit en la regardant faire, se réveilla en pleine nuit pour constater que sa compagne travaillait toujours. Elle alla se coucher et le lendemain matin attendit patiemment qu'Ann Suba, qui avait dû se coucher depuis peu, veuille bien se lever.

— J'ai encore du travail, dit la jeune femme. Je crois pouvoir parvenir à quelque chose.

— Je m'occupe de l'intendance, répondit Farnelle, compréhensive et pleine d'espoir.

Au lieu de trois, il lui fallut quatre jours. Farnelle trouva le temps long, même si les réserves en films vidéo étaient inépuisables. Elle observait aussi les colonies de morses et des éléphants de mer qui évoluaient en bordure de l'eau. Des goélands à grande envergure leur disputaient les poissons qu'ils pêchaient.

— C'est une sorte d'émetteur laser, lui dit Farnelle au matin du cinquième jour, mais d'une puissance fantastique. Lorsqu'il émet, il a certainement besoin de la moitié de la puissance instantanée du réacteur. Il a dû se produire un court-circuit dû à une trop forte demande de courant, ce qui explique la mort des bébés Roux et de toutes les autres créatures. Venez.

— Mais votre petit déjeuner ?

— Plus tard.

Elle était déjà en train de courir vers la porte en Z et Farnelle la suivait en mordant dans un sandwich à la véritable confiture. Lorsqu'elle la rejoignit, Ann Suba pianotait sur la console et, soudain, le toit concave au-dessus d'elle s'entrouvrit.

— Nous allons être écrasées, dit Farnelle qui crut que la masse leur tombait sur la tête.

— Enfilez votre cagoule à cause du froid et n'ayez pas peur. Fermez les yeux.

Il y eut une série d'éclairs fantastiques et Ann Suba attendit quelques minutes avant de lui lancer :

— Vous pouvez regarder mais pas trop longtemps. Je vous présente la Voie Oblique.

Deux rails lumineux fonçaient vers le ciel selon un angle de trente degrés.

CHAPITRE XXXIV

Par chance, comme chaque soir, ils refermaient toutes les portes étanches. La veille, ils avaient réussi à déplacer, selon les instructions des logiciels, la fameuse navette qui, d'après eux, obstruait le passage, mais aussitôt une autre avait pris sa place.

— Bulb se fout de nous ! avait hurlé Kurts.

Et voilà qu'au petit matin la tempête se déchaînait et qu'ils ne comprenaient pas pourquoi. Ils restèrent dans l'ignorance deux bonnes heures, sachant que de l'autre côté des portes étanches il y avait eu une sorte d'implosion qui avait peut-être entraîné toutes les navettes hors du satellite, et à telle distance qu'ils ne pourraient jamais les récupérer, lorsque Gus les fit venir dans la salle de contrôles.

— Regardez.

Sur un écran ils découvraient une partie de l'arc de la sphère et deux traînées lumineuses parallèles.

— Ne me dis pas, commença Lien Rag prêt à hurler de déception s'il commettait une erreur, que c'est...

— La Voie Oblique. Les deux rails lumineux, et ils arrivent de la Terre, se présentent devant le sas des navettes, ce qui a provoqué l'ouverture automatique et l'implosion brutale qui a dû entraîner dans l'espace pas mal de trucs.

— Nos navettes ?

— Je n'en vois aucune. Il faut attendre que ça se calme avant d'aller voir.

— Tu crois que l'automatisme fonctionne à nouveau ?

— Pourquoi pas... Si le rythme est normal, nous aurons un départ toutes les soixante-huit heures. Lorsque j'attendais à Concrete Station de m'envoler dans les cieux, c'est le temps qui s'est

écoulé entre un départ que j'ai manqué et celui où j'ai réussi à m'embarquer.

Un peu plus tard, Lien Rag et Kurts franchirent la première porte étanche, revêtus de leur scaphandre et de leur appareil respiratoire, mais la soute avait repris son apparence habituelle et le panneau du sas était refermé.

— Tout a l'air..., commença Kurts.

— Il manque une navette ! hurla Lien Rag. Celle qui était venue se ranger à la place de la première.

Et soudain des petits cris les alertèrent et ils découvrirent qu'un petit hybride, mi-veau, mi-homme, était coincé dans une ouverture de la paroi. Lorsqu'ils parvinrent à le libérer, le Garou était mort et l'ouverture se referma sèchement.

— C'est ainsi que se fait la liaison entre les nurseries et les navettes, dit Kurts. Ça ne doit plus fonctionner très bien et ce malheureux a dû s'aventurer là où il ne faut pas.

— Soixante-quatre heures environ, fit Lien Rag. Il nous reste soixante-quatre heures avant le prochain envol. Un peu plus de deux jours pour tout rassembler, tout préparer. Nous ne pouvons pas laisser échapper l'occasion car, d'après Gus, le trafic peut ensuite s'interrompre pour des mois. Dans soixante-quatre heures nous descendrons sur Terre.

Fin du tome 42